DEFONTIN-MAXANGE

ALGER AVANT LA CONQUÊTE

EUDJ' ALI

CORSAIRE BARBARESQUE
BEGLIER-BEY D'AFRIQUE ET GRAND-AMIRAL

PARIS
A. PEDONE, EDITEUR
13, RUE SOUFFLOT, 13

1930

I

La Calabre meurtrie

— Votre Majesté sera obéie en tout dévouement, jusqu'à l'entier sacrifice...

— J'espère, Monsieur, que le dévouement suffira.

Ces paroles étaient échangées, un matin de l'an 1492, dans l'Alhambra de Grenade, entre Isabelle, reine-propriétaire de Castille dont l'armée, après sa victoire sur le roi Boabdil, avait occupé la capitale maure, — et Lorenzo de Padilla, l'un des plus fidèles et des plus dévoués serviteurs de la monarchie castillane. Isabelle avait vu son exceptionnelle énergie native nourrie et grandie par les luttes qu'elle dut soutenir toute sa vie, d'abord contre un père méprisable qui avait voulu marier sa fille au plus fort enchérisseur — ensuite avec un mari cauteleux, qu'elle aimait mais dont elle se défiait à juste titre. C'était une belle créature à la noble tournure, dont la blondeur et les yeux bleus, loin de trahir une nature rêveuse, dissimulaient une intelligence réalisatrice unie à l'esprit le plus persévérant, et au plus ferme caractère.

Le règne d'Isabelle la Catholique, protectrice de Christophe Colomb, instigatrice de l'influence du Cardinal Ximenès, victorieuse des Maures Andalous, est illustre entre tous dans l'histoire des fondateurs d'empire. C'est celui qui prépara l'hégémonie de Charles-Quint et la mainmise de l'Espagne sur une notable portion du globe. Quant à Padilla, bien qu'il

ait rempli les importantes fonctions de gouverneur d'Alcala et jurat d'Antequera, il est plutôt connu de la Chronique que de l'Histoire. Le rôle qu'il remplit à Alcala ne put que favoriser ses relations avec Ximenès, qui avait commencé ses études dans cette cité dont il aima toujours l'antique université. La conversation de Lorenzo avec la reine fut certes connue et approuvée du futur cardinal.

Il fallait effectivement à Padilla autant de dévouement que d'abnégation pour tenter d'accomplir le projet à la fois humble et magnifique qui permit à l'Espagne de régner à Oran, s'installant en Afrique comme en Amérique, poursuivant un but de grandeur impériale et de rancune sacrée. Car, grâce à l'attaque dirigée contre les royaumes de Tlemcen et d'Alger, le couple royal étendait et consolidait ses conquêtes espagnoles en détruisant les bases d'un retour offensif des Maures. En même temps, les peuples ibériques rendaient coup pour coup aux envahisseurs arabes qui avaient dès le huitième siècle asservi la Péninsule et remplacé la croix par l'étendard du Prophète.

La mission de Lorenzo devait permettre à Isabelle de rassembler tous les renseignements utiles à l'expédition de Mers-el-Kébir. S'embarquant sur une fuste, à la suite des innombrables Maures que la chute de Grenade et les persécutions religieuses chassaient vers l'Afrique, il comptait séjourner une année entière à Tlemcen en se faisant passer pour musulman. Projet facilité par la ressemblance de son faciès avec le type arabe et par ses études linguistiques qui l'avaient mis à même de connaître à fond la langue des Maures andalous.

Grâce à lui, la difficile conquête de Mers-el-Kébir fut réalisée en 1505, — suivie en 1509, de l'entrée à Oran de Ximenès lui-même. Désormais, Alger et tout le Nord-Afrique étaient menacés de devenir, par un significatif retour des évé-

nements, un fief de la catholique Espagne, et de symboliser par leur défaite la revanche triomphale de la Chrétienté.

Un de ces revirements de fortune qui se produisirent si nombreux au cours du duel gigantesque entre l'Espagne et l'Afrique du Nord, vint compromettre les résultats glorieusement obtenus par Ximenès : pour compléter ses conquêtes en occupant Alger, celui-ci envoya contre la citadelle maritime, en 1515, son lieutenant Diego de Vera. Un génial aventurier, corsaire indomptable, Baba Aroudj (Barberousse) se trouva là pour recevoir l'ennemi, comme ont su le faire les plus grands défenseurs de cités dont parle l'Histoire. L'armée espagnole subit un désastre, et, les habitants d'Alger délivrés ratifièrent l'hommage de vassalité présenté par Barberousse et son frère aux maîtres de la Turquie. Les Musulmans qui, vingt ans auparavant, étaient entrés à Constantinople, possédaient dorénavant en Afrique une base destinée à rester inébranlable, pendant le cours de trois siècles. La piraterie barbaresque rançonnera, durant toute l'ère moderne, non seulement l'Espagne qui l'a déchaînée par ses mesures impolitiques, mais la Chrétienté entière, appauvrie et humiliée.

C'est à cette époque et dans ces circonstances, qui devaient avoir tant d'influence sur sa vie, que naissait en Calabre le futur maître d'Alger, Capitan-Pacha du Sultan de Constantinople — celui dont notre temps a fait le vainqueur moral de Lépante. En lui, a-t-on pu dire, Barberousse et Dragut ont trouvé un successeur. Comme eux, il sera roi un jour ». Eudj ou Hadj Ali, ou Euldj'Ali, que certains nomment Oulouch-Ali ou Ochali, et d'autres encore autrement, a été unanimement proclamé le plus redoutable des marins renégats, le plus puissant des pachas algériens, l'un des plus illustres parmi les corsaires barbaresques et les grands amiraux de l'Islam.

*
* *

La Calabre est, désignée, par sa situation même, pour jouer un grand rôle au cours des guerres méditerranéennes, particulièrement de celles qui opposaient au XVIe siècle la Turquie et l’Espagne. La première de ces puissances appuyée sur l’Asie — la seconde, aidée par l’Amérique, se disputaient l’hégémonie sur l’Afrique du Nord, réservoir d’hommes et d’énergies, dont la possession entraînait le triomphe définitif de l’une ou l’autre rivale. Mais, c’est en Italie qu’elles se battaient, d’abord à cause de la position de cette contrée médiane entre les deux pays belligérants, et surtout parce que les amiraux des flottes ennemies, frénétiquement avides, estimaient la victoire au poids de l’or rapporté par les pillages qui la, suivent. Or, ces moyens d’enrichissement subit et hors de pair, où les trouver mieux que dans la molle Italie ? — enrichie par le commerce et la banque, patrie des trésors artistiques et voluptueux d’or ou de chair, asile des proies les plus convoitées par les chefs pillards et violateurs qui commandaient, sans en excepter aucune, toutes les flottes de ce temps. Leurs équipages partageaient cet esprit de convoitise sans limite, et l’exemple historique d’enfants chrétiens enlevés par des matelots de la même religion, pour être vendus en Barbarie prouve la puissance des passions les plus viles en ce siècle effervescent.

Les Calabrais, qui avaient, passé successivement sous les dominations grecque, normande et sarrasine, puis s’étaient condamnés à suivre les vicissitudes de la suzeraineté napolitaine, ont toujours été, depuis l’ère moderne, d’une pauvreté légendaire — ce qui explique l’inhospitalité et l’insécurité du pays, devenues plus légendaires encore. De type espagnol, ses habitants, fils de la Grande Grèce, voisins de la Sicile, avaient les plus hautes raisons de posséder une intellectualité bien supérieure à leur fortune matérielle.

Toujours sous le coup de terribles tremblements de terre ils étaient périodiquement rançonnés, ruinés, réduits en esclavage par les Barbaresques. La précarité de leurs biens matériels les poussait à l'intellectualité et à la spiritualité. L'habitude de l'adversité les rendait tout à la fois patients dans l'épreuve et inébranlablement prêts à toutes les revanches. Les Albanais de Scander-Berg, âmes singulièrement farouches et bien trempées, avaient émigré chez eux en grand nombre, après la mort de leur chef, survenue vers l'époque où durent naître les parents d'Eudj'Ali. Cette émigration s'intensifia plus tard sous l'impulsion de Charles-Quint, désireux, sans doute, de repeupler les côtes de la Grande Grèce, ruinée par les invasions barbaresques. Enfin, les Juifs, expulsés d'Espagne, avaient à peu près dans le même temps abordé dans le pays, lui apportant leurs habitudes de ténacité, leurs facultés de redressement invincible sous le poids de l'oppression lentement écarté. Ils portaient avec eux et savaient propager toutes leurs rancunes contre le pays qui les avait chassés. Il ne faudra donc pas s'étonner de trouver en Eudj un corps et une âme cuirassés contre le malheur, une faible résistance aux tentations du reniement, une haine farouche enfin de l'Espagne et de la chrétienté, qui font comprendre toujours et parfois excuser les exploits souvent sanglants du successeur des grands Barberousse.

On n'a sur les premières années du célèbre corsaire que de très minces renseignements. La raison de cette ignorance relative est facile à trouver. Tout un monde de choses est dans ce mot, cette épithète de *renégat*, qui fut justement appliquée à Eudj dès sa jeunesse. On verra que le motif qui le rendit traître à sa patrie et à sa famille, autant qu'à sa religion, n'est pas vil. La plupart de ses compatriotes, de tout temps, n'ont pas reculé devant le crime pour assouvir une vengeance : or,

tel fut le motif réel de l'abjuration. d'Eudj'Ali Les mœurs pratiquées à son époque et dans son pays natal expliquent une capitulation qui, encore une fois, n'est pas de basse origine. Mais en même temps, ce geste décisif, qui sépara pour toujours l'homme de ses parents, de ses compatriotes, de son Dieu, tira un voile opaque entre son ancienne et sa nouvelle existence. Pouvait-il revoir en pensée, sans imaginer leur courroux, les amis de ses jeunes années et ceux qui avaient guidé ses premiers pas ? Les plus humbles cérémonies de sa première religion, mélangées à des actes de superstition innombrables comme il est d'usage en Calabre, pouvait-il les oublier et aussi les heures passées à s'instruire dans les vieilles croyances des ancêtres, bien plus proches du paganisme que de la foi mahométane ? Ne devait-il donc pas cacher ce souvenir encore plus terriblement douloureux que compromettant ? Pour ces renégats, le passé antérieur à la grande félonie, n'existait plus. Ils ne voulaient plus le retrouver. Ils ne voulaient plus qu'on le retrouve. Et, comme le psychologue ne sait comment juger leurs âmes exilées de tout — de la famille, de la patrie, de l'honneur — l'historien reste souvent impuissant à découvrir les racines vitales des plus grands parmi ces déracinés.

Cependant, on sait avec certitude que le futur Grand Corsaire avait vu le jour en Calabre, près du cap Colonne à Licatelli, village de la côte, ou à Cutrillo dans le golfe de Squillace. Il s'appelait probablement Luca Galeni. Suivant les uns, qui semblent mieux renseignés, il était pêcheur comme tous dans sa famille. Selon d'autres — Brantôme et de la Gravière — il aurait étudié pour devenir moine et serait tombé aux mains des corsaires au cours d'un voyage qui devait le mener à Naples. Le fait de son enlèvement par les Barbaresques vers l'année 1520 est seul absolument certain.

Ce qui manque sur Eudj'Ali et son enfance, nous pouvons

en partie l’inférer de l’état où se trouvait sa patrie à l’époque où il naquit. La Calabre, cette province méridionale du royaume de Naples, presqu’île terminale de la grande presqu’île italienne, était le théâtre des luttes les plus constantes et les plus passionnées qui aient jamais dévasté un pays. Comme on l’a vu, Espagnols et Turcs prenaient pour champs de bataille ses côtes placées exactement sur la route de leurs navires, et où ceux-ci pouvaient dissimuler leur présence pour fondre commodément sur les plus florissantes cités maritimes de l’Italie. De plus, ce sol ruiné était lui-même convoité par des ambitions rivales, comme un passage obligé vers de riches territoires encore vierges de toute atteinte dévastatrice. La guerre était partout sur cette terre ingrate et sur les mers circonvoisines. Pour les occupants, le pillage était la règle, la force, l’unique argument, la cruauté, la seule loi.

Vers l’année 1496, où ceux qui devaient donner le jour à Eudj atteignaient l’âge de raison, voici ce qui se passait dans la province qui les avait vus naître. Les Français de d’Aubigny et les Espagnols commandés par Gonzalve de Cordoue se disputaient pied à pied le terrain. Gonzalve, ayant pris Cosenza, au cœur du pays, serrait de près le Château. D’Aubigny, « obligé lui-même de se cantonner dans la Basse-Calabre, à l’extrémité de l’Italie, se soutenait moins par ses propres forces que par la difficulté d’aller dans les lieux inaccessibles où il s’était retiré. »

Le roi de Naples, menacé à son tour, rappelle alors son allié Gonzalve. Les Français se hâtent d’envahir la Pouille, « pour enlever les revenus de la province. » De son côté, le roi, leur ennemi s’empare de tout ce qu’il trouve, « le reste abandonné au pillage. » Quelles ressources pouvaient demeurer dans ce misérable pays, quel espoir chez ses habitants ?

Quant aux réactions de la population calabraise, assaillie par tant d’épreuves, on peut en juger d’après le récit suivant : « Les paysans s’attroupèrent pour arrêter les troupes espagnoles,

chose facile à cause des Défilez, des Bois et des Montagnes, dont le pays est rempli : mais les Espagnols accoûtumez à se battre avec les Maures de Grenade dans des lieux étroits, et presque inaccessibles, ne s’étonnèrent point de voir les gorges de ces montagnes occupées par les paysans : ils se jetèrent sur ces malheureux, et en firent une horrible boucherie auprès de Murano dans la Calabre : il ne s’en sauva que peu à la faveur des Bois, dont ils sçavoient les détours. »

Pour trouver des exemples de cette cruauté qui suivait la victoire comme la défaite, sans que les joies du triomphe pussent l’adoucir, l’on n’a qu’à prendre au hasard les récits du temps : Gonzalve ayant eu vent, grâce aux révélations de quelques prisonniers, que plusieurs gentilshommes de la faction angevine sont retranchés à Layno, attaque brusquement la place, l’emporte d’assaut et fait massacrer la plus grande partie de ses adversaires. En une autre circonstance, « ayant attrapé les Moulins d’Averse » il passa au fil de l’épée ceux qui lui résistèrent, avant de raser leur refuge. Ce même Gonzalve joignait cependant, selon le vieux chroniqueur qui rapporte ces actes, à un génie supérieur pour la guerre, de « rares qualitez civiles et morales... il avait une affabilité dans l’humeur, et une douceur dans les manières, qui charmoient... »

On peut induire de là quelles influences pouvaient s’exercer sur tous les Calabrais de ce temps, qu’ils fussent marins ou paysans, nobles ou bien comme Eudj’Ali « *di sangue bassissimo* ». Les continuels exemples de violences impitoyables, les éternels tableaux d’une guerre incessante donnaient aux esprits et aux caractères la vigueur la plus grande, jointe à la souplesse la plus parfaite dans toutes les épreuves. Cœur et âme chauffés au feu des batailles, trempés dans le sang des tueries guerrières et politiques, Eudj pourra tenir une place de choix dans les terribles combats de ce seizième siècle, sanguinaire et batailleur entre tous. Il ne fléchira pas sous les horreurs

de ce temps, où les luttes entre les peuples se complètent des guerres civiles ou confessionnelles abominables qui ruinent sans rémission individus, nations et continents.

Quant au cerveau que le Calabrais pouvait avoir hérité de ses ancêtres, rappelons que cette portion de la Grande Grèce où Eudj'Ali naquit, a vu fleurir dans l'antiquité Sybaris et Crotone — l'une, perle somptueuse de la civilisation grecque, l'autre, patrie de Pythagore et l'un des berceaux de la Science ancienne. Cosenza — qui est, avec Catanzaro, la plus grande agglomération voisine du cap Colonne, où le futur renégat aidait ses parents à vivre de la pêche — est une très vieille ville, *antichissima citta* ». Liée, avant l'ère chrétienne à la fortune de Rome, pillée en passant par les soldats africains, depuis Annibal jusqu'aux Arabes conquérants des Deux-Siciles, elle resta un foyer intense de la grande civilisation latine, puis italienne. On trouve dans tout le pays des châteaux édifiés par Robert Guiscard — et au cap Colonne même, les ruines du temple de Junon Lacinienne, dont Eudj dut souvent contempler les débris en attendant que se remplissent les filets de sa barque.

Contrairement à ce que laisserait supposer mainte légende, ce n'est pas dans un pays privé de civilisation que le Grand Corsaire vit le jour, mais dans une contrée initialement industrieuse adonnée, quand elle le pouvait, au commerce de la laine et de la soie. Des marais pestilentiels recouvraient le sol, autrefois célèbre par sa fertilité, d'une province riche et prospère avant d'être ruinée par la guerre, par les envahisseurs successifs, en particulier par les derniers conquérants asiatiques de l'Europe orientale : les Turcs.

Si le jeune Calabrais connaissait de fortune les traditions du pays, il n'ignorait pas ceci, qui eût pu lui apparaître comme la vision prophétique de son avenir. Au cours des guerres d'Annibal en Italie, en 210 av. J.-C., D. Quinctius, parti

de Regium avec vingt galères romaines, allait attaquer Tarente. Il rencontra près de Crotone, à une vingtaine de milles au nord du lieu de naissance d'Eudj, un nombre égal de vaisseaux tarentins. Une bataille s'ensuivit et un grand nombre de navires romains furent coulés, les autres n'échappèrent que « pour devenir la proie des Métapontins et des Sybarites » (Tite-Live). On le voit, comme beaucoup de populations côtières à toute époque, les riverains du golfe de Tarente profitaient de tous les événements pour satisfaire leurs instincts de déprédation. Le corsaire Eudj'Ali, a sans doute, dans ses lointains ancêtres les pilleurs d'épaves, de qui tenir au point de vue de la cupidité qui armera le bras du pirate. Quant au courage fataliste de l'homme de guerre, les dangers que faisaient courir aux populations de la Calabre les luttes intestines entre les cités rivales et aussi l'éternelle querelle entre la France et l'Espagne, ne pouvaient que le cultiver en lui. Ils n'effrayaient pas ces citoyens de Catanzaro — la métropole de tout le pays où Eudj'Ali a passé son enfance — qui, voyant leur cité vendue par Charles-Quint à Tiberio Carafa, duc de Nocera, pour quinze mille écus, garnirent d'artillerie les murailles de la place et levèrent trois mille soldats. Puis, ironiques dans leur indignation, ils proposèrent aux puissants contractants de recevoir leurs représentants dans la ville même — au bruit des canons chargés à boulets et des mousquets bien pourvus de balles : devant quoi empereur et duc s'inclinèrent, respectant l'indépendance de Catanzaro, qui fut proclamée « fidélissime » le 25 avril 1521.

Les épreuves qui accablaient les populations italiennes, ainsi menacées d'oppression par les grands seigneurs, se trouvaient redoublées sous l'effet d'un mal chronique et terriblement aigu tout à la fois, aux manifestations fréquentes et fulgurantes, qui répandait la terreur sur toutes les côtes européennes de la Méditerranée et devait *s'étendre plus lard jusqu'aux Açores, à l'Angleterre et à l'Islande. Les pirates barbaresques*

fondent sur leur proie. Ils tuent, ils incendient, violent, ravissent et disparaissent, laissant derrière eux la fumée sur les ruines el le silence sur la mort.

*
* *

Il était bien tentant pour les Corsaires de profiter de tous les troubles qui agitaient le royaume de Naples, vers l'année 1520, date de l'entrée dans l'adolescence du futur Eudj'Ali. Avant ce terme, c'était la mort de Ferdinand le Catholique, l'avènement de Charles-Quint, — enfin élu empereur à la suite de mille intrigues qui lui font négliger son royaume italien au profit de ses possessions d'Espagne, puis d'Allemagne. Après, c'est la mort du vice-roi Ramon de Cardona, à qui succède Lanoy en 1522. Si, au point de vue français, il est tristement notable que Pavie vienne après Marignan, de quelle importance ne sont pas, pour les habitants de la Calabre ultérieure, ces batailles dont le sort dépendait entièrement ? Puis, pendant que François Ier et Charles-Quint vidaient leurs querelles, les Turcs — le plus souvent alliés au roi de France qui crée par cette alliance de graves ennuis à son rival — ne cessent de harceler le flanc que leur prête le grand corps italien, sur toute l'étendue de ses limites marines.

C'est à chaque chapitre que l'on trouve dans Parrino des nouvelles de ce genre : en juin 1520, quelques vaisseaux corsaires accostent près de Pouzzoles, mettant à sac le bourg, tuant huit personnes, en emmenant quinze autres. Ils devaient, pour cette fois, être châtiés par le vice-roi. Mais les débarquements turcs avaient souvent plus d'importance et n'étaient que rarement suivis de poursuites et de représailles. Ainsi, quelques années après, Otrante est attaquée par une armée navale qu'a envoyée Soliman, secrètement conseillé par un noble Napolitain mécontent. Malgré les secours apportés par les barons Calabrais commandés par Pierre de Tolède, les Turcs

prennent Castro, à peu de distance d’Otrante, la place est saccagée « *e condotti gli abitanti schiavi in Turchia* » (*Parrino*).

A Reggio de Calabre, aussi gravement et aussi souvent menacée que le pays d’Eudj’Ali, le débarquement des Turcs en 1511 inspire les descriptions de l’historien Bolani. Une flotte turque d’environ soixante navires approche du promontoire de Calamizzi. Les habitants du village et du promontoire de ce nom fuient qui par la route, qui par monts et vaux, alertant les citadins de Reggio. Ceux-ci, « *che non eran preparati a questa improvisa diavoleria*, » voyant les Turcs débarquer sans obstacle, mettre le feu aux herses des portes et abattre ces dernières, évacuent la ville par toutes les issues qu’ils trouvent libres, gagnent des tertres et des éminences d’où ils surveillent les mouvements de l’ennemi, prêts à reprendre la fuite en cas de péril. Mais les Barbares ne veulent pas s’éloigner de leurs vaisseaux. Ils mettent à sac et brûlent plusieurs quartiers, pillant et incendiant les plus belles églises. Après être demeurés là trois jours, avoir tout détruit, « *remontarono sulle navi, e presero il largo* ». Le vice-roi Ramon de Cardona envoie de Naples vingt galères et quatre tartanes bien armées, sous le commandement du marquis de Bitonto, pour courir sus aux brigands « *e tutelar le coste della Calabria e della Sicilia contro qualungue ulteriore incurzione.* » Cependant, le marquis se contente, ayant vu à Reggio la trace des exploits barbaresques, de demander au vice-roi des dégrèvements d’impôts pour deux ans en faveur de la cité. « Tel fut, » ajoute la narrateur, le premier débarquement turc à Reggio et nul écrivain calabrais, à ma connaissance, n’en a fait mention ». Mais les parents du futur corsaire en étaient certainement avertis et purent pressentir qu’un sort semblable attendait leur pays si directement menacé par le voisinage des Ottomans.

Peu d’années après, le pape Léon X lui-même fut sur le point de tomber aux mains des pirates barbaresques. Un hasard

heureux le sauva. Voici comment le Guichardin et Sanuto content cette passionnante anecdote — dont il faut fixer la date à fin avril 1516.

Le pape, sortant pour une promenade à pied, — d'aucuns parlent d'une partie de chasse — assez loin de Rome, du côté de Civita Vecchia, disent les uns, près d'Albano, affirment les autres — apprit que vingt-sept fustes turques ou maures poursuivaient deux navires arrivés dans ce port. A cette nouvelle, le Pontife de fuir « *con gran paura* ». Les fustes débarquent leurs équipages qui font grand dégât, « *grau danno* ». La nouvelle arriva à Rome que le pape était pris : « ce que plus d'un désirait fort. » Enfin, la vérité se rétablit.

Encore plus tard, «Barberousse, devenu Bascha et Capitaine Général de l'Armée de mer de Solyman, passa à la conqueste du Royaume de Thunis, et en chemin il courut les rivages de la Calabre, et passa au-dessus de Caiette, au moyen de quoi quelques-uns des siens s'estant mis à terre, sacccagèrent Fondi, avec une si grande crainte de la Cour et des Romains, qu'on croit que s'ils fussent entrez plus avant, la ville de Rome eut esté abandonnée. » (Guichardin).

D'ailleurs, le XVIe siècle ne cessa de voir les côtes d'Italie attaquées par les flottes ottomanes. Après Otrante pillée, c'est Ischia et Procida que leur situation insulaire prive de tout recours et qui ne peuvent résister aux vaisseaux turcs. Les traces des incursions de ces derniers ne peuvent s'effacer. « Reggio avait six monastères de femmes, San Matteo, San Anastasia, i Senti Martiri, San Basilio, San Andrea Mallamui, Santa Maria diganzerina, e la S.S. Trinità. Ils appartenaient tous à la règle basilienne mais tombaient en ruines ou presque, et n'étaient habités que par un nombre infime de nonnes. Les tremblements de terre, la vétusté des bâtiments, et *les incursions des Turcs* les avaient réduits à un état de complète déchéance et de misère. » (Bolani.)

Si l'on sait, en outre, que les côtes d'Espagne et de Pro-

vence, étaient fréquemment visitées par les Corsaires, on se demandera certainement comment la chrétienté ne s’unissait pas contre « le fléau de l’humanité »— comme on appelait la piraterie turque ou barbaresque. Mais la raison de cette abstention est donnée par les grands faits historiques eux-mêmes qui se produisirent dans tout ce bassin méditerranéen, berceau des civilisations et théâtre des guerres européennes, et dont la Calabre, pour son malheur, est le centre.

Nous avons vu la Régence d’Alger, futur fief d’Eudj’Ali, tomber définitivement aux mains des frères Barberousse. L’Espagne, impitoyable ennemie de tous ces grands corsaires, vient de perdre son roi Ferdinand et appartient à Charles-Quint. La France, dont Eudj soutiendra souvent les intérêts, lutte contre le puissant empereur avec des fortunes diverses. Le royaume de Naples lui-même, patrie d’Eudj, vient de changer de vice-roi : c’est le champ clos des luttes entre Espagnols et Français, entre chrétiens et musulmans.

Une autre puissance qui tient dans la vie du futur capitan-pacha, une place de premier ordre, c’est l’Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Au moment de la capture d’Eudj, il vient précisément de subir, dans sa lutte contre la Turquie, une défaite écrasante et de donner naissance à l’Ordre de Malte au cours de circonstances utiles à connaître.

Le grand prieur de France, Philippe Villiers de l’Isle-Adam, ayant été nommé grand maître de l’Ordre des Chevaliers de Saint-Jean, alors établi à Rhodes, le résultat de l’élection indigna jusqu’à la frénésie son concurrent d’Amaral, Chancelier de l’Ordre et grand prieur de Castille. Ce dernier fit avertir le sultan de Turquie, Soliman, de certaines faiblesses des fortifications de l’île, en lui promettant de l’aider s’il entreprenait une descente dans Rhodes, refuge des derniers Croisés, des ennemis les plus déterminés du nom mahométan. Prenant en considération les torts moraux et matériels énormes que

les chevaliers de Rhodes faisaient aux Musulmans, dont ils interceptaient fréquemment les convois de pèlerins pour la Mecque, et qu'ils pourchassaient impitoyablement sur toutes les mers méditerranéennes, le sultan, exalté par la prise de Belgrade qui était son œuvre glorieuse, tenta en 1521 le siège de Rhodes. Charles-Quint, qui n'avait pas tiré l'épée pour s'opposer à la chute de la capitale serbe, malgré la menace qu'elle créait pour ses états — qui n'avait pas davantage secouru le roi de Hongrie, son allié — se garda bien, cette fois encore, d'intervenir.Il en fut de même du vice-roi de Sicile, et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, succombèrent enfin le 22 décembre 1522.

En ce qui concerne la Turquie, l'an 1517 avait été remarquable par un grand événement : la fin de l'Empire des « Soudans » en Égypte. C'était pour les Turcs un accroissement de puissance qui se manifesta surtout dans le domaine naval — la situation de l'Égypte au point de vue méditerranéen, l'importance de ses ports augmentant notablement les ressources maritimes du Sultan. On verra plus tard la part considérable que prit Eudj'Ali, parvenu à l'apogée de sa carrière, dans le maniement des affaires africaines et asiatiques de l'Empire Ottoman. La conquête de l'Égypte, au bénéfice de celui-ci, jointe à celle de la Syrie, était donc un événement d'importance pour l'avenir de cette grande existence.

Quant à l'apparition du luthérianisme, dont les puissantes répercussions n'épargnèrent pas le Sud de l'Europe, elle se produit au cours de la même année 1517 et le vieil historien signale, à cette date, « la monstrueuse hérésie de Martin Luther, qui s'éleva en Allemagne, et qui devint la source d'une infinité de malheurs dans toute l'Europe chrétienne ». Cette scission religieuse et politique est fondamentale au point de vue des dissensions qui permirent aux Ottomans de combattre longtemps l'Europe avec succès — aux corsaires barbaresques

de dominer dans la Méditerranée et même de porter leurs excursions audacieuses jusqu'aux Açores à l'ouest, jusqu'à l'Islande au nord, sans être arrêtés par les flottes chrétiennes. Celles-ci n'utilisaient leur réelle puissance qu'à s'entre-détruire.

Enfin, la mort des papes Léon X et Adrien VI, l'avènement de Clément VII, vinrent influencer en des sens divers les relations entre les nations chrétiennes dont l'accord, s'il eût pu être réalisé, aurait si fortement menacé les Barbaresques. Les derniers évènements militaires qui marquent la date probable de la capture du jeune pêcheur calabrais, sont la défaite des Français à Pavie, —l'échec de l'attaque de Naples par les Impériaux que la peste décima — la levée du siège de Vienne par les Turcs enfin arrêtés dans leur marche qui semblait irrésistible. Ces grands faits achèvent de situer l'état de l'Europe et du monde civilisé au moment où le futur Eudj'Ali commençait en même temps sa vie d'homme et son existence de captif, voué, semblait-il, à l'avenir le plus sombre et le plus fermé, en réalité, à la carrière la plus grandiose, à la destinée la plus éclatante que pût rêver un homme du bas peuple, sans instruction, sans appui, sans liberté — sans aucune espérance de recouvrer jamais sa liberté.

N'était cet avenir merveilleux de grandeur, étonnant de durée, qui attendait l'humble fils de pêcheurs calabrais, nul besoin n'existait d'évoquer les faits historiques si importants qui coïncidèrent avec sa naissance, le développement de son intelligence et de son corps, enfin avec son enlèvement. Mais, plutôt que le berceau qui le reçut à sa naissance — et d'ailleurs, faute de celui-ci — il vaut mieux connaître ce qu'on peut appeler son berceau moral : les circonstances sociales et politiques au cours desquelles un tel homme vit le jour et commença de se développer, recevant en apanage la dureté de cœur et la trempe du caractère que seuls peuvent donner ces ouvriers farouches : l'esclavage et le malheur.

*
* *

Quant aux lumières que pouvait avoir le futur Eudj'Ali sur les évènements historiques de son temps, on peut en juger en remarquant qu'il n'était pas un petit paysan ignorant, privé de toute information dans ce temps de communications mal assurées, de publications si rares et si peu répandues. On le représente comme un de ces pêcheurs, qui fréquentent presque obligatoirement la ville pour y vendre leur poisson, qui entrent souvent en contact avec les gens de mer, c'est-à-dire les ambulants les plus actifs de cette époque — les mieux renseignés par conséquent. Qu'Eudj ait compris la position désespérée de son pays ,menacé ou envahi tour à tour par les Espagnols, les Français, les Impériaux, les Turcs, les Barbaresques — qu'il ait vu toujours triompher la loi du plus fort, sombrer le destin des faibles, cela ne put que détruire en lui les germes moraux dont une hérédité favorable l'avait peut-être gratifié. Les perpétuels remous de cette mer de luttes et d'intrigues, qui recouvrait le monde en ce temps, ont dû noyer dans son âme les faiblesses vulgaires, la mollesse dans le désir, le découragement après l'échec. Jamais un effort ne le rebuta, un revers ne le découragea. Il ne fut jamais vaincu, car il ne se sentit jamais l'état d'âme d'un vaincu.

Les conséquences psychologiques normales d'événements peu communs ont atteint chez lui cette intensité maxima qui caractérise les grands hommes, grâce à trois grandes causes aggravantes qui ont forgé jusqu'à la plus parfaite compacité un cœur fait de cet acier que la Calabre produisait déjà. D'abord, le spectacle cruel et menaçant des ruines accumulées par la guerre et le brigandage — puis, les avatars de sa carrière de pêcheur, — enfin le rapt dont il a été victime, voilà qui a *fixé* pour toujours en lui les traits sous lesquels l'Histoire présente son image.

Le pêcheur a exercé en Europe jusqu'à l'époque contemporaine un métier dangereux, ingrat et pénible entre tous. Un grain subit, lorsqu'on erre au large, et c'est souvent la mort pour tout un équipage, ou du moins la ruine si le bateau ne résiste pas à la male aventure. Même si l'on échappe à ces périls, les gains sont faibles, car la surabondance crée le bas prix de vente et le remboursement des dettes obligatoirement contractées a vite fait d'engloutir le bénéfice, les rares fois où il se présente. Les pêcheurs sont donc gens rudes, esclaves des éléments, victimes de risques trop nombreux et d'un genre d'existence épuisant entre tous. «Parfois cette profession, exercée par un enfant, est celle qui lui broie le plus sûrement le corps et l'âme. » Une description toute moderne, mais que l'on peut, sans aucun risque d'erreur, transposer à l'époque d'Eudj'Ali, montre quelles sont les fonctions singulièrement endurcissantes que le jeune pêcheur doit exercer, selon Emile Condroyer.

« Cependant, sur le pont, ce sont des images d'une barbarie intense. Le poisson est, au sortir de l'eau, étonnamment alerte et vigoureux. Il faut l'immobiliser au plus tôt, c'est-à-dire le tuer. On y arrive en lui enfonçant un poinçon dans le crâne. *C'est généralement le mousse qui se trouve chargé de l'opération. Dans les heures d'abondance un cri sans cesse répété domine le tumulte du vent dans les voiles et des lames sous l'étrave* : « Tue ici ! Tue là ! ». Son arme à la main, le mousse court d'un bord à l'autre, titubant parmi les poissons qu'on lui jette et qui bondissent au hasard, *les étreignant à pleins bras, les maintenant entre ses jambes pour assener le coup mortel...* »

Certes, tous les gestes du pêcheur ne sont pas aussi cruels. Mais on peut inférer de la description précédente quelles brutalités, quelles sanglantes violences sont nécessaires à l'exercice du métier qui modela Eudj pendant son enfance. Avec les rigueurs de l'esclavage, elles formèrent le corsaire sans pitié,

ni pour lui, ni pour les autres, sans un frémissement devant l'attaque à n'importe quel prix, devant la profusion du sang répandu, devant la tuerie au milieu des flaques rouges. Son cœur n'aura jamais une hésitation devant la besogne de mort, il n'en admettra aucune de la part de ses soldats et il forcera la victoire avec des mains de boucher, mais le cœur aussi calme que s'il tuait encore les poissons pêchés dans la Méditerranée et que l'on portera pour les vendre, le lendemain, au marché de Crotone ou de Bottricello.

Quant au rapt même qui empêcha Eudj'Ali de rester simplement peut-être un pêcheur calabrais énergique et intelligent, pour l'aiguiller sur un rôle historique considérable, toutes les conjectures sont permises sur la façon dont il se passa. Fait-il partie de ces rafles que conte Summonte, en insistant sur la terreur qu'elles causaient aux populations riveraines ? Celles-ci, à la moindre alerte, fuyaient vers les grands centres où elles étaient souvent mal reçues, par crainte de la famine et des épidémies engendrées par un excédent temporaire de population. Des tours de guet, dont le nom se retrouve dans celui de nombreuses localités encore aujourd'hui, guettaient la venue des pirates, avertissaient les milices. Elles se commandaient l'une l'autre et permettaient d'avertir à temps les populations menacées. Mais que faire quand Naples même était insulté par les corsaires, qui y enlevaient de nombreux habitants ?

Ces rapts étaient si nombreux que l'on vit des flottilles de pillards, chargées à l'extrême, jeter à la mer des captifs par centaines, pour éviter de couler sous la surcharge.

Toute une littérature naquit de la terreur ainsi répandue par les incursions musulmanes. Plus d'un lamento date de cette époque. Quand les irréguliers de la flotte mahométane avaient disparu, c'étaient les vaisseaux de ligne ottomans qui arrivaient, dévastant les îles, Lipari, Ischia,Procida, et insultant

les rivages calabrais dans le voisinage des plus grandes cités.

Les processions, les prières pour écarter de l’Italie ce fléau désolateur sont innombrables, et tous les saints sont invoqués. On implore spécialement des madones salvatrices, des Vierges guerrières qui font des miracles, déchaînent des ouragans providentiels, chassent les envahisseurs. C’est un flot d’horreur et de foi, de crainte et de résignation, qui roule la personnalité humaine sur les galets de la plage infernale, et la rend la vie, usée pour jamais ou bien polie comme le granit et comme lui apte à recevoir l’assaut des plus hautes vagues et des plus effroyables tempêtes.

II

Galériens innocents

Voici donc Eudj'Ali — ou plutôt le jeune Calabrais qui devait illustrer ce nom — au pouvoir du Corsaire Ali Ahmed, renégat grec « qui fut longtemps amiral d'Alger » selon Haëdo, sans qu'une seule preuve soit donnée de l'identité du pirate ravisseur. « Comme il était adulte et propre au service de la mer, Ali Ahmed le mit à la chiourme de sa galiote, où il rama plusieurs années ; il était teigneux et entièrement chauve, cela lui valut mille affronts des autres Chrétiens, qui ne le laissaient ni manger entre eux, ni s'asseoir sur le même banc, et l'avaient surnommé Fartas, mot qui signifie en turc, teigneux ».

Ainsi, le malheur du jeune pêcheur est complet. Arraché à sa famille, au cours d'une scène de violence et de brutalité que son âge, malgré tant d'exemples évoqués et vécus autour de lui, ne devait même pas lui permettre de concevoir, il est jeté au milieu d'autres misérables. Vont-ils le plaindre, le consoler, essayer, par de bons procédés, de lui faire oublier l'atrocité de son sort ? — Non, ils le bafouent, le sèvrent de bonnes paroles, et même de toute parole, ne lui accordent la vue et la compagnie d'autres êtres humains que par l'impossibilité où ils sont mis de le fuir et de l'abandonner à sa misère.

Pour oublier un peu ces conditions morales presque aussi révoltantes et déprimantes que l'enlèvement criminel dont il a été victime, — s'il ne peut plus fixer son regard près de lui, sans voir un bourreau, pirate ou compagnon de chaîne, — pourra-t-il, au moins, regarder au loin ? Ce qu'il apercevra c'est le grand large mystérieux et nu, c'est parfois aussi le doux rivage de sa patrie. On en approche, on va — du moins peut-il le croire dans un instant de rêve, — suivre la côte, rallier paisiblement la plage, laisser entrevoir à l'exilé le pays natal, le cher village, la maison familiale... Hélas ! le branle-bas, si cruellement entendu par lui lors du jour fatal, le détrompe : on s'approche de la Calabre, on borde sa côte, la terre est là, on va l'atteindre... mais c'est pour commettre d'autres crimes, incendier d'autres demeures, mettre à sac d'autres couvents, piller, tuer, violer encore et pousser sous les coups les plus furieux et les menaces les plus terribles, une multitude éperdue des compatriotes d'Eudj vers la galiote de proie qui le transporte.

Il reste à mettre le sceau à un tel martyre : cet abominable exploit — qui va priver des mères de leur progéniture, comme la mère du misérable a été sevrée de son enfant, qui va laisser pour des siècles des traces dévastatrices — ce funèbre exploit, Eudj y aura participé. Il aura aidé à précipiter le vol de l'oiseau de proie, à créer cette rapidité d'allures qui permet toutes les audaces aux criminels, toutes les impunités à ces audaces. Eudj rame à bord de la galiote, dans les affres dont tant d'autres hommes ne pourraient même pas supporter la pensée.

Quelle vie matérielle mène cet éphèbe au cœur pantelant ?

La voici décrite par les historiens du temps.

Enchaînés à trois ou cinq par banc, chaque banc correspondant à une rame, les esclaves devaient manœuvrer cette immense perche de soixante pieds environ, dont le maniement

était aussi fatigant que difficile. Des gardiens féroces les surveillaient, armés de fouets, de nerfs de bœuf et de bâtons — trois instruments de supplice, a-t-on remarqué avec une ingéniosité qui n'exclut pas la plus touchante commisération, pour que les malheureux esclaves ne se blasent pas sur les plaies spéciales de chaque engin — ou ne deviennent pas incapables de résister à leur action férocement répétée.

On imagine difficilement les angoisses, les fatigues exténuantes des captifs qui doivent à toute heure, jour et nuit, jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, tirer la rame sous les menaces et les coups, presque privés de nourriture et de sommeil. Nous avons à ce sujet la déclaration de Haëdo, traduit par Moliner-Violle : « A une bête de somme ou à un mulet employé à apporter à la maison les provisions d'eau et de bois, on donne sans faute la paille et la litière quand sa besogne est terminée ; mais un chrétien qui rend l'âme et les entrailles à force de ramer jour et nuit et qui est toujours en sueur, que lui donne-t-on ?... Comment le traite-t-on ? Comme nourriture... on lui donne un peu de mâchemoure (biscuit de mer) réduite en poussière ou deux ou trois morceaux de biscuit puant et presque pourri ; dans de rares circonstances et à titre de régal, on y ajoute un peu d'eau acidulée qui donne à ce biscuit sans saveur un semblant de goût, et voilà toute la nourriture du malheureux... » Quant à la boisson, chacun approvisionne de l'eau comme il peut, lorsque le bateau en prend quelque part en se hâtant pour éviter d'être signalé. Sinon, c'est l'atroce torture de la soif en mer, avec la vue de l'immense nappe liquide qui vous nargue comme un mirage torturant.

La soif en mer ! Le rameur chrétien la connaît dans son horrible cruauté, sans trouver qui le soulage. Si l'on est poursuivi ou simplement pressé d'arriver au but, on oublie la ration de l'esclave. Il pourra s'évanouir sous l'étreinte du besoin, mourir de privation sans aucun secours. Les plus forts essaieront

de boire de l'eau de mer, quitte à redoubler leurs souffrances après un instant d'apaisement.

« Aux fouets, aux bâtons durs et noueux d'olivier, aux grosses courbaches de nerfs de bœuf, il faut ajouter comme instruments de torture, de grosses cordes de chanvre, qui sont maniées à deux mains et lancées à toute volée, non par un tortionnaire unique, mais par le reïs (capitaine) aussi bien que par tous les Turcs ou renégats qu'il y a dans la galère ou la galiote. Tous se font bourreaux et exécuteurs, tous sautent dans la coursie, les uns à droite, les autres à gauche, déchargent d'épouvantables coups sur les chrétiens nus, chacun s'efforçant de se montrer plus cruel que son voisin, leur cinglant les épaules, les blessant à la tête, leur brisant les dents, leur arrachant les yeux, leur broyant les os ; bref, ne laissant aucune partie du corps qui ne soit martyrisée, noire, mâchurée, couverte d'atroces meurtrissures. Les bancs ruissellent du sang chrétien qu'ont fait jaillir les bâtons et les courbaches qui s'abattent de toutes parts... Cela ne suffit pas encore on en voit beaucoup (Mores et renégats) qui se précipitent sur ces misérables et qui, animés d'une rage sauvage, leur arrachent les oreilles à coups de dents et leur tranchent les narines, ce qui est un spectacle quotidien. »

Ici, la mesure semble avoir été dépassée. La raison même, exposée plus loin et universellement adoptée, de l'apostasie d'Eudj'Ali montre que de tels sévices, s'ils se présentaient, ne devaient pas, ne pouvaient pas être fréquents. Pourtant, l'exemple même de ce qui se passait sur les galères chrétiennes d'une époque à peine postérieure montre à quel point la dureté des mœurs de ce temps était poussée, en tous pays. Il faut savoir que la chiourme y était composée en partie de forçats condamnés à des peines infamantes, en partie de prisonniers faits sur mer, de Barbaresques en particulier — et non des moindres. Après leur capture, le célèbre Dragut et ses officiers rament,

peinent, sont frappés comme de simples matelots. « Pour ce », nous dit, Brantôme, « Dragut ne perdit courage ». Rentré à Gênes, Giannettino Doria l'offrit en présent à son oncle André le grand amiral qui maintint le corsaire à la chaîne. Ce fut dans cette triste situation que M. Parisot, un des futurs grands-maîtres de l'ordre de Malte, rencontra le reïs si redouté jadis des Chrétiens et qu'il connaissit depuis longtemps. « *Usansa de guerra* », dit le premier, « *mudanza de fortuna* », répliqua le captif. « Dragut, en effet, avait vu, lui aussi, Parisot enchaîné sur le banc de misère. Il ne désespérait pas de l'y revoir encore ».

Sur les vaisseaux chrétiens, d'après M. Lavedan, chaque rameur n'a à sa disposition que dix-huit pouces d'emplacement, et c'est dans l'intervalle de deux bancs que le forçat dort, broyé, à même le bois.

A bord du navire, après les manœuvres du départ, « le *Comite* et ses *valets* étaient maintenant les seuls grands personnages. Maîtres du *coursier*, ils régnaient. C'était leur bon temps. — « A nous la grêle ! » pensaient de leur côté les forçats dont le poil déjà se dressait —. « Augmentez la vitesse ». Elle atteignait rapidement celle d'un cheval de poste, et pour l'obtenir, les bâtons et les nerfs de bœuf, assénés à tour de bras, tombaient sur les dos, ces dos impersonnels, passifs, numérotés, qui de la nuque aux reins en frissonnaient, et vibraient comme des tambours. « Arranque ! Accélérez ! » ordonnait le capitaine. A ce mot avertissant qu'il fallait voguer avec toute sa force », un redoublement d'énergie farouche, enragé, tendait la chiourme, et si l'on ose dire, la déchaînait, lui rendant un instant pour ce nouvel effort la souplesse et la liberté de ses membres rompus.

Et le Comite ? Une terreur ! « A son commandement, prescrit un article, il faut que la chiourme tremble ». Il surveille, il frappe...

« Que dire ensuite des sous-comites?...

« Ils en savaient sans doute plus long sur leurs forçats que le capitaine et ses officiers, mais ce que tous, en somme, ils connaissaient d'eux le mieux, étaient-ce les visages ? Non. *C'étaient les dos : ces dos sur lesquels ils étaient entraînés à lancer le nerf de bœuf, ces dos familiers ayant, chacun leur physionomie de musculature, leurs particularités de cicatrices, et sur lesquels ils mettaient le nom de l'homme, aussi vite et aussi sûrement que sur sa face*. Les plaies de ces échines étaient pour eux les traits d'une figure. Celle-ci comptait à peine... »

Si l'on ajoute à cette description la relation des sévices qui punissaient tout manquement aux ordonnances alors en usage, on verra que les Européens avaient peu à envier aux Barbaresques de cette époque. D'après ces ordonnances « Était attaché au grand mât et battu, celui qui jurait le nom de Dieu, — trois fois plongé du haut de la grande vergue dans la mer celui qui, lorsqu'on battait la caisse pour mettre le navire en rade, ne se hâtait pas de s'embarquer... — qui osait « pétuner » après le soleil couché... Quant au malheureux convaincu d'avoir « tiré le couteau dans le navire... n'eût-il blessé, n'eût-il atteint personne, on lui clouait de ce même couteau la main contre le mât. S'il tuait son compagnon, le vivant et le mort étaient attachés dos à dos, puis jetés dans la mer... » Tels étaient au XVIIe et déjà au XVIe siècle les châtiments des marins. Enfin leur humeur inconstante les portait-elle à promettre leurs services à deux capitaines, il n'en fallait pas davantage pour qu'ils fussent pendus sans pitié. On les pendait aussi, s'ils recevaient ou s'ils écrivaient des lettres à l'insu de leurs chefs.

La manœuvre des rames, qui constituait le service des esclaves chez les Barbaresques, des forçats chez les chrétiens, donnait lieu aux pires sévices, tant étaient nombreuses les difficultés qu'elle présentait et les fautes qu'elle occasionnait.

Aux commandements français usités sur les galères du roi, répondent les ordres relatifs à la navigation des corsaires musulmans « rames à l'eau, en route, dressez la tente, abattez-la, dressez les mâts, calez les mâts, hissez la voile, levez l'ancre, carguez la voile, halte, balayez, lavez les coursies, allégez, carénez », le tout avec accompagnement de coups de bâtons, de courbaches et d'estropes. Aussi peut-on affirmer voir couramment ces chrétiens crevés de travail et de tortures, les uns tomber morts sur leurs avirons, d'autres sur les bancs ou entre ceux-ci. On en voit qui, réduits au désespoir, se pendent en attachant au banc une corde qu'ils se passent au cou, avant de se précipiter du haut du pont. C'est ce que devaient faire plus tard, au temps de la vieillesse d'Eudj'Ali, un Napolitain en revenant du Ponant sur la galère de Mami reïs, et un Espagnol monté sur la galère du renégat génois Djafar reïs au retour d'une expédition dans le Levant.

Pourquoi faut-il que l'on doive, par une anticipation qui s'impose au point d'être inévitable, citer les lignes suivantes textuellement traduites du vieil historien

« On m'a raconté la même chose » (un exemple de la cruauté de Caligula, venant après le récit des souffrances des rameurs chrétiens à bord des galères barbaresques) « *de cet impur renégat, de ce Calabrais teigneux qu'était Otchali* » (Eudj'Ali), *qui fut amiral du grand Turc et que celle canaille tient pour un homme unique et le plus extraordinaire du monde*. Comme il avait entre autres pris un chevalier italien de notre ordre, quand nos trois galères de Malte se perdirent en Sicile sur la Licate, en 1569, et qu'il lui arrivait plus d'une fois, d'autres disent tous les jours, de s'enivrer, il criait à haute voix quand il était dans cet état : « Qu'on saisisse ce chien de Saint-Jean de Jérusalem, et qu'on lui applique sur l'heure deux cents coups de bâton ». On prenait le malheureux par les pieds

et les mains, on le couchait tout nu et à plat ventre sur la coursie (bande de plancher longeant, sur le pont, les sièges des rameurs), et, si Otchali avait ordonné deux cents coups, on lui en appliquait trois cents ou davantage tandis que l’amiral regardait de la poupe en riant joyeusement des cris poussés par le malheureux chevalier ».

Il est difficile de critiquer des textes aussi sévères pour le héros de la vie étrange et grandiose que l’on tâche ici de décrire : la partialité de l’Abbé Haëdo est incontestable, non moins que l’absence de toute preuve à l’appui de ses allégations. On trouvera plus loin des accusations d’inhumanité portées contre Eudj et bien plus terribles encore, puisqu’elles visent sa conduite envers ses propres compatriotes, envers sa famille même. L’âme indomptable du pirate était-elle le signe spirituel d’un cœur de fer, inaccessible à l’amour filial lui-même comme à la pitié ? C’est ce que montrera l’étude de la longue, de la grande existence du corsaire calabrais, renégat du Christ puis zélateur fidèle de Mahomet, capitaine intrépide, courtisan plein de souplesse, gouverneur éminent, marin d’un immense talent dont l’histoire se confond, pendant la deuxième partie du XVIe siècle, avec celle de l’Islam à son apogée.

III

L’âme en déroute

C’est dans cet enfer des galères qu’agonisait Eudj’Ali, forçat innocent et cependant méprisé autant que torturé, lorsque tomba la goutte de fiel qui devait faire déborder son âme. Vase pur jusque-là au milieu de tant d’immondices corporelles et morales qui environnaient le jeune rameur martyrisé, presque englouti sous le flot bourbeux, cette âme résistait à tous les sombres conseils et aux plus éclatantes promesses. Tous les moyens habituellement utilisés par l’Islam pour séduire les jeunes chrétiens ravis à leur demeure et à leur patrie, avaient échoué devant cette citadelle spirituelle qu’était la croyance juvénile du petit pêcheur italien. Dans des buts peut-être abominablement matériels de corruption charnelle, — ou bien dans un esprit de prosélytisme admissible selon les idées de l’époque, on détournait de leur foi natale les victimes des rapts constamment pratiqués dans ce temps de violences sans trêves. Ceux qui accusent les mahométans d’attirer à eux les jeunes chrétiens pour les pervertir et en faire des victimes de leur lubricité sont affirmatifs et précis dans leurs accusations. Mais que de difficultés si l’on veut administrer la preuve !

Les Turcs d’Alger n’échappaient certainement pas à ces pratiques que les ambassadeurs vénitiens, dans leurs si véridiques récits, constataient chez les Ottomans : « Hanni la maggior parte il peocato di Sodoma, che sebbene ciô è loro proibito

dalla loro legge, è nondimeno in tanto uso, *che tengono per servizio loro i giovani publicamente* » (Costantino Garzoni, 1573). Les écrivains accouplent d'ailleurs presque toujours, dans les récits de l'époque, reniement et sodomie.

On appelle « turcs de profession », nom pittoresque et presque jovial, ceux qui, chrétiens d'origine, se sont faits mahométans volontairement, « avec impiété et méprisant leur Dieu et créateur ». Ceux-ci et leurs enfants sont, par eux-mêmes plus nombreux que les autres habitants, Maures, Turcs et Juifs, car il n'est pas une seule nation de la chrétienté qui n'ait fourni à Alger son contingent de renégats. Le motif qui les pousse à abandonner « le vrai sentier de Dieu » est chez les uns la lâcheté qui les fait reculer devant les travaux de l'esclavage, chez les autres le goût d'une vie libre, *et chez tous, le vice de la chair, si fort pratiqué chez les Turcs* : chez plusieurs, la honteuse pédérastie est inculquée dès l'enfance, par leurs maîtres, dérèglement auquel ils prennent bientôt goût. Ils sont de plus encouragés dans ce vice par les cadeaux que leur font les Turcs, qui se montrent plus généreux envers eux qu'envers les femmes. C'est ainsi que, sans apprécier ni connaître ce qu'ils laissent et ce qu'ils prennent, ils se font musulmans.

Rassurons-nous au plus vite : les historiens du temps les plus notoirement ennemis d'Eudj, du reniement et du mahométisme, ont excepté sans réserve le futur corsaire de ce reproche de perversion déshonorante. Le grand homme de mer, qui fut l'ennemi le plus avéré du nom chrétien, leur inspirait pourtant des diatribes d'une incomparable véhémence. C'est sur sa tête qu'on accumule toutes les plus sanglantes injures contre tous les reniés. Prenant texte de la cruauté qu'il a déployée contre Lanfre Duche, chevalier de Saint-Jean, dont on a parlé plus haut, on accuse spécialement Ochali de manifester une haine ardente contre l'Ordre de Jérusalem, « qui a toujours refréné et réprimé son audace de corsaire et de brigand depuis le

jour où il a commencé, de concert avec le roi de Tripoli Dragut, proche voisin de Malte, à se livrer aux déprédations ». C'est à son sujet que l'on prononce des jugements terribles contre ceux qui ont abandonné leurs croyances. « Nul renégat, affirmait-on, après avoir rejeté la foi du Christ, s'être éloigné de Dieu et avoir logé Satan dans sa poitrine, ne peut que se montrer pire qu'une bête, ou, pour mieux dire, qu'un démon incarné. Quel plaisir, quelle satisfaction peut-il avoir, sinon de baigner ses mains dans le sang des chrétiens et de voir ceux-ci s'agiter dans les tourments ? Toutes ces affres, ces coups de bâton, ces coups de fouet, ces mauvais traitements dont souffrent les chrétiens embarqués dans les galères, qui les cause ? De qui viennent-ils ? sinon de ces renégats qui, pour montrer qu'ils sont de bons Turcs — alors qu'en réalité, aussi peu Turcs que chrétiens, leur seul but est de s'adonner sans aucun frein aux plaisirs de la chair — se vantent de martyriser leurs anciens coreligionnaires et de dépasser, en cela et dans tous les genres de cruauté, tous les Mores et tous les Turcs. Il arrive même maintes fois qu'ils montrent cette férocité et infligent ces tourments à leurs anciens amis et connaissances, bien plus même, à leurs parents et à leurs propres frères, sans que jamais la compassion les saisisse, sans que la vue du martyre de leur chair et de l'effusion de leur propre sang puisse les émouvoir !

Le crescendo passionné des accusations ainsi portées contre le renégat est à noter, non seulement parce que le ravisseur d'Eudj, son patron, l'auteur de son abjuration, est lui-même un renégat — mais encore parce que le Calabrais sera compté plus tard, parmi les plus farouches, les plus répréhensibles, les plus détestés des reniés. On voit jusqu'où pouvait aller l'ardeur combative de ceux qui haïssaient par-dessus tout les déserteurs de la foi chrétienne. On comprendra plus facilement comment se trouvait alimentée l'ardente flamme de

ces vitupérations si l'on connaît l'influence du fait religieux sur la vie d es hommes de ce temps et aussi l'importance des événements qui survenaient alors, tantôt favorisant l'armée de la foi chrétienne en marche pour reconquérir le terrain perdu en Espagne et dans l'Afrique du Nord, tantôt l'arrêtant et la faisant même reculer. On voit non seulement l'apparition du luthérianisme dans ce premier quart du XVIe siècle qui vit s'écouler la jeunesse d'Eudj, mais, presque en même temps et sur un autre terrain, les luttes, si fatales pour le christianisme, du Cardinal Ximénès avec son clergé. Celles-ci se terminent par l'exode vers l'Afrique d'un grand nombre de franciscains espagnols, par l'immense scandale de leur abjuration et de leur entrée dans la religion musulmane. Certes les persécutions de l'Inquisition contre les Mores d'Espagne en redoublèrent, mais elles ne suffisaient pas à satisfaire les rancunes, il fallait s'épancher, accuser, maudire et avec quelle sombre ardeur, quelle frénésie, on le sait maintenant.

Puisqu'il a été innocenté par des juges cependant si mal disposés à son égard, nous pouvons, heureusement, détourner d'Eudj'Ali le soupçon infamant. Quelles que fussent les mœurs de son temps et de son entourage, ce n'est pas poussé par un amour abject des voluptés charnelles les plus grossières qu'il a renié sa foi, sa patrie, sa famille. Certes, les traitements horribles qu'il eût à subir de la part de ses bourreaux put le faire songer à sacrifier tout son passé, toute la tradition spirituelle des siens, pour adoucir l'effrayante misère qui s'était abattue sur son innocente jeunesse. Mais ce que nous avons dit de son enfance, de son foyer perpétuellement menacé, de son dangereux métier de pêcheur qui avaient dû dessécher puis durcir son cœur à l'extrême, fait présumer que cet assaut du mal fut livré à un cœur aguerri contre les épreuves. Il n'aurait pas triomphé de sa constance sans la goutte de fiel qui vint, misérablement, faire déborder le vase d'amertume.

Un jeune soldat turc de la galiote sur laquelle rame le futur Eudj’Ali, un de ces janissaires qui composaient la garnison du vaisseau, sans prendre aucune part aux manœuvres de l’équipage, mais uniquement aux combats sur mer et aux descentes en pays ennemi ; donna un soufflet au rameur chrétien. Celui que les traitements les plus cruels, infligés par des marins, ses supérieurs par l’âge et par l’expérience n’avaient pu arracher à sa foi, ressent pour l’injustice de ce procédé une rancune si amère, que le voilà ébranlé dans ses résolutions de constance et de fermeté morales. L’esprit de « vendetta » si puissant parmi les gens de sa race, s’empare de lui, l’aveugle, comme il arrive si souvent en Italie et spécialement dans les provinces du Sud. L’âge de l’insulteur, qui ne dépasse presque pas celui d’Eudj — le fait qu’un « terrien », incompétent et ignorant de la navigation, un étranger sur le bateau, a porté la main sur un marin de profession — tout redouble encore la rage qui s’est emparée d’Eudj. Pour lutter à armes égales avec son insulteur, pour se venger de son impardonnable affront, il faut devenir renégat, trahir son passé, déserter ? Tout cela sera fait — mais on ne sentira plus la main terrible de la rancune haineuse vous tenir à la gorge et sa voix vous persécuter de son appel térébrant, de ses reproches sans trêve. Chez le jeune esclave, l’esprit de vengeance triomphe. Le Calabrais va renier... Ses souvenirs d’enfant, les tableaux de la vie familiale, la pensée du doux sourire maternel qui se changera en larmes de sang si on apprend jamais... rien ne l’arrête plus... C’en est fait, il a renié.

Des exemples, dont certains sont postérieurs à l’apostasie d’Eudj, mais contemporains de sa longue existence, prouvent que l’on pouvait pourtant résister à tous les moyens imaginés pour détourner de sa foi l’esclave ébranlé par les souffrances et le désespoir. Sur la galère de Mami Gaucho, vaisseau à vingt-deux bancs de rameurs, se trouvait un jeune homme de dix-huit ans, nommé Alonzo. Il était fils de Morisques, né à

Andarage, dans le royaume de Grenade, fait prisonnier pendant la guerre de Grenade par un cultivateur nommé Barthélemy Lopez de Parros, dans la banlieue de Carthagène, et élevé dans sa maison, avec ses enfants, comme s'il avait fait partie de la famille. Le premier septembre précédent, Mami Gaucho, accompagné de Merdja Mami, avait capturé cet adolescent en compagnie de deux autres hommes, dans une tour se trouvant à trois lieues de Carthagène. Quand les Turcs l'eurent enlevé « il montra la bonne éducation qu'il avait reçue », car lorsque son ravisseur, renégat vénitien, voulut le faire apostasier, ni menaces, ni coups, ni promesses n'en vinrent à bout. Mami Gaucho le fit même conduire chez les Tagarins, musulmans d'Afrique originaires de Grenade, pour lui apprendre à vivre selon la loi des Maures, mais rien n'y fit. Aussi, quand le raïs partit d'Alger pour Bizerte, il l'emmena avec lui et le fit enchaîner à un banc de rameurs, pensant en venir à bout par ce moyen souvent efficace. Tout fut inutile, car le jeune Alonzo montra toujours une fermeté et un courage qui étaient d'un homme inébranlable, plutôt que d'un adolescent.

Le patron lui fit, ôter sa chaîne et le laissa circuler librement sur le bateau. Sur le point de partir en course, on voulut mettre en état les navires et pour cela « les abattre en carène ». Tour à tour, chaque raïs désarmait sa galiote, plaçant les apparaux dans les autres, et la carénait. C'est alors qu'Alonzo voulut profiter de la circonstance pour soulever l'équipage chrétien et s'enfuir. Surpris au cours de ce projet, il fut attaché à une ancre, dos à dos avec un complice, percé de flèches, et, continuant à refuser d'apostasier, brûlé vif sur la plage !

Telle fut la fin de qui sut sauver son honneur spirituel. Or la colère, cette passion vindicative dont les effets sont si justement rangés au nombre des péchés capitaux, accomplit chez le futur Eudj'Ali son œuvre mortelle pour les âmes. C'est un renégat du christianisme qui commandera les flottes musulmanes, qui attaquera Malte, citadelle de la chrétienté, qui

détruira les vaisseaux des Chrétiens et leurs villes fortes. Ennemi acharné — c'est toujours le cas — de ses premiers coreligionnaires il laissera enfin la réputation d'un pieux mahométan, bâtisseur de mosquées, révérant Allah et le Prophète, ayant tout oublié des enfantins élans de son cœur comme des primes balbutiements de son âme.

Ce n'est plus l'humble pécheur de la Calabre, le rameur exténué de fatigue et de coups, que nous suivons des yeux maintenant : la situation a changé pour lui, il est baptisé pour la vie Eudj'Ali, ce qui veut dire Ali le renégat. Les titulaires de ce nom d'Ali, — qui appartint au Lion de Dieu, au cousin du prophète — sont nombreux parmi les musulmans d'origine. Les renégats le furent presque autant. On peut juger par là des difficultés que l'on rencontre à chercher comment vécut Eudj après son reniement et avant d'être devenu personnage en vue, puis acteur fameux du drame islamique.

Tout d'abord, son apostasie dut être bien rapidement conduite, puisqu'il suffisait au chrétien décidé à renier de prononcer la phrase : « Il n'y a de dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. » Tout est là d'après les purs musulmans. La lettre historique du Grand Ismaïl à Louis XIV, reproduite dans un précédent ouvrage, prouve le désir sans limites qui les tient, de ne pas être confondus avec les sectateurs de la seule religion dont ils redoutent le voisinage : la religion catholique. Le dogme de la Trinité les indigne. Ils admettraient plutôt le protestantisme — à peine naissant à l'époque du reniement d'Eudj — parce que ce dogme y est moins positivement affirmé, ou, tout au moins, appliqué. Ils mettent pourtant Jésus dans le voisinage immédiat de Mahomet, mais à un degré légèrement inférieur, et au rang de prophète seulement, non comme fils du Créateur. Aussi, la proclamation de « l'unité de Dieu » est-elle pour eux fondamentale. Elle précédait la circoncision. « La cérémonie constituait une sorte d'adoption, et si le renégat venait

à mourir sans enfants, même après avoir été affranchi, son héritage revenait de droit à son ancien patron ou à sa descendance. Le nouveau croyant vivait dans la famille et dans la société de son maître. Il nous est impossible de décrire ici de quelle nature était le plus souvent cette intimité. Le XVIIe siècle avait les hardiesses littéraires qui ne nous seraient plus permises... Il faut se reporter au temps de la Rome des Césars pour se rendre un compte exact du rôle que jouaient dans la maison des Turcs d'Alger ces éphèbes, qui ne tardaient pas à devenir les Narcisse et les Pallas des grands Reïs et des Pachas. *La similitude fut complète à cet égard entre Alger et l'ancienne Rome*, et les mêmes causes amenèrent les mêmes effets... Lorsque les captifs de cette catégorie arrivaient à l'âge viril, ils recevaient presque toujours leur liberté et se voyaient souvent pourvus de commandements parfois très importants. Presque tous les premiers Pachas d'Alger n'eurent pas d'autre origine, s'il faut croire les historiens espagnols, et en particulier Haëdo *qui cite Eudj'Ali comme une exception*. »

C'est donc d'un cœur peut-être durci jusqu'à la pétrification, mais non pas souillé par le vice abject, d'une âme frénétique mais non démente, que le renégat calabrais put aborder la vie, la vie libre qui commence pour lui, maintenant seulement qu'il est arrivé à l'âge d'homme. L'existence, la liberté ! Que va-t-il en faire ?

Comme pour tous les héros arrivés au seuil de la gloire, aux prémices de leurs exploits, c'est la chronique, d'abord, c'est ensuite l'Histoire elle-même qui vont répondre. L'une et l'autre ont souvent prononcé son nom de leur bouche d'airain. Ce serait donc grande injustice si nulle pierre commémorative, comme celle que l'on se propose de dresser ici à sa mémoire, ne venait rappeler aux hommes l'une des existences les plus guerrières et les plus dramatiques qui se soient déroulées, à l'aurore des temps modernes, après les drames et les guerres du Moyen-âge.

IV

Le vautour déploie ses ailes

Le rapt d'Eudj par le raïs renégat Ali Ahmed — son reniement et son affranchissement, accompagné d'adoption par son patron libérateur, ont marqué les grandes phases de sa jeunesse et de son âge adulte. C'est un homme maintenant. La porte de l'avenir s'ouvre désormais à son ambition, à ses exploits.

Il n'était plus question, pour le « Turc de profession » Eudj'Ali, de ramer à bord d'une galère de sa nation. On ne sera pas étonné, après le récit des récompenses matérielles, des honneurs mêmes décernés aux renégats, de le voir adjoint à son protecteur dans la conduite d'un vaisseau corsaire, puis patron à son tour.

Selon des récits difficiles à contrôler, et sans doute propagés par des personnalités ennemies du nom musulman, élevées dans la haine des renégats et des chefs de ces marines ottomane et barbaresque qui causèrent tant de dommages aux pays chrétiens et à leurs flottes, Eudj 'Ali n'aurait pas hésité alors à exercer sa cruauté sur ses anciens coreligionnaires, enchaînés à la rame. Il aurait continué la série des persécutions dont il avait lui-même été victime. Cette série ne fut d'ailleurs pas épuisée par ses exploits, car on trouve dans les fastes ultérieurs de la piraterie, des récits qui continuent à édifier le chroniqueur sur les sévices exercés à bord des vaisseaux barbaresques. Des corsaires de la Régence projetaient

une fructueuse expédition contre les côtes méridionales de l'Italie. Partis d'Alger et arrivés en peu de jours à Bizerte, ils procédèrent au radoubage de leur vaisseau. Les Turcs songeaient à se diriger vers la Sicile et la Calabre pour y faire la course et le reïs, en sa qualité d'homme versé dans l'art de la navigation, fit procéder à l'examen de tous les agrès, apparaux et rames du bâtiment, « pour que tout fût parfaitement en règle, et qu'au cours du voyage, on ne se trouvât gêné par le manque de quoi que ce soit ». On arriva ensuite à la Galippe, toujours sur la côte de Berbérie, mais plus à l'est que Bizerte et la Goulette, en face de Trepani, ville de Sicile et, comme on voulait mouiller, il arriva, tant les chrétiens ramaient vigoureusement, qu'une rame se rompit par le milieu, là où se trouvait un nœud dans le bois, on se saisit aussitôt du fabricant de rames, esclave espagnol originaire du port de Santa Maria et le châtiment de la faute qu'on lui imputa, fut l'application de trois cents coups de bâton. On s'apprêtait à faire de même à ses compagnons de barre, quand par hasard un Turc, examinant avec soin la rame, et voyant qu'elle s'était rompue à un nœud du bois et qu'il n'y avait aucune trace d'un coup de ciseau ou d'un autre instrument, s'écria que personne n'était coupable et sauva ainsi les chrétiens, blêmes de terreur ».

Dans une autre circonstance, des corsaires, après avoir pendant un mois et demi écumé la Méditerranée et ravagé les côtes de Sicile, de la Calabre et de Naples, revenaient avec leur bâtiment chargé de captifs et de riches marchandises de toutes sortes qui remplissaient la cale. Ils arrivèrent à Panaria, l'une des huit petites îles situées au nord de la Sicile. La chiourme prenait le repos nécessaire après une navigation ininterrompue quand un chrétien trouva qu'il lui manquait l'un des deux souliers qu'un des Turcs lui avait donné à garder, « suivant l'usage qu'ils ont de confier leurs hardes au chrétien qui rame à côté du banc où chacun d'eux s'assoit ». Le chrétien, prend

peur, car il redoute d'être fouetté : en vain, il retourne tout ce qui se trouve autour de lui, et comme il ne trouve rien, il prie les chrétiens, ses voisins, de se passer de mains en mains le soulier et de donner le mot à tous, pour le cas où l'un deux aurait trouvé la chaussure manquante. Un renégat voit le manège, prévient le raïs, s'écrie que les chrétiens veulent se soulever et s'enfuir avec le navire, le soulier passé de mains en mains servant de signal. Cette fois, le malheureux esclave est hissé en l'air à l'aide d'une poulie fixée à une antenne, une lourde pierre attachée à ses pieds. Puis de cinglants coups de corde lui disloquent les membres jusqu'à ce que ses bourreaux s'arrêtent, hors d'haleine.

Tels sont les supplices infligés, près des lieux qui virent la naissance, puis la capture d'Eudj'Ali, à des hommes exerçant le terrible métier de rameur qu'il avait dû pratiquer pendant de longs mois sur les vaisseaux algériens. Ces exemples montrent assez quels étaient, pour les humbles et involontaires comparses des déprédations barbaresques, les risques encourus, les souffrances subies. Ils jettent un jour décisif sur la formation du caractère et de la mentalité d'Eudj'Ali, victime des corsaires et futur corsaire, exposé à toutes les tortures et futur tortionnaire, placé au plus bas degré d'une échelle dont le pied était en enfer et qui se trouva capable d'en franchir tous les degrés, jusqu'à commander les flottes du grand seigneur. Gratifié enfin de ce glorieux surnom : kilidj (l'Épée), il s'en sera certes rendu digne par les coups assénés, durant tout le cours de sa longue existence, aux ennemis de l'Islam. Mais il l'aura mérité davantage encore par la trempe terriblement achevée et parfaite qu'ont donnée à son âme des années d'inexprimable misère si intrépidement supportée.

Dans les mêmes parages, si l'on en croit ses détracteurs acharnés, Eudj' aurait conçu, préparé, mené à bonne fin des

coups de main dans le genre de celui-ci : partant d’Alger, les corsaires, pour la plupart renégats ou emmenant pour guides des renégats connaissant le pays à rançonner, exécutent un débarquement. Ils s’avancent dans l’intérieur des terres jusqu’à dix, douze, quinze lieues et davantage, tombent sur les habitants surpris, pillent les populations, enlèvent de nombreux captifs, ravissent des enfants encore à la mamelle et emmènent avec eux un butin riche et varié dont ils chargent leurs bâtiments. Il y a même, ajoutent les chroniqueurs, nombre de ces renégats qui traînent attachés derrière eux, leurs pères, leurs frères ou leurs parents, qu’ils vendent ou dont ils font des Turcs ou des Mores. C’est ainsi que sont ruinés et ravagés la Cerdagne, la Corse, la Sicile, la Calabre, les côtes de Naples, de Rome et de Gênes, Mayorque, Minorque, Iviça, toutes les côtes d’Espagne : ces dernières notamment, à cause des Mores qui y habitent et qui, « plus Mores que les Mores mêmes de la Berbérie », accueillent ceux-ci, les « caressent » et les renseignent sur tout ce qui favorisera le succès de leur descente.

Eudj a-t-il vraiment perpétré sur quelques-uns des membres de sa famille les horribles rapts et violences qu’on lui a reprochés avec un parti pris haineux et une insuffisance de preuves indéniables? Nous ne le croyons pas. Certes, la vaillance et la cruauté vont parfois de pair, mais si le courage du renégat calabrais atteignait à la renommée universelle, on n’a jamais pu l’accuser avec vraisemblance d’une inhumanité plus grande que celle qui régnait couramment à son époque. Ces imputations ont été la rançon de sa gloire, de son dévouement à la chose publique musulmane, qu’elle fût barbaresque ou ottomanes, de ses exploits, de ses succès. Les prouesses d’Eudj, beaucoup plus incontestables que les crimes qu’on lui reproche, furent préparées par cet esprit positif et méthodique, qui ne cessa jamais de progresser en vigueur et sûreté de vues, depuis l’adolescence jusqu’à l’âge avancé où il mourut,

après avoir été l'un des rois de la Course, puis bey d'Alger, enfin Capitan-Pacha.

Les causes profondes des succès barbaresques ont été exposées avec les détails les plus probants par les anciens auteurs, témoins de leurs exploits, investigateurs patients et consciencieux des véritables motifs de cette réussite. Les diatribes datant de cette époque mêlent en effet, à leurs injures et à leurs anathèmes, des constatations précises. D'après elles, l'unique et continuelle occupation des Barbaresques est le brigandage, exercé sur toutes les côtes des États et royaumes chrétiens. Semblables à des harpies, ils ne vivent que de rapines incessamment renouvelées, si bien que s'ils s'arrêtent pendant deux mois et que, suspendant leurs courses, ils ne fassent plus de butin — eux-mêmes, leurs enfants et « tous les habitants de ce pays de voleurs » meurent aussitôt de faim et de misère. Mais *tandis que les galères chrétiennes mènent grand bruit dans les ports*, que ceux qui les montent y préparent à loisir leur nourriture, la digèrent à leur aise, passent les jours et les nuits à banqueter, à jouer aux dés, et aux cartes, ces corsaires battent à leur gré toutes les mers du Levant et du Ponant sans avoir rien à redouter et comme s'ils en étaient les maîtres incontestés. « On dirait des chasseurs qui poursuivent des lièvres par passe-temps : ici, ils prennent un bateau chargé d'or et d'argent et revenant des Indes, là, un autre venant de Flandre, puis encore un autre arrivant d'Angleterre, à ceux-là, en succèdent aussitôt du Portugal ou de Venise ou de Sicile ou de Naples ou de Livourne ou de Gênes, tous porteurs de riches et copieuses cargaisons. C'est ainsi que, vingt ou trente jours, quelquefois un peu plus, après qu'ils sont sortis de chez eux les mains vides et le ventre creux, ils reviennent rassasiés et riches sur des bateaux remplis jusqu'à fond de cale d'objets de grande valeur, ayant acquis en une heure et sans travail la jouissance de tout ce que le travailleur indien et péruvien ramène des entrailles de la terre et des mines de métaux

précieux avec tant de peine et de dangers, et encore de ce qu’un actif marchand a été au péril de sa vie chercher à tant de milliers de lieues, soit aux Indes, soit au Ponant, ou au Levant, au prix de fatigues et de privations sans nombre. Et c’est ainsi que toutes les maisons et les boutiques de ce pays se remplissent d’or, d’argent, de perles, de corail, d’ambre, d’épices, de sucre, de fer, de cuivre, d’étain, de plomb, d’alun, de soufre, de cire d’Espagne, de teintures, de grains, de drap, de laine, de tissus, de toile grosse et fine, de coton, de verre, de cristal, de blé, de vin, d’huile, de sel sans compter d’autres marchandises innombrables. » Une telle abondance fait d’Alger la plus riche des cités méditerranéennes (au dire de certains contemporains qui dépassent les bornes en négligeant, pour ne parler que des villes maritimes, Marseille, Gênes et Venise) si bien que les Turcs disent avec raison qu’elle constitue leurs Indes, et leur Pérou.

De là ces intrigues compliquées où jouent tous les moyens de séduction, où toutes les vénalités sont recherchées pour être abondamment satisfaites, dans le but de faire nommer tel ambitieux au poste beylical à Alger. Son chef suprême qui, après 1572, sera le grand Eudj’Ali, résidera en Turquie et se tiendra prêt à briser le subordonné trop inférieur à sa tâche après qu’il aura suffisamment dégorgé l’or acquis par les plus divers, les plus ingénieux, les moins avouables moyens.

Tenant compte de l’hostilité que les chroniqueurs chrétiens témoignent aux renégats, l’historien doit faire des réserves sur les accusations portées contre Eudj sans preuves suffisantes — et qui dépassent le but, parfois même la vraisemblance. De même, l’on doit reconnaître que les atrocités portées raisonnablement au passif du grand Corsaire et de ses semblables n’étaient peut-être pas tout à fait sans justifications. Bien des fois, près d’Alger, des musulmans, expulsés d’Espagne, se précipitaient pour vendre des rafraichissements

et acheter des habillements à bord des navires revenant de course, d'autres viennent en simples curieux examiner les objets et les captifs. Ils demandent des nouvelles des leurs, restés en pays étranger, molestés, torturés par l'Inquisition qui les contraint par tous les moyens à changer de religion. Ces enquêteurs empressés trouvent parfois un chrétien capturé dans le voisinage de leur lieu de naissance. Trop souvent, celui-ci, novice dans la captivité et ignorant la feinte, leur annonce l'enlèvement, la mort, le supplice des êtres aimés — père, mère, frère — laissés en Espagne à la merci des persécuteurs. Ce cas, très fréquent, explique, sans les justifier, une partie des représailles barbaresques.

Que de fois aussi l'on peut lire des récits d'événements de ce genre, qui se passaient du vivant d'Eudj'Ali « Anton de Palma, commandant les gens de guerre d'Oran, reçut l'autorisation du seigneur Martin de Cordoue, marquis de Cortés, qui était gouverneur d'Oran et de ses forts, de partir sur une barque avec quelques soldats pour enlever des Arabes, qui, d'après un avis qu'il avait reçu, étaient tout près, sur le littoral, à quelques lieues de la ville. » Aucune nécessité immédiate d'ordre militaire ou stratégique ne vient justifier ce rapt bientôt connu de l'Islam tout entier.

Certes, on peut répliquer que l'on était là en plein pays ennemi, que tous les moyens étaient bons, qu'il fallait attaquer pour se défendre. Il n'empêche que la faute réelle, dans une telle querelle, incombe sans conteste à celui qui a commencé les hostilités ou les a provoquées. Les Maures, attaqués bien des fois sur le littoral musulman, se sont défendus souvent à maintes reprises d'être les instigateurs des actes de violence féroces, inexpiables, qui ont dévasté si souvent les côtes méridionales de l'Europe. Eudj y prit part largement, souverainement. Il est alors semblable au lion qui chasse, plus qu'au fauve altéré de sang. Il paraît poursuivre des buts stratégiques

en corrélation avec les offensives musulmanes, plutôt que persécuter des populations inoffensives et désarmées. Ou bien il donne aux attaques chrétiennes de même sorte une réplique rendue excusable par l'état de guerre II fait figure de grand et vaillant marin, plus que de féroce pirate. L'on verra quelle était sa manière.

V

Sang et feu sur la mer

Il est impossible de comprendre le rôle historique d’Eudj’Ali dans les immenses démêlés qui firent se heurter l’Europe chrétienne et les peuples musulmans, si l’on ignore les événements qui avaient lancé déjà dans la tourmente les grands marins de l’Islam — ainsi que l’interdépendance unissant ces derniers. L’on voit à chaque page des documents spéciaux de cette époque, le terme de *Khalifat* appliqué à Barberousse, à Dragut, à Eudj’Ali. Cette dénomination impliquait de la part du subordonné à l’égard de son chef, une obéissance passionnée, une collaboration sans limites, le devoir de le remplacer sur l’heure au besoin, ne faisant avec lui qu’un esprit, qu’une âme en deux corps.

Ceci n’exige en rien la réunion habituelle dans un même lieu des deux personnages. Dragut, Khalifat de Barberousse, se séparera souvent de son protecteur, — Eudj’Ali, Khalifat de Dragut, se trouvera bien là pour recevoir le dernier soupir du puissant corsaire, mais ils ont vécu souvent éloignés l’un de l’autre. Seulement, Eudj héritera tout naturellement des biens, des fonctions, de l’influence de son prédécesseur, comme si ces hommes dont les pensées avaient toujours été jumelles ne pouvaient, quand l’un d’eux quittait l’existence, rompre la chaîne qui toujours les avait unis.

Après les conquêtes espagnoles en Afrique rappelées au commencement de l’histoire d’Eudj et contemporaines de sa

naissance, une contre-attaque musulmane dirigée par Aroudj, le premier Barberousse, avait écarté d'Alger les successeurs de Ferdinand le Catholique et de Ximénès. Aroudj mort, son frère Kheïr ed din (le Bien de la religion), vainqueur de Moncade en l'an 1519, avait achevé de libérer Alger de la menace espagnole en 1529. Entre temps, subissant des alternatives de succès et de revers, mais toujours ravitaillé et renforcé par le Sultan de Constantinople à qui Alger avait été offert en hommage, le deuxième Barberousse avait recommencé la course sur la Méditerranée. Vers 1525, il dirigeait des expéditions sur la Calabre et la Sicile, au cours desquelles s'était peut-être produit l'enlèvement d'Eudj, alors adulte. En 1531, il battait Doria près de Cherchell et en 1533 prenait Tunis. Dès l'année 1535, Charles-Quint reconquit cette ville. Néanmoins, Barberousse en retraite s'empara de Mahon et put rejoindre Alger. Il ne quitte la cité — florissante alors avec ses douze mille maisons, ses cent mille habitants et ses vingt-cinq mille esclaves — que pour prendre le commandement de la flotte ottomane : il exercera ses fonctions de capitan-pacha jusqu'en 1546, année de sa mort.

A cette dernière date, Eudj, approchant de la quarantaine, était dans la magnifique maturité de son intelligence et de son caractère. Son expérience n'était pas comparable à celle de Barberousse, dont les soixante-seize ans d'existence avaient accumulé des campagnes de guerre, des conquêtes de provinces entières, des expéditions sans nombre. Mais le renégat calabrais avait pu apprécier en haute connaissance de cause, la tactique, la stratégie, la politique du grand souverain d'Alger. Il les avait scrutées et pesées, pressentant qu'il recueillerait en héritage les qualités magistrales, les fonctions omnipotentes du Corsaire désormais légendaire, de l'amiral invincible sur son élément, du chef d'État triomphant.

L'effigie de Dragut, Seigneur de la Course, pâlit un peu entre les portraits de ces deux puissants voisins, dans la galerie

des grands hommes de mer musulmans. Bien que qualifié de « roi de Tripoli, » souverain des Gelves, il n’a pas eu le bonheur constant qui favorisa Eudj dans toutes les entreprises où ce dernier commanda lui-même. Il connut, comme Kheïr ed din, d’immenses succès et d’incontestables revers. Né en Anatolie vers l’année 1500, une trentaine d’années après Barberousse, mousse à treize ans, capitaine à vingt-cinq sa vie est un roman historique de la piraterie au XVIe siècle. Mais c’est un pirate de vaste envergure et ceux qui le soudoient le chargent des plus hautes missions, lui abandonnant le choix des moyens sur lequel on le sait peu scrupuleux, mais sans lui laisser déterminer les buts à atteindre. Il se fit remarquer en 1539 dans la campagne de Barberousse, son protecteur et son maître, contre la Dalmatie. En 1544, il tombe entre les mains de Gianettino Doria qui l’avait surpris espalmant ses navires...

Le vieil historien Summonte (1675) raconte en détails ce haut fait qui avait comblé de joie les populations riveraines de l’Italie « *nell’istessi tempi Dragutto Rais Corsaro famosissimo fece di motti danni a’ nostri mari…* » «Au printemps de 1540 », continue l’auteur, « ce corsaire au service de Barberousse, roi d’Alger, vient en Corse avec dix vaisseaux, y fait les plus grands dégâts, » si bien qu’André Doria envoie Giannettino avec vingt et une galères, qui s’emparent de Dragut. En 1544, celui-ci se trouve à Gênes, prisonnier d’un Lomellini qui ne consentit à l’échanger que contre la principauté de Tabarque, où il établit des pêcheries de corail. » C’est Kheïr ed din qui le délivre en payant cette magnifique rançon.

Summonte ne résiste d’ailleurs pas à l’envie de proclamer ses regrets du rachat de Dragut et de décrire l’attaque dirigée par celui-ci accompagné de douze galères contre Castell’amare. C’était le 12 août 1548, et le voisinage de la patrie d’Eudj’Ali a dû s’imposer à l’esprit du célèbre corsaire, même si le Calabrais, son Khalifat, n’était pas alors à ses côtés.

En 1551, le roi de France Henri II, « se servait de lui contre l'Espagne, lui faisait de riches présents, et le lançait tantôt sur Naples, tantôt sur l'Ile d'Elbe, tantôt sur la Corse, où il infligeait à Doria de sanglantes défaites... Dragut, qui venait de s'illustrer par une brillante campagne sur les côtes de la Tunisie et de la Tripolitaine, en aidant puissamment à la prise de Tripoli, et en sauvant, aux Iles Gelves, la flotte ottomane des mains de Doria par un audacieux stratagème, venait d'être nommé sandjak de Lépante et commandant d'une flotte de quarante galères » (de Grammont).

Presque en même temps, on le trouve opérant de concert avec M. de la Garde et bloquant les galères du duc d'Albe en 1552 — toujours à l'instigation d'Henri II.

Enfin, Soliman, l'envoie avec soixante galères sur les côtes du Maroc en 1563, mais c'est l'approche de la fin pour le corsaire, insatiablement téméraire, qui s'attaque à Malte sous les ordres du grand amiral Piali pacha, est blessé dans la tranchée le 16 juin 1565, et meurt le 23, qualifié ainsi : « Capitaine d'une rare valeur, et même plus humain que ne le sont ordinairement les corsaires ».

En ce qui concerne l'attitude d'Eudj dans toutes ces campagnes, au cours desquelles il ne cessa guère de combattre sous les ordres de Kheïr-ed-din ou du roi de Tripoli, on ne trouve pas d'appréciation sur son caractère et ses mœurs, analogue à celle qui vient d'être citée au sujet de Dragut. C'est que les sources, en ce qui le concerne, ne proviennent plus de chroniqueurs, interprétant et généralisant de façon parfois hasardeuse, mais d'historiens véritables, qui réserveront pour plus tard, pour l'époque de la mort d'Eudj, par exemple, leur jugement sur son tempérament et sa moralité. En quelques brèves formules, ils nous initieront à ce qu'ils savent de sa vie intérieure, spirituelle, intellectuelle. Jusque-là, ils se contenteront de citer des actions guerrières ou politiques et d'apprécier la part qu'y prit le Calabrais,

Ils n’en parlent pas très souvent, et c’est pour ce motif, d’ailleurs, que l’histoire complète d’Eudj’Ali s’est pendant longtemps fait attendre. Pourtant, ils ne dissimulent jamais, tout au moins à partir de la mort de Dragut, l’importance du rôle qu’a joué le corsaire calabrais. Ils fournissent mainte précieuse confirmation de ce qui a été dit sur son caractère, sa finesse et... son origine ethnique. Cet Italien du sud a pris sa première résolution — la première importante et de quelle importance ! — pour satisfaire une *vendetta*, passion locale, presque caractéristique de sa race. Il saura aussi, avec une astuce qui est bien de son pays, se dérober pour laisser la première part à ses chefs dans les profits les moins matériels de la victoire. Il ne tient pas à être cité, complimenté. Par contre, ce que l’on sait de lui incite à croire qu’il ne se laissait pas oublier lors du partage des profits tangibles. Toute la conduite — dont on reparlera plus loin — qu’il tint après la disparition de Dragut, le prouve surabondamment.

Il est difficile de distinguer, à cette époque, la guerre de course de la guerre proprement dite. Les buts de ces deux actions offensives se trouvent alors confondus bien plus complètement qu’ils ne paraissent l’être aujourd’hui. Malgré la barbarie de certains procédés contemporains, l’on ne peut guère actuellement obliger l’ennemi à demander la paix à force de violences meurtrières commises sur son territoire au détriment de sa population civile. Celle-ci peut être molestée, parfois même honteusement décimée : on n’ose plus la massacrer en masse, ou l’emmener en esclavage pour être vendue en totalité sur des marchés, comme cela se faisait au XVIe siècle. L’historien Summonte, déjà cité, rappelle le sac de Reggio, qui précéda la campagne de Barberousse aux côtés de la flotte française, et résume ainsi cette campagne elle-même. « Ce fut la même force navale qui fut envoyée, en exécution du traité

d'alliance, conclu entre le roi de France et les Turcs, par Soliman à François Ier, sous les ordres d'Ariedeno Barbarossa (Hariadan ou Kheïr-ed-din Barberousse). En 1543, elle attaque Reggio..., et l'ayant saccagée, la livrent aux flammes... Nice, emportée, ne put être conservée, le château de la Rocca, qui la commandait, n'ayant pas été rendu par son valeureux défenseur Paolo Simeoni. Mais la ville est pillée de fond en comble, et cinq mille deux cents personnes, dont deux cents jeunes filles vierges réduites en esclavage expédiées au Sultan Soliman par Barberousse qui se rend à Marseille puis s'en va hiverner à Toulon avec toute son armée navale. Mais une escadre de galères commandée par Carda de Tolède, filleul du vice-roi de Naples, rencontre les vaisseaux qui transportaient à Constantinople le butin humain fait par l'amiral corsaire. Les Napolitains, aidés de la galère de Malte, délivrent les captifs ».

Il n'en est pas de même le 5 juin 1558, quand l'armée navale ottomane, comprenant cent vingt galères, sous le commandement de Mustapha Pacha, saccage encore une fois Reggio de Calabre et attaque Sorrente. Les Turcs enlèvent les religieuses du couvent de Saint-Georges, tuent le gouverneur espagnol de la ville qu'ils mettent complètement à sac, exterminent une partie de la population sous les coups de cimeterre, emmenant le reste en captivité. *Douze mille personnes* furent ainsi réduites en esclavage, et les négociations pour leur rachat immédiat n'ayant pas abouti, vendues « a vilissimo prezzo ».,Sorrente, patrie du Tasse alors en vie, est tout voisin de Naples.

On est fondé à répéter, devant des nombres aussi massifs de victimes, que la Course et la guerre proprement dite étaient singulièrement difficiles à séparer à une époque de violences aussi complètement illimitées. Les armées navales chrétiennes tâchaient d'ailleurs de rendre coups pour coups et l'on voit dans l'histoire de Summonte que l'« Armata Napolitana fa prede

ne Dardanelli» et « nelle coste di Barberia ». Dans cette dernière expédition, faite « a purgar le marine da Corsali, che l'infestavano », neuf galères napolitaines, sous le commandement de Don Louis de Requesens rencontrent une escadre de treize fustes, dont trois sont envoyées au fond, quatre mises en fuite et six faites prisonnières. Le nom inconnu du corsaire vaincu ne peut d'ailleurs être celui d'Eudj'Ali, le chef malheureux était un simple reïs, alors que le. Khalifat car de Dragut écumait les mers avec des forces navales imposantes.

Le résumé historique que l'on expose devrait, pour être complet, continuer à égrener les annales du royaume de Naples au temps où Eudj'Ali croisait dans ces parages, lorsqu'il n'était pas à Alger pour combattre Charles-Quint, à Tunis pour reconquérir la ville sur les Espagnols, aux Gelves pour battre ces derniers, à Malte pour attaquer l'île. On y conterait le sac de Castro, près d'Otrante, de Procida et Ischia, l'attaque du golfe de Naples, — ceci mélangé avec le siège d'Oran, la guerre de Chypre, les descentes dans les Pouilles et en Calabre, épisodes divers de l'immense lutte qui met aux prises, pendant tout le XVIe siècle, les forces musulmanes et celles de la Chrétienté.

Afin d'avoir une conception plus claire du rôle d'Eudj dans ces luttes si nombreuses et si âpres, l'on doit bien distinguer son rôle de demi-corsaire, à la tête d'un nombre variable de vaisseaux relativement indépendants, coopérant à la guerre de course qui devait amener l'ennemi à composition par l'effet de déprédations épuisantes et désastreuses. Il faut connaître ensuite ses exploits de chef d'escadre ou même d'amiral commandant la flotte de guerre d'un grand pays.

Pour bien comprendre quels étaient, dans le premier cas, les buts poursuivis et les moyens employés, on doit savoir comment ses grands prédécesseurs tels que Kheïr-ed-din (le Bien de la religion) sont passés, de même que lui, du comman-

dement d'un brigantin à celui d'une galère, puis d'un groupe de bâtiments corsaires. Plusieurs descriptions d'expéditions légèrement postérieures aux siennes, mais calquées sur le même modèle, nous montrent à propos d'un nouveau bey d'Alger cinglant de Constantinople vers sa capitale « sept bâtiments accompagnant le nouveau roi. Tout d'abord une galère qu'Aluch Ali (Eudj'Ali), son patron, lui avait donnée ouvrait la marche ; c'était un bâtiment nommé Saint-Jean, qu'il avait pris à l'Ordre de Malte ; il était monté par le nouveau roi.

« La seconde avait pour capitaine ou raïs (reïs j Mustapha de Xilo, renégat originaire de l'île de ce nom, qui se trouve en face de Piombino, dans la mer de Toscane, près de l'Ile d'Elbe. Mustapha, marin expérimenté, était le chef de toute l'escadre. « La troisième galère était commandée par le renégat Mahamed, le Turc, qui était tambour d'une compagnie lors de la campagne entreprise contre Mostaganem, par le Comte don Martin de Alcaudete. Ce tambour se fit musulman pendant sa captivité. Sur la quatrième galère, était Yussef Borrasquilla, renégat génois, un ennemi cruel des chrétiens. Le cinquième bâtiment était une goélette de vingt-deux bancs de rameurs dont le patron et reïs s'appelait Mami, renégat vénitien, appartenant à Car-Hassan.

« Une goélette d'un même nombre de bancs que la précédente était commandée par Dali Mami, renégat grec (dont le nom et les qualités ressemblent singulièrement à ceux du ravisseur d'Eudj : mais les dates prouvent que ce furent certainement deux hommes différents)... Dali, marié à Alger, s'y rendait en qualité d'amiral du royaume, chef de tous les corsaires... Enfin, le septième bâtiment était une galère d'Eudj'Ali à vingt-quatre bancs, le reïs était Saïn de Melazo, renégat sicilien. Tous ces renégats avaient le titre de Capitaine du fanal, ce qui est un grand honneur chez les Turcs ».

Cette énumération a l'avantage de montrer quels étaient

le type et la puissance des navires barbaresques groupés en escadre dans une formation défensive — car la force navale ainsi composée avait pour objectif de transporter en toute sécurité le futur roi d’Alger et ne se serait livrée à des incursions que si l’occasion s’était présentée d’elle-même aux corsaires, sans éventualité périlleuse ni perte de temps. En même temps, on voit exactement à qui étaient confiés les commandements et à quelle classe de la population algérienne ils étaient attribués.

Ce qui suit montrera aussi comment les prévisions pouvaient être déjouées par suite des circonstances, des habitudes alors pratiquées et aussi des intérêts en présence, si violemment disparates. Les bâtiments décrits plus haut naviguaient de conserve avec celui du roi. Ils arrivèrent le 3 juin à l’île de l’Ovo, terre inhabitée qui se trouve à cent milles en avant de Malvoisie. Les quatre renégats étaient réunis dans la cabine du milieu de la galère royale pour prendre leur repas. Ils devisaient de choses et d’autres quand « le démon ennemi de tout bien » les irrita les uns contre les autres à propos d’un jeune garçon. Ils commencèrent à se froisser, puis en arrivèrent aux gros mots et à la dispute. A ce moment, certains propos tenus par eux confirmèrent le roi dans la certitude que les renégats, maintenant ennemis, avaient eu l’intention de fomenter une sédition grâce à laquelle les navires auraient été ou détournés de leur route pour gagner l’Europe, ou coulés à fond. Ils avaient été poussés à cette révolte par la brutalité et l’excessive cruauté du roi, Hassan le Vénitien, esclave ou plutôt créature d’Eudj’Ali. Hassan maltraitait et bousculait sans cesse, non seulement les Chrétiens, mais encore les renégats et les Turcs, « à l’exemple d’Aluch Ali, leur maître à tous ».

A la suite de la discussion qui les avait dressés les uns contre les autres, ils furent trahis par l’un d’entre eux et Hassan décida leur mort. Arrivé à la tombée de la nuit à Malvoisie, ville de Morée, il jeta l’ancre et exécuta son dessein. Il com-

manda à quelques Turcs renégats de prendre Yussef le Candiote et de le déshabiller, puis ayant fait abaisser l'antenne on l'y suspendit par le bras gauche et on l'éleva le plus haut possible. Dans cette situation, le roi commanda de lui décocher des flèches et de lui tirer des coups d'escopette. Dès qu'il fut mort, on le jeta à la mer.

Le supplice réservé à Moussa, également originaire de Candie — la proximité relative de l'Ile avait été l'une des causes de la sédition projetée — fut encore plus cruel. Le roi, ce favori d'Eudj'Ali, avait commandé de lier le Candiote à l'une des traverses d'un esquif de la galère et « *après lui avoir fait attacher une corde à chacune de ses mains et à ses pieds, il fit tirer sur ces cordes par quatre galères qui faisaient force de rames dans des sens opposés. Le corps de Moussa fut complètement ouvert et séparé en quatre quartiers* ».

Inébranlablement liés sous ce joug de fer, les marins barbaresques remportaient fréquemment la victoire. Pourtant, les engagements entre chrétiens et corsaires ne se terminaient pas toujours à l'avantage de ces derniers. Il y avait souvent des alternatives. C'est ainsi qu'un combat victorieux, succédant à une incursion réussie par les Barbares, mit aux prises une escadre espagnole et une flotte de seize navires, montée par treize cents Turcs, sortie d'Alger en septembre 1640. Informé tout d'abord par quelques Musulmans évadés de Carthagène que Gibraltar, mal fortifié du côté de Notre-Dame-d'Europe, serait facilement surpris dans le moment des vendanges, le chef d'escadre turc commença par se diriger sur ce point. L'homme qui veillait au sommet de la tour dite Tour du Turc, prit d'abord les galères des corsaires pour celles d'Espagne et ne conçut aucune inquiétude. Il fut bientôt tiré d'erreur en voyant les bâtiments s'approcher du rivage et débarquer des troupes. Il descend alors en toute hâte et parcourt la ville en criant : « Aux armes les corsaires sont

aux portes ! » On s'attendait si peu à cette audacieuse attaque, que personne ne fit d'abord attention à ces cris. Quelques habitants mirent la tête à la fenêtre, mais, prenant le guetteur pour un homme ivre, rentrèrent tranquillement dans leurs maisons.

Les détails de l'action sont en général difficiles à obtenir dans le cas de descentes comme celle qui fut alors pratiquée : on profitait presque toujours des heures nocturnes et l'obscurité empêchait les témoins de la scène d'ailleurs terrorisés en général par ses sinistres épisodes, d'en discerner les détails. Il fallait cette fois toute l'audace du chef des pirates pour risquer une telle incursion en plein jour, à une distance aussi considérable de sa base d'opérations, dans des régions mal connues de lui et des autres refis. Mais ces conditions difficiles rendaient précisément l'entreprise inattendue et le succès la favorisa tout d'abord.

Les corsaires avaient jeté à terre neuf cents hommes, divisés en deux colonnes : la plus forte se porta rapidement, par là montagne, vers le fort, pour couper la retraite aux fugitifs. La seconde, un peu inférieure en nombre, se précipita furieusement dans la ville. Femmes, enfants vieillards et hommes faits, tout fuyait, rempli de terreur et les Turcs saccageaient les maisons, faisaient main basse sur les objets d'or et d'argent, sur les étoffes précieuses, sur les fuyards épouvantés. Le commandant de la citadelle, qui avait d'abord reçu ces derniers, fut enfin obligé, craignant que les Turcs n'entrassent dans le fort en même temps qu'eux, de baisser la herse et de fermer les portes.

L'attaque par surprise complète ayant échoué, les corsaires ne se jugèrent pas en force pour un siège régulier du fort et battirent en retraite en incendiant quelques maisons — moyen couramment employé pour ralentir une poursuite en détournant de l'action principale l'attention des ennemis. Enfin, ils purent se rembarquer et gagner Tétouan pour y vendre leurs esclaves.

Au bruit de ce désastre, le gouverneur de Grenade s'empressa d'envoyer des troupes à Gibraltar et de prévenir le général des galères d'Espagne, Bernard Mendoza, de la présence des Corsaires dans les eaux du détroit. Le général partit d'Alicante et se dirigea en toute hâte sur Oran, pour avoir des nouvelles de l'ennemi et lui couper la route d'Alger. De là, il se rendit au cap d'Entrefolque, à peu de distance de Melilla — il y apprit que les Turcs étaient à Velez de Gomara, et un cavalier maure, qu'il surprit sur la côte, lui confirma cette nouvelle. Il en eut tant de joie qu'il renvoya libre son prisonnier, après lui avoir donné six aunes d'écarlate et huit couronnes d'or, « présent somptueux pour un tel barbare ».

Sans perdre de temps, Mendoza se prépare au combat : il prend des pierres dans un ruisseau voisin pour armer les forçats, met à la voile et se dirige vers le couchant. Le vendredi matin, 1er octobre 1540, à la hauteur de l'île d'Arbalon, la vigie placée sur la hune de la capitane signala la flotte algérienne à trois lieues au large. Mendoza donne subitement l'ordre de la retraite, comme s'il prenait la fuite, et cache ses bâtiments derrière l'île. L'ennemi, trompé par cette ruse, compta seulement dix galères et ne soupçonna point qu'il y en eût davantage. Le chef des corsaires appela néanmoins les reïs à son bord et les consulta pour savoir s'il devait engager le combat : le divan fut partagé. Quelques-uns des capitaines pensaient avec leur commandant que l'on ne devait point attaquer — d'autres étaient, au contraire, d'avis qu'aucune occasion plus favorable ne pouvait se présenter, et que la victoire était certaine. Penchant vers cet avis, le chef d'escadre voulut néanmoins consulter le sort, selon l'usage des corsaires turcs avant la bataille. Trois fois, celui-ci se montra favorable.

Les corsaires firent leur prière, se rangèrent en croissant, placèrent la capitane au centre, entre deux galères et s'avan-

cèrent lentement au son guerrier des clairons et des trompettes. Chaque navire était pavoisé d'étendards jusqu'au sommet des mâts, et à l'extrémité des vergues. De son côté, don Bernard de Mendoza encouragea ses soldats, fit ôter les fers aux rameurs chrétiens, leur distribua des pierres et des demi-piques, et leur promit la liberté s'ils faisaient bien leur devoir. L'arambade — galerie de bois haute de six pieds pour attaquer de plain-pied un vaisseau plus élevé — fut dressée, les filets d'abordage placés et les soldats rangés à leurs postes de combat.

Enfin, le chef espagnol arbora son pavillon. A ce signal, tous les bâtiments se pavoisèrent de banderoles — les sons des trompettes, des fifres, des tambours, éclatèrent et la flotte entière, répartie en quatre divisions, s'avança à la rencontre des Barbaresques. Dès que l'on fut à portée de canon, les Turcs firent leur décharge et un boulet perça le capitane au-dessous de la ligne de flottaison, dans la chambre de l'aiguille (la chambre de la boussole). Une femme courageuse sauva le navire en bouchant d'abord l'ouverture avec ses vêtements et en appliquant ensuite son matelas contre le bordage. Les autres boulets passèrent dans les agrès sans causer aucune avarie sérieuse. Il en fut là comme plus tard à Lépante : les pièces d'artillerie des Musulmans, pointées trop haut, furent inefficaces.

Les Espagnols avaient réservé leur feu pour le moment où les deux escadres seraient plus rapprochées et Mendoza avait ordonné qu'on attendit, avant de tirer, le signal de la capitane. La décharge n'en fut que plus meurtrière. Dès que la fumée eut disparu, les deux forces se mesurèrent, les Turcs invoquant Allah et Mahomet — les Chrétiens Jésus-Christ et Saint-Jacques, patrons de l'Espagne.

La bataille fut acharnée et le succès douteux pendant longtemps. La capitane turque se sentant trop vivement pressée par Mendoza, demanda du secours. Elle reçut des troupes

fraîches qui repoussèrent les chrétiens, envahirent leur capitane et s’avancèrent jusqu’au pied du mât : un effort de plus et la victoire demeurait aux Turcs ! Mais les Espagnols ne perdirent point courage, Mendoza combattit en héros et, quoique grièvement blessé, il parut au premier rang, se jeta à la tête des siens et rétablit le combat.

La Victorieuse vint enfin au secours de la capitane et la face des affaires changea. Repoussés, les Mahométans fuient, regagnent leur vaisseau et ne s’arrêtent qu’à la poupe où le château d’arrière servait presque toujours de réduit à la défense, dans les cas désespérés. Le chef des corsaires, à son poste, au pied du pavillon, excitait les siens, soutenait leur courage et balançait la victoire, lorsqu’une balle mit fin à ses jours.

A cette vue, les corsaires éperdus se jettent à la mer et les Espagnols, maîtres de la capitane, abattent le pavillon algérien. Des cris de victoire retentissent de toutes parts et l’ennemi ne songe plus qu’à fuir. Le commandant turc qui remplaçait le chef d’escadre tué, tenta de s’échapper en gagnant à la nage une fuste légère qui se tenait à quelque distance, mais il fut rejoint et pris par des chrétiens. Sept cents Turcs périrent dans ce combat qui ne dura pas plus d’une heure.

Le reste des corsaires réussit à gagner Alger, abandonnant à l’ennemi neuf galiotes et une galère, où l’on trouva sept cent cinquante esclaves chrétiens. Des sommes considérables en argent, des pierreries, des ballots de soie et maints objets précieux furent encore des trophées de la victoire. Les Espagnols n’eurent à regretter que deux cents morts et cinq cents blessés. Mendoza dépêcha un brigantin au gouverneur de Grenade pour l’informer de ce succès, des processions et réjouissances publiques furent ordonnées dans toute l’Andalousie.

De tels succès, remportés par les escadres chrétiennes sur

les bâtiments barbaresques, ne se rencontrent que rarement : l’on a déjà parlé de la mauvaise organisation et du manque d’activité des états-majors chrétiens. De plus, les navires algériens, relativement bas, sacrifiant tous les ornements qui surchargeaient les galères de leurs adversaires, étaient rapides et difficiles à découvrir en mer. Ils avaient donc le plus souvent, dans le combat, l’avantage de la surprise. Mais cette supériorité était encore plus grande pour la Course : les Barbaresques étaient rarement rejoints et châtiés; les villes du littoral de la Méditerranée, vivant dans des alarmes continuelles, devaient accueillir avec d’autant plus de joie la nouvelle d’un grand succès remporté sur les corsaires. Charles-Quint lui-même, sans cesse tourmenté par ces ennemis insaisissables, était comme le lion piqué par des guêpes. Exaspéré il saisit l’occasion de la victoire de son lieutenant pour tâcher de la pousser à fond et de détruire le nid des agresseurs. Ce fut l’un des motifs de sa grande expédition contre Alger.

VI

Croix de Malte et Croissant

Le siège d'Alger fut un des rares essais d'offensive terrestre menée par les chrétiens contre les Musulmans, un écho lointain des Croisades. C'est sur mer qu'Eudj'Ali avait mené la lutte contre les ennemis du mahométisme, pendant la première partie de son existence, il la conduisit, comme il faisait toujours, durement et méthodiquement. On ne peut dire si la haine le tenait, comme cela arriva si souvent, contre la religion qu'il avait abandonnée dans un accès de rage — qui étonnerait chez cet homme au tempérament froid et dur comme le fer, si on ne le savait sujet à de terribles accès de colère abolissant chez lui tout jugement. Ce que disent à ce sujet les historiens presque contemporains de son existence, est d'un intérêt suprême, tant par leur renommée personnelle que par l'importance qu'ils attachent à son rôle et qui a dû les inciter à tous les scrupules quand ils ont parlé de lui.

Brantôme, qui a intitulé « *l'Ouchaly* » tout un chapitre de ses « *Vies des Grands capitaines,* » est très affirmatif quant au manque de sincérité de la conversion du Grand Corsaire. Malheureusement, il mêle parfois de la puérilité au sérieux de ses renseignements. C'est ainsi, nous conte-t-il, que, suivant lui, Eudj « prit le turban plus pour cacher sa tigne... que pour autre chose. » L'historien ajoute : « et bien qu'il fist bonne mine de renégat, il ne quitta jamais sa religion ou christianisme. Je

l’ay ainsy ouy de M. de Dacqs (François de Noailles évêque de Dax), ambassadeur pour le roy en Levant, qui l’avoit veu en Constantinople. »

Il ne faut pourtant pas oublier que Brantôme est non moins affirmatif dans une opinion à laquelle il se trouve presque seul attaché, au sujet des origines d’Eudj. « Il est natif de Calabre; j’ay veu le lieu et aucuns de ses parens qu’il venoit voir quelquefois, et leur faisoit du bien et du plaisir. Il estoit moyne, ce disait-on, et s’en allant à Naples pour estudier, il fut pris et puis se renia, et peu à peu se faisant corsaire, il s’avança comme on l’a veu... » un étudiant ? Un moine instruit ? et des ambassadeurs vénitiens, témoins les plus dignes de foi, ont affirmé qu’il ne savait ni lire, ni écrire.

Si la fidélité constante d’Eudj à sa ligne de conduite, son attachement aux grands intérêts de l’Islam, son dévouement à son suzerain ne se démentirent jamais, il faut en conclure qu’il fut, avant tout, un « loyal serviteur ». Le nombre en est grand et comprend ceux qui mettent leur tranquillité morale au-dessus de n’importe quelle autre satisfaction — qui souffrent de discuter avec eux-mêmes et se tiennent constamment au même parti, une fois adopté. A cette époque de condottieri, de guerriers aimant la guerre pour ses tumultes, ses pillages, ses cruautés mêmes, Eudj fut une exception et combattit surtout pour la gloire et le profit de sa nouvelle religion, de la patrie, du souverain qui l’avaient recueilli et moralement conquis. Ceci l’empêchait, non pas d’aimer frénétiquement l’argent, mais de lui sacrifier jamais une seule parcelle de son honneur.

Pour bien montrer la différence qui le sépare des plus grands capitaines de mer à la même époque, il faut reprendre le même Brantome citant Paul Jove et les meilleurs historiens du temps, à propos de l’illustre Doria. Celui-ci « receut un peu de blesme à Sainte Maure et autres lieux. Paulo Jovio en parle, et mesmes le soubçonna — ou qu’il avait quelque sourde

intelligence avec Barberousse, comme corsaire à corsaire, et aussi comme disoit lors l’Espagnol : *Corsario a corsario no hay que ganar que los barilles de agua*, c’est-à-dire : « Corsaire à corsaire, n’y a rien à gagner que les barils d’eau.» Barberousse lui rendait d’ailleurs la pareille. Il ménageait le grand Génois. Allié du roi de France, conseillé par le « Capitaine Poulin », qu’avait envoyé le monarque, Kheïr ed din ne voulut jamais suivre l’avis de ce dernier et attaquer Doria retiré à Villefranche et désemparé par une tempête qui lui avait fait perdre d’un coup quatre galères. « Faisant bonne mine et semblant de s’équiper, et y vouloir aller n’y alla point du tout, s’excusant sur le vent de siroc et sur quelques périls qu’il disoit mieux voir de ses yeux clairs et fort pratiques que les autres qui luy en parloient et pressoient. Mais c’estoit qu’il n’y avoit volonté, et, comme disant les histoires et les gens de guerre et mariniers de ces temps, par mocquerie, s’il n’estoit raisonnable que Barberousse fist mal à André Doria, comme estant son frère et allié à sauveté mutuelle... » Eudj distingua toujours quels intérêts avait sa patrie d’adoption dans les luttes qui, à chaque instant, sous mille formes et aspects divers, mettaient en, feu toute l’étendue de la Méditerranée Il eut, dans le Conseil, les suggestions les plus diverses, et, à la fois, les plus heureuses. Malte, les îles Gelves, Tunis, étaient bien les points sur lesquels il fallait attaquer la chrétienté. Ces objectifs maritimes étaient admirablement choisis. Plus tard, il saura tout aussi bien au service du Grand Seigneur, désigner et remplir les buts de la guerre continentale.

*
* *

Pour bien saisir les détails de la lutte que le Grand Corsaire mena presque sans interruption depuis 1530 jusqu’à 1583, il est bon de connaître les moyens d’action respectifs des partis en présence — on ne peut dire des deux partis, car la compo-

sition des forces respectives changea étrangement suivant l'époque, les circonstances, les alliances, au cours de ces cinquante années de combats.

La question du personnel employé a toujours été la plus importante en ce qui concerne les guerres navales de tous les temps. Il est possible d'improviser une flotte « à coup d'argent », quand on possède les mines du Nouveau-Monde, dût-on acheter des navires aux neutres et en emprunter au commerce national, on ne pourra jamais trouver des équipages à brûle-pourpoint. Non seulement le métier de marin demande un entraînement spécial et sévère dont on ne peut se dispenser, mais toutes les populations ne peuvent pas, loin de là, fournir des sujets aptes même à subir cet entraînement.

Les flottes chrétiennes de ce temps (XVIe siècle) étaient commandées le plus souvent par un amiral et un vice-amiral. Un provéditeur ou commissaire s'occupait de l'administration, des dépenses et de la comptabilité. Sous ses ordres figuraient un pourvoyeur spécialisé dans l'approvisionnement et le transport des munitions, un payeur, un auditeur qui était l'officier de justice de la force navale et se tenait dans le dernier vaisseau. Un médecin et son apothicaire régentaient le navire-hôpital. Un boucher s'occupait de la fourniture de viandes.

Un capitaine commandait à bord de chaque navire aidé de jeunes officiers, appelés « gentilshommes de poupe » qui faisaient là leur apprentissage. Les Vénitiens accordaient deux de ces volontaires à un état-major de galère, quatre à un capitaine de galéasse. Au-dessous venait le *maître*, remplissant les fonctions de premier lieutenant — puis le comite et le sous-comite, le pilote et ses aides, enfin l'argousin chargé des esclaves.

Un chapelain soignait les âmes, un chirurgien-barbier s'occupait des corps. Deux artilleurs avaient la garde des bouches à feu, un armurier tenait en état les engins portatifs de défense et d'attaque, quatre charpentiers étaient chargés des réparations.

L’équipage comprenait huit marins dits « du gouvernail, » huit matelots de première et seize de deuxième classe. Enfin la chiourme, qui comptait pour une galère de cinquante rames, cent cinquante à deux cents hommes. Elle mérite une mention spéciale. C’était le plus affreux et le plus pittoresque assemblage de malheureux que l’on pût trouver ou même concevoir. Elle comprenait en particulier ceux que la prison ou les travaux forcés puniraient actuellement de leurs méfaits ou de leurs crimes. Dans les vaisseaux de la Chrétienté, les débris d’humanité les plus tristes et les plus variés se côtoyaient et peinaient nuit et jour, empilés et pressés sans merci.

Les musulmans du Bosphore ou de l’Atlas, de Tunis ou d’Alger, se mêlaient aux Grecs et aux Chrétiens dans une complète confusion de races et de langues. Le vaillant soldat fait prisonnier au cours d’un combat, y avoisinait le misérable auteur d’un crime de droit commun. Le gentilhomme qui avait brillé à la Cour, frôlait le vagabond sans feu ni lieu. Nous avons vu un ancien vice-roi comme Dragut égrener à ce sujet avec un futur grand maître de Malte des souvenirs communs. La victime de l’Inquisition, romaine ou madrilène coudoyait sur les bancs d’infamie le coquin dont les ruelles de Valence ou les coupe-gorges de Naples étaient les repaires.

Des officiers turcs, qui avaient suivi à cheval le cortège du Sultan dans les rues de Constantinople étaient enchaînés aux rames espagnoles — et des chevaliers de Malte donnaient malgré eux l’impulsion aux galères ottomanes qui allaient combattre leur Ordre. De telles pratiques donnaient dans le combat l’avantage aux Turcs, leurs équipages étant en immense majorité composés de chrétiens sur lesquels, malgré la grande dureté des hommes de ce temps, leurs coreligionnaires pouvaient parfois hésiter à tirer. Quelle affliction pire encore pour ceux qui, enchaînés par l’ennemi ne voyaient approcher le pavillon national, représentation sacrée de cette patrie, dont ils lui demandaient

des nouvelles, que pour en recevoir la plus effroyablement cruelle des réponses. Aussi, l’enfer des galères était-il le thème des traditions populaires les plus répandues, rimées et chantées comme dans la « *Vita crudele e spietata che fanno quelli che vengono condannati in galera* » qui date des environs de 1580. Le travail épuisant, l’installation dont une bête n’aurait pas voulu, la nourriture immonde, le vêtement presque inexistant, les plus terribles sévices, sans une parole de sympathie, sans une ombre de justice, l’exposition à toutes les intempéries et à tous les dangers de mer et de guerre, enfin la promiscuité dans l’abjection ne laissaient subsister dans les âmes que la plus animale étincelle de conservation de l’existence. La pire prison sur la terre ferme était préférable aux galères, où les romanciers de ce temps — tel Aleman, auteur de *Guzman de Alfarache,* — envoyaient leurs héros comme en enfer. Il faut lire ce qu’en dit Cervantès dans son « *Captif* ».

De tels errements étaient alors certainement considérés comme intangibles, puisqu’un homme de mer comme Eudj’Ali, ayant vécu cette existence effroyable de rameur galérien, devenu capitan-pacha de la flotte turque, ne put ou ne voulut rien y changer. Il était pourtant aussi magistralement instruit du détail des manœuvres que de leur ensemble, aussi éminent en tactique qu’en stratégie et son attention se portait sur tous les points à la fois, lui permettant d’entreprendre les réformes les plus hardies sans craindre les répercussions destructrices qui souvent arrêtent l’essor des plus hardis novateurs.

Il est vrai que, dans cette course à l’abîme infernal, l’avantage appartenait obligatoirement à l’Islam. Si sa population incomparablement moins dense lui fournissait peu de nationaux pour manœuvrer la rame, le nombre des captifs qu’il enchaînait à la suite des descentes sur les côtes européennes et des rencontres sur mer, rendait pour lui désirable la continuation des procédés de recrutement alors en usage. Sa supériorité

à cet égard a déjà été signalée plus haut. Il faut d'ailleurs voir dans ce fait l'une des causes principales des victoires remportées par les flottes mahométanes sur les forces maritimes de la Chrétienté et de l'éclatante prospérité de la piraterie barbaresque pendant le XVIe siècle et celui qui suivit.

La surveillance des esclaves était assurée par le comite. Pour faciliter son action et lui permettre de tout embrasser d'un seul coup d'œil, l'aire où les esclaves pouvaient se tenir était étroitement délimitée. En principe, ils restaient assis, les uns contre les autres, sur les bancs de rames couverts de sacs grossiers ou de peaux de bœufs. Chacun était enchaîné par les chevilles, de manière à lui permettre tout juste les mouvements du rameur, — c'est-à-dire lui donner la latitude de se porter en avant de tout son poids pour préparer l'entrée de la pale dans la mer, puis de se projeter en arrière pour vaincre la résistance de l'eau — le temps fort, épuisant, dans cette cadence atrocement surmenante. La monotonie dans l'horreur de cette surhumaine fatigue n'était rompue que par les efforts encore redoublés qu'imposaient une poursuite, une fuite, une manœuvre essentielle, un danger pressant. Pour arracher à la chiourme ce suprême sacrifice de ses dernières forces, au moment voulu, le comite se tenait sur la coursie, — cette plate-forme régnant dans l'axe de la galère au niveau des épaules des rameurs — au plus près de la poupe, pour être toujours à portée d'entendre le capitaine. Le long de la coursie, à des intervalles réguliers, les sous-comites, les conducteurs étaient postés, pour tenir chaque esclave sous une surveillance implacable. Les manœuvres étaient commandées au sifflet, des nerfs de bœufs en ponctuaient l'exécution. Si J'effort à soutenir était trop grand, on gavait les esclaves de pain trempé dans du vin que le surveillant entonnait dans leur bouche. Si la révolte grondait dans l'équipage, le « tape en bouche », langue de cuir qui barrait l'orifice des lèvres, muselait la clameur de rage désespérée.

Il y avait cependant des degrés dans cette innommable déchéance, comme il y a des cycles dans l'enfer. Trois classes existaient parmi les rameurs, les forçats, les esclaves et les volontaires ou buonevoglie. Les premiers, les plus durement traités, devaient accomplir les grosses besognes du bord en dehors de leur métier de rameur. Ils avaient la tête et la barbe entièrement rasées. Les esclaves maures, turcs ou nègres — ces derniers peu recherchés, parce qu'ils mouraient trop vite du mal du pays — ne quittaient pas davantage la chaîne, avaient le menton rasé et une touffe de cheveux ménagée pour les distinguer des forçats. Enfin, les volontaires étaient souvent des forçats restés à la rame après leur libération parce qu'ils ne savaient que devenir — ou bien, des engagés que l'on racolait par tous les moyens, au besoin dans les maison de jeu où, après les avoir liés par un prêt, on ne leur remettait leur dette que sur la signature d'une renonciation — et quelle renonciation — à la liberté.

Tels étaient, de haut en bas, les éléments du personnel navigant sur les vaisseaux des royaumes chrétiens. En les comparant à ce que l'on a pu dire, quelques chapitres plus haut, des navires barbaresques et de leurs équipages, on aperçoit la plus grande analogie et l'on pourrait chercher la raison des succès musulmans. Outre celle qui vise le recrutement des équipages facilité par la piraterie, comme on l'a déjà signalé, il faut bien revenir à la remarque générale faite précédemment : chaque peuple a les marins qu'il mérite. Haëdo, témoin oculaire, digne de foi en tout ce qui concerne les constatations techniques, représente les Algériens comme travaillant toute l'année aux œuvres de la navigation, que ce soit en mobilisant leurs escadres ou leurs unités, ou bien en les entretenant en parfait état de navigabilité. Seul, un peuple de marins — ou, tout au moins, voué à ne subsister que par sa marine — peut supporter la charge d'une pareille

tâche. Les autres ont des équipages qui, suivant les expressions de Haëdo « passent leur temps à faire ripaille, jouer, dormir dans les ports du royaume, menant tout doucement une chasse aux lièvres et aux lapins dont ils tuent quelqu'un de temps en temps ». Les Barbaresques, au contraire, avec leurs navires effilés et bas, privés de tous les ornements qui alourdissent les vaisseaux d'Europe, toujours en parfait état de marche, montrent — dit familièrement fray Haëdo — « leur postérieur aux vaisseaux poursuivants ». Ils restaient rarement aux ports plus de deux mois par an, et lorsqu'ils avaient pris la mer, se servaient plus volontiers de la rame que des voiles pour braver les vents et tomber à l'improviste sur leur proie endormie. Les officiers et soldats à bord des navires barbaresques, sont toujours des Turcs ou des renégats ou des Koulouglis, ce dernier terme désignant des fils de Turcs et de femmes arabes. Dans un pays où les femmes turques sont extrêmement rares, les Koulouglis forment une aristocratie qui vient immédiatement en dessous de l'élite purement originaire de Turquie. Le reïs ou capitaine est aidé, comme sur les navires chrétiens, par un état-major d'officiers expérimentés et de jeunes aspirants qui font leur apprentissage. Mais une différence considérable entre les deux manières de concevoir le mode de commandement du navire est constituée par la suprématie du chef militaire du navire barbaresque sur le marin ayant grade de capitaine. Ce chef est dénommé Aga, il a sous ses ordres le bash-sota-raïs ou premier lieutenant— le hojia (hodja) ou scribe — le top-ji-bashee ou chef canonnier, puis des second, troisième, quatrième lieutenant, des canonniers. Les timoniers complètent l'équipage. La chiourme sert à toute fin.

*
* *

Quant aux navires eux-mêmes employés vers le xvie siècle dans les guerres sur mer, si fréquentes et si importantes qui

décidèrent plus d'une fois de l'issue des luttes internationales, ils étaient de deux types principaux, voiliers et galères, ces dernières méritant alors de passer avant tout autre type de construction navale, à cause de leur prépondérance incontestée. Cependant, ce modèle de bâtiments n'avait pas considérablement changé depuis que les Carthaginois et les Romains s'étaient heurtés, parfois d'une manière décisive, à bord de semblables vaisseaux. Les dimensions avaient pourtant augmenté d'appréciable façon, la vue seule des ports de Carthage permet immédiatement de l'affirmer en regard des dimensions suivantes, qui concernent les galères du XVIe siècle : cent vingt à cent cinquante pieds de long, quatorze à vingt pieds de large, deux mâts ou trois. Un château d'avant et un château de poupe, avec des canons et des postes pour la mousqueterie. A la proue, un éperon de dix à quatorze pieds de long, doublé de fer, qui s'enfonçait dans les flancs de l'adversaire, dans des circonstances favorables, avec la vitesse que lui imprimaient vingt ou vingt-six paires de rames —chaque engin manié, suivant ses dimensions, par trois ou six esclaves à une cadence exaspérée par le fouet. Les rames avaient trente à quarante pieds de long, dépassant des deux tiers le bord du vaisseau. Un canon tirant des boulets de quarante à soixante livres armait l'avant de la galère, il était flanqué d'une ou deux plus petites pièces, une quinzaine de bouches à feu, de modèle également réduit, armait l'arrière, et tiraient des projectiles de cinq a dix livres.

Pour continuer à décrire la galère, il faut mentionner la division de la partie inférieure du vaisseau en six compartiments au-dessous du pont unique alors existant. La *cabine* de proue était, comme toujours, la moins estimée et la moins confortable, à cause du balancement du navire. Elle était réservée au logement de l'équipage, abritant aussi le chapelain et le chirurgien barbier, avec des annexes pour les ancres et cordages, la poudre et les munitions. *La cabine du milieu* complétait

la précédente. La chambre au pain leur succédait vers l'arrière, suivie de la compagne renfermant les provisions salées. *La seconde cabine de poupe* servait de salle-à-manger, et d'office aux occupants de la *première cabine*, destinée à l'état-major et aux passagers de distinction.

Du même type que la galère, mais de dimensions plus considérables, était la galéasse, pourvue de trois mâts, mûe par rames plus longues, plus pesantes et plus écartées l'une de l'autre. Les rameurs étaient mieux protégés contre les projectiles que sur les galères et un emplacement était réservé aux tireurs qui passaient leurs mousquets à travers les trous du platbord surélevé. Au lieu d'une vingtaine de pièces d'artillerie, ce type de navires en portait jusqu'à soixante-dix, dont trois lançaient des boulets pesant parfois quatre-vingts livres. La petite artillerie, tirant des projectiles de quarante livres, était répartie entre la proue, la poupe et les intervalles séparant les bancs des rameurs.

Le second modèle de vaisseau utilisait la voile comme moyen de propulsion, on l'appelait nave et il était d'une forme nettement différente de celle qu'on vient de décrire. On recherchait moins les lignes effilées et la légèreté de la construction, puisqu'il était mû par les forces naturelles. Il montrait des formes plus arrondies et une hauteur plus considérable au-dessus de la ligne de flottaison : le tiers de sa longueur environ, en ordre de marche. Les « marines» de l'époque le montrent puissamment construit et armé, avec son double pont pour l'artillerie, régnant sur toute sa longueur, une plate-forme de poupe et surtout un château de proue qui étaient comme la citadelle et, bien souvent, le réduit de la défense. Cent cinquante hommes d'équipage manœuvraient à bord de ces bâtiments massifs qui portaient un mât de poupe avec la lanterne indiquant le rang du commandant du navire.

Enfin, le brigantin était un plus petit voilier mixte à deux

mâts, dont la marche était assurée pendant les calmes par une trentaine de rames à un seul rameur. L'armement était de deux ou trois canons légers.

La frégate, de type encore plus réduit, ne portait qu'un mât et quelques paires de rames.

On aura une vue suffisamment précise des moyens de combat dont disposaient les grandes puissances chrétiennes ou musulmanes au XVIe siècle, quand on connaîtra les effectifs dont elles disposaient dans la Méditerranée. Venise était la mieux pourvue, ayant à défendre et à ravitailler ses nombreux comptoirs depuis l'Italie jusqu'à la Syrie, en passant par les Iles. Presque seule, parmi les puissances méditerranéennes, elle possédait une marine vraiment nationale, obéissant à un pouvoir central terriblement exigeant, dévouée aux seuls intérêts de la République, accomplissant aveuglément les tâches qu'imposaient ses hauts magistrats aux desseins impénétrables (la principal parte dell'astutia è il secreto). Son système consistait à n'entretenir en service que le strict indispensable, quitte à garder en réserve jusqu'à deux cents galères. Quelque discutable que soit le principe de la réserve renforcée aux dépens de la masse manœuvrante, il lui permit de faire toujours face aux plus graves éventualités — et de mettre en ligne, à Lépante, cent douze galères et six galéasses, c'est-à-dire le corps le plus important parmi ceux que fournit le Sainte Ligue. La mobilisation était préparée par les Vénitiens avec un soin que nulle autre puissance navale ne pouvait atteindre. Mais la situation même de la Reine des lagunes au fond de l'Adriatique, permettait aux adversaires d'embouteiller ses forces et empêcha plus d'une fois la marine vénitienne d'intervenir efficacement.

La marine de Gênes usait de principes nettement différents. Les possessions génoises moins dispersées que celles de Venise, la politique moins exclusivement maritime de la

République de l'ouest, une hardiesse plus grande correspondant à une moindre richesse, tout autorisait le Sénat de Gênes à une politique beaucoup plus souple. Il tenait en mains deux jeux à la fois, escomptant des profits doubles pour une même partie, prêtant ses navires et ses amiraux à la France ou à l'Espagne. Mais ses forces, bien inférieures à celles de la Sérénissime République, ne dépassaient guère vingt-cinq galères.

L'Espagne augmentait sa puissance sur mer de tout ce que son or pouvait lui procurer de navires étrangers, le plus souvent génois. Nous l'avons vue mettant en ligne soixante-quatre galères en vue de l'expédition d'Alger, mais c'était là un effort impossible à soutenir pour une nation peu adonnée à la vie maritime — et d'ailleurs, le désastre de 1541 l'avait prodigieusement affaiblie. Toutefois, la richesse de ses colonies-lui permit de reconstituer son « Armada ». Vers l'époque de la bataille des Gerbes (Gelves) en 1559, — gagnée en réalité par Eudj'Ali, « qui chargea impétueusement la flotte chrétienne que Piali pacha (l'amiral ottoman) hésitait à attaquer » les Espagnols possédaient encore cent galères. Les pertes subies dans la lutte contre le Grand Corsaire et aussi contre les éléments, qu'il savait toujours admirablement utiliser, réduisirent en peu de temps leurs effectifs à trente cinq gros navires foncièrement espagnols, complétés par une vingtaine provenant de Naples, dix de la Sicile.

La France ne comptait presque pas, au point de vue de la marine, sur l'échiquier méditerranéen. Quand François Ier voulut tenir tête à la marine espagnole, il imita son rival Charles-Quint, en faisant appel à l'étranger : Kheïr ed din lui apporta l'appui des galères turques disponibles.

La marine du grand seigneur avait atteint, vers le milieu du XVIe siècle un degré de puissance tel qu'elle pouvait égaler en nombre, non seulement la plus forte des flottes nationales qui lui étaient opposées, mais encore l'ensemble des forces

navales d'une ligue groupant presque tous les pays méditerranéens. Grâce à l'appoint des navires barbaresques, il pouvait suivre exactement cette règle qui fut, depuis, celle de la plus grande nation maritime moderne ; égaler en effectifs les deux plus puissantes marines du globe réunies. En tous cas, il put opposer, à l'occasion, quatre-vingts galères à soixante navires ennemis, au temps de Charles-Quint et, cent cinquante bâtiments à cent unités de même ordre, appartenant à Philippe II. Il y eut trois cents vaisseaux battant pavillon turc à Lépante.

La marine des corsaires varia considérablement au cours du XVIe siècle, quant au nombre et à la puissance des unités. De soixante bâtiments vers 1530, elle tomba à dix-sept, se releva à quarante — dont trente galères ou galiotes — pour conserver cet effectif jusque vers 1580. L'influence toute puissante d'Eudj, alors en possession de toutes les ressources maritimes de Constantinople, la porte, vers cette époque, à soixante navires, dont trente-cinq galiotes et vingt-cinq frégates.

Le pape pouvait fournir douze galères, le duc de Savoie trois vaisseaux, l'Ordre de Malte se faisait remarquer par la qualité des moyens maritimes qu'il employait — les chevaliers connaissaient l'art de la navigation et encore mieux celui de la guerre. Se considérant, matériellement et moralement, comme tenant l'avant-garde de la Chrétienté dans sa lutte contre l'Islam, ils jouaient un rôle offensif de premier plan et ne relâchaient jamais leur effort.

*
* *

Les luttes entre Chrétiens et Mahométans, au cours de ce XVIe siècle qui vit l'apogée de la puissance musulmane, furent si bien équilibrées comme moyens d'action et forces morales en présence, que leurs résultats alternèrent le plus souvent,

successivement favorables ou défavorables à chacun des partis, sans qu'une décision pût intervenir. Encouragés par un succès — tel que celui de Mendoza en 1540, ou d'Eudj en 1560 — chrétiens ou mahométans tentent d'exploiter leur victoire en allant attaquer Alger ou Malte, forteresse de l'adversaire, pour terminer la guerre d'un seul coup en s'emparant du réduit de la défense. Chaque fois, un échec remet tout en question, en affaiblissant notablement l'assaillant, en égalisant à nouveau les forces morales comme les moyens matériels.

Nous allons voir par quelle suite de succès et de revers étaient passés les Chevaliers de Malte, ennemis invétérés du nom musulman, avant et après l'occupation de l'île rocheuse si admirablement placée pour commander les communications entre l'orient et l'occident méditerranéens, pour couper la route reliant la Sublime Porte à ses fiefs spirituels ou temporels : le Maroc, Alger et aussi Tunis. La réunion de ce Nord méditerranéen mahométan — qui eût compris toute l'Afrique septentrionale sans en excepter l'Égypte — à l'Asie occidentale agrippée, comme pour la mordre, à l'Europe de l'est, telle fut la grande pensée constante d'Eudj'Ali, destiné à s'illustrer comme Beglier-bey d'Afrique. Même avant son accession à ce titre, Malte le gênait prodigieusement pour réaliser son immense projet. De plus, il avait, nous ne l'ignorons pas, un compte à régler avec les Chevaliers. Qu'il ait employé toute son influence dès l'année 1565 pour lancer la puissance turque à l'assaut de leur forteresse, ne saurait étonner quiconque suivit dans l'Histoire, la trace de sa lumineuse carrière.

Déjà, en 1520, les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, menacés à l'est comme au sud par la puissance musulmane, prenaient part à l'expédition de Trapani, avec douze bâtiments. En 1521, les Barbaresques abordent à Malte, avec neuf fustes

et exercent leurs ravages. En 1526, ils récidivent sous la conduite de Sinan reïs — un des compagnons de lutte d'Eudj — et font quatre cents esclaves. En cette même année, prenait corps le projet d'établir dans l'île les chevaliers de Saint-Jean, chassés de Rhodes en 1522 par Soliman II. Charles-Quint réalise ce projet en signant la cession de Malte à leur Ordre en juin 1530.

Après les expéditions du grand maitre Villiers de l'Isle-Adam contre Modon, Coron et Patras, celle de son successeur contre Tunis, en coopération avec Charles-Quint, en 1535, — la délivrance de Tripoli attaqué par les Barbaresques à la même époque — les coups de mains tentés de 1538 à 1550 contre Monaster, Suze, Africa, Sfax et Gerbi, les chevaliers connurent des revers. C'est presque uniquement contre eux que Soliman II ; dans son ressentiment, dirigea sa victorieuse attaque sur Tripoli. Dès 1540, Dragut, qui devait finalement y périr, envahit leurs possessions immédiates — le Goze, près de Malte — puis Malte même en 1541, en 1544 et 1546. Dans l'intervalle, l'Ordre prend une part importante à la désastreuse expédition d'Alger et à toutes les opérations du siège. Il perd douze galères sur dix-huit, et se couvre de gloire en manquant de peu l'enlèvement de la citadelle. Mais cet effort même l'affaiblit, et le désigne comme cible aux déprédations de Dragut et des Barbaresques.

Les tentatives sont renouvelées par le célèbre corsaire en 1547 et 1551 — cette dernière, exécutée sur ses ordres farouchement réitérés, se solde par six mille sujets de Malte tombés en esclavage.

De telles pertes incitent les Chevaliers à mettre en état de défense leur île si souvent menacée. L'influence de Dragut et celle de son Khalifat Eudj-Ali dressent contre Malte non seulement les Ottomans et leur marine si puissante, une fois mise en branle — mais encore les Algériens d'Eudj, infiniment plus prompts à se mettre en action — et plus acharnés encore à une

entreprise d'où le nom chrétien sortirait diminué. D'autre part, les deux forts Saint-Michel et Saint-Elme sont élevés aux frais des chevaliers qui sacrifièrent là leur or et leur vaisselle. Plus tard, ils entourèrent le mont Saint-Julien d'épaisses murailles, de boulevards, de bastions et de fossés. Le grand maître, en outre, garnit les côtes de tours pour le guet et la garde, accumula les provisions de guerre et de bouche, fit sommation aux chevaliers absents de se rendre au couvent et prépara ainsi la glorieuse résistance de son successeur, Jean de la Valette, chevalier de langue française.

*
* *

Comme prélude presque immédiat aux hostilités qui devaient mettre aux prises, dans une lutte impitoyable, l'Ordre de Malte et la Chrétienté avec les Corsaires algériens commandés par Eudj'Ali et l'Ordre de Malte, leur vieil ennemi, on peut citer l'attaque dirigée contre Tripoli en octobre par les Chevaliers, commandés par leur grand maître. C'est le grand maître de Malte qui avait fait agréer par Philippe II, en 1559, le projet de reconquérir la cité africaine où Dragut s'était installé au cours d'une de ses plus brillantes expéditions.

L'entreprise fut dirigée par don Juan de la Cerda, duc de Médina-Céli, vice-roi de Sicile. En décembre 1559, celui-ci joignit Malte avec quarante-neuf galères, soixante-cinq bâtiments de transport et quatorze mille hommes pour débarquement. Le grand maître fournit cinq galères, sept bâtiments de transport, quatre cents chevaliers et quinze cents hommes de troupe. C'est un total de deux cents voiles que réunirent l'Espagne, le pape, Gênes, Florence, Malte, la Sicile, Naples, le seigneur de Monaco. Le commandement de la flotte fut donné au vieux Doria, qui, malade et usé, ne put l'assumer effectivement

au grand dommage de l'expédition. Il fut remplacé par son petit-neveu Jean-André, fils de Gianettino.

Après les retards que causèrent le rassemblement de tant de corps différents et aussi une violente épidémie à Malte même, c'est en février 1560 que la flotte appareilla pour l'île de Zerbi ou Djerba ou Dscherbe où Torghud (Dragut) dont le Khalifa était Eudj lui-même, avait commencé de s'installer. Dragut envoya Eudj avec deux galères chargées de présents à Constantinople. L'habile corsaire manœuvra si habilement sur le terrain diplomatique, que le grand amiral Piali-Pascha, renégat hongrois ou croate, prenait aussitôt la mer avec une flotte de cent vingt voiles, se renforçait à Modon des bâtiments du Beg de Rhodes, arrivait le 7 mai à la hauteur de Malte et joignait quarante-huit heures après la flotte chrétienne supérieure en force, à douze mille de Dscherbe que le corps expéditionnaire des alliés avait conquise sur Dragut, puis évacuée. « Le jour suivant vit l'entière défaite des chrétiens : vingt galères et vingt-sept transports furent jetés à la côte, coulés bas ou incendiés ; sept galères se réfugièrent dans le canal de Dscherbe, et furent finalement brûlées ; les autres, avec le vice-roi, s'enfuirent vers l'Italie ». De concert avec Dragut, Piali commença vers la fin mai le siège du château de Dscherbe, qui dura quatre-vingts jours. Le premier mois seulement, douze mille boulets et quarante mille flèches furent lancés. Enfin, le gouverneur Alvaro fut pris au moment où il cherchait à s'enfuir dans une barque. Piali fit une entrée triomphale à Constantinople, après s'être fait précéder d'une galère traînant dans les flots la grande bannière espagnole sur laquelle était représenté le Christ en croix. Les généraux ennemis, les galères comprises défilèrent devant le sultan.

Ce que les relations de l'époque ne mirent pas suffisam-

ment en lumière, c'est le rôle joué par Eudj'Ali, le Grand Corsaire, dans ce triomphe des Musulmans. Ce rôle fut décisif, dans le conseil comme dans l'action. Il met en évidence la prodigieuse souplesse de son génie. Pour remplir la mission dont nous l'avons vu chargé auprès du Sultan, qui n'apprit que par lui l'attaque de Dscherbe par la flotte confédérée, qui comptait ensuite s'emparer de Tunis — il dut s'évader de l'île « sur une barque, sans que les Chrétiens s'en doutassent ». Après avoir exécuté avec un succès complet les ordres reçus, il accompagna Piali et l'informa avec une telle précision des faits et de la disposition des lieux, que l'amiral ottoman connut par lui « trop bien » la situation — trop bien pour ne pas profiter du moment favorable où les Chrétiens se rembarquent en désordre — trop bien pour ne pas foncer sur eux à tout prix. Ce fut Eudj qui après avoir admirablement renseigné Piali, le poussa de toutes ses forces à l'attaque et, joignant le geste à la parole, se jeta le premier sur l'ennemi. Mais Piali, amiral et pacha, resta pendant longtemps seul bénéficiaire de la gloire acquise, grâce à son lieutenant, par les armes ottomanes. Ce fut douze ans après, lorsque Eudj'Ali, nommé capitan-pacha, eut le moyen de se faire rendre justice, que l'on comprit sur des témoignages formels, quel rôle capital il avait joué dans la victoire de Dscherbe — ou des îles Gelves.

Si l'on suit certaines versions historiques auxquelles nous ne croyons pas, mais qu'il faut signaler, le destin du Grand Corsaire était peut-être fixé par la capture, en cette occurrence, du Génois Cicala, — un jeune homme de dix-huit ans, qui plut au Sultan, se fit musulman et devint capitan-pacha un peu après Eudj que, suivant une tradition souvent reproduite, il est accusé d'avoir empoisonné...

*
* *

Cependant, les cercles que Dragut, comme un oiseau de proie, décrivait autour de Malte, se rétrécissaient encore, à la suite des victoires musulmanes sur l'Ordre aidé des forces chrétiennes, si supérieures en nombre cependant. Enhardi par ce succès, il vint tenter une descente au Goze. La Valette força le corsaire à se retirer. Les chevaliers persistèrent à gêner les pèlerinages musulmans, qui se faisaient souvent par mer en direction de la Mecque et passaient à proximité de leur île. Ils tentèrent un coup de main sur Malvoisie et finalement capturèrent un riche galion turc, dont la cargaison appartenait au chef des eunuques et aux odalisques du sérail. Ce dernier trait, portant à son comble la colère du puissant Soliman, fit décider la guerre contre Malte. Dragut, et son Khalifat Eudj'Ali, qui ne furent certainement pas étrangers à cette résolution, entrèrent avec joie dans l'exécution du projet qui comblait leurs vœux.

Les causes de l'échec d'une expédition aussi considérable, lancée par un empire si puissant, relèvent plutôt de la psychologie des principaux personnages qui la décidèrent ou la dirigèrent, que des moyens employés pour la mener à sa fin. Au premier plan, le grand sultan Soliman, alors à l'apogée de sa gloire, mais au déclin de son âge et de ses forces, est en butte, sans le contrepoids de la volonté personnelle, aux influences de famille ou de cour toujours néfastes à un esprit affaibli. Sa fille Mihrmah ne cessait de lui conseiller l'attaque de Malte en se plaçant au point de vue religieux. Ce mobile très puissant, qui ultérieurement pouvait renforcer le courage des assaillants, rendit les ordres du sultan plus pressants et empêcha peut-être les chefs de l'expédition de temporiser en attendant l'arrivée de Dragut, ce qui, de l'avis unanime, eût changé l'issue des événements.

Les chefs eux-mêmes, dans une cour vieillissante, se trouvaient désignés comme devait l’être plus tard, sous Louis XIV, plus d’un maréchal français : compagnon d’armes du souverain, comme lui affaiblis par l’âge, manquant de cet entrain, uni au sang-froid, qui caractérise la jeunesse — de l’énergie indispensable à l’animateur d’une si grande entreprise. Du moins en était-il ainsi pour les généraux, en particulier pour Mustapha-pacha, descendant du porte-étendard du Prophète, mais septuagénaire et d’ailleurs en mauvais termes avec le capitan pacha Ce dernier, futur gendre du Sultan Selim, ne devait jamais réussir que lorsque ses subordonnés prenaient des initiatives victorieuses, comme l’avait fait toujours Eudj’Ali. Mais celui-ci n’était pas encore suffisamment apprécié pour imposer ses vues en toutes circonstances.

Le manque de grande valeur chez les dirigeants s’explique avec plus de précision encore si l’on considère Soliman comme celui qui, le premier, par la nomination de son grand fauconnier Ibrahim, donna l’exemple funeste de l’échange des grandes charges honorifiques contre les emplois de l’État. Il ouvrait ainsi aux intrigues de cour et à l’inexpérience des favoris l’accès des hautes situations qui n’eussent dû, être réservées qu’à l’intelligence et aux services rendus. Enfin, la pernicieuse influence du harem s’exerça ouvertement pour la première fois dans les grandes affaires par l’action de la sultane Roxelane que Soliman ne cessa d’aimer et à qui étaient abandonnées chaque jour davantage les rênes du pouvoir.

Les forces de mer, commandées par Piali-pacha se composaient de cent quarante-deux galères, huit mahones, dix-sept fustes et autres petits bâtiments, en tout deux cents navires environ. Le corps expéditionnaire comprenait neuf mille spahis de l’Asie-Mineure des Iles et de la Roumélie, cinq mille

janissaires, et seize mille irréguliers — en tout, trente ou quarante mille hommes au plus, en comptant les équipages et les contingents algériens qui rejoignirent plus tard. Les chiffres doubles souvent présentés sont fortement exagérés pour rendre plus glorieuse une défense suffisamment louable déjà dans les conditions mêmes où elle fut menée.

Au départ de la flotte, dit-on, le grand vizir Ali le Gros, auquel se présentaient toujours des expressions plaisantes — après avoir, avec les autres vizirs, accompagné l'amiral et le général jusqu'à leur bord, dit d'un ton de raillerie : « Voilà deux hommes de belle humeur, aimant à savourer le café et l'opium, que l'on envoie faire un voyage d'agrément aux îles. Le chargement de la flotte pourrait bien se composer de fèves d'Arabie et de jusquiame ! ». L'évocation de la plante vénéneuse prophétisait un échec, jointe au ton de raillerie qu'employait le vizir.

Dès le 19 mai 1565, les forces ottomanes furent débarquées dans le sud dé l'Ile de Malte, sans éprouver aucune résistance, ce qui se conçoit, malgré les critiques de d'Aubigné, si l'on pense à la faiblesse des effectifs défendant la forteresse et à l'impossibilité de dégarnir les murailles en vue d'une action en rase campagne. Dragut n'était pas arrivé, mais, pour les motifs déjà exposés, on se passa des conseils du chef corsaire aussi lucide que vaillant, et dont les avis eussent changé la face des choses. Le fort Saint-Elme fut attaqué — faute impardonnable — avant d'avoir été privé de ses communications avec la place. Secouru à volonté, il résista de telle façon que le moral de l'armée turque ne devait pas se relever après les efforts et les pertes qu'exigèrent la prise de ce simple ouvrage fortifié.

Il est vrai que la garnison en avait été choisie avec un soin tout particulier par le grand maître qui joignait, à un cou-

rage et une énergie indomptables, un sens psychologique des plus aigus. Ses encouragements tantôt bienveillants, tantôt pleins d'amertume et de dureté calculées, obtinrent des résultats toujours triomphalement efficaces. C'est ainsi qu'il se défendit contre des forces tout au moins quadruples des siennes d'aucuns disent sextuples et même davantage — avec 8.992 hommes, dont 61 chevaliers de la langue de Provence, 25 de la langue d'Auvergne, 57 de France, 165 d'Italie, 88 d'Aragon, 1 d'Angleterre, 14 d'Allemagne, 68 de Castille, aidés de 64 servants d'armes et 44 chapelains. En tout; il avait près de lui 587 membres de l'Ordre, 700 soldats et marins des galères, 5810 Maltais enrôlés, 120 artilleurs, 150 domestiques de chevaliers, organisés en compagnie, 1624 étrangers pris à la solde de l'ordre. Le fort Saint-Elme était défendu par de Broglio, aidé par Jean de Guaras, bailli de Négrepont et quelques Espagnols avec Juan de la Cerda. Les autres membres de l'Ordre qui se distinguèrent le plus furent Pierre-Antoine de Roquelaure de Saint-Aubin, commandeur, le chevalier Abel de Pridiers de la Gardampe, Melchior de Robles y Pereira, le commandeur Esprit de Brunety Quincy. Quant aux Maltais, ils montrèrent, pendant tout le siège, le plus grand courage et fournirent un rempart vivant contre lequel vint se briser une ligne de corsaires qui tentèrent de surprendre à la nage le port fermé par les chaînes qu'ils comptaient bien briser à la faveur de la surprise. Le choc de ces hommes immergés, face à face, sabre aux dents, se termina par la déroute des Barbaresques.

Eudj'Ali arriva le 24 mai avec quatre ou six galères d'Alexandrie, portant neuf cents hommes. Certains historiens fixent pourtant son arrivée au 27, en expliquant l'origine de son secours par sa nomination de « sandjack » (gouverneur) d'Alexandrie d'Égypte, fait qui est ainsi affirmé :

« All'albeggiare del giorno 27 El Louq Aly Fartax, sangiacco di Allessandria d'Egitto, con quattro legni dei suoi entro nel porto di Marza Scirocco ». On mentionne le transport, par ces vaisseaux de nombreux canons et arquebuses, ainsi que de six cents Égyptiens spécialistes de la guerre de siège. Dragut les rejoignit le 2 juin, amenant de Tripoli et de Bône treize galères et deux galiotes qui portaient treize cents hommes.

Dragut blâma les conditions dans lesquelles on avait entrepris l'attaque de Saint-Elme, mais, ne pouvant changer les dispositions prises, voulut effacer par un coup de force les conséquences de l'erreur commise. Avec son intrépidité ordinaire, il dirigea un assaut qui pouvait être décisif, car le but poursuivi était d'isoler le fort Saint-Elme de tout secours. En guidant les troupes qui préparaient les voies aux colonnes d'attaque, se tenant dans les postes les plus exposés, il fut frappé à la tête par une pierre qu'un boulet avait fait éclater. Il tomba le 17 juin, mortellement blessé, mais ne mourut que le 23, juste à temps pour entendre l'annonce de la prise du fort qui lui coûtait la vie. Ce corsaire qu'on a jugé égal à Barberousse, supérieur à Doria, l'adversaire des grands généraux de Charles-Quint, n'avait jamais recherché les titres ni les honneurs, mais avait eu le pouvoir absolu dans des possessions strictement indépendantes. Sa mort fut celle que souhaite tout homme de guerre digne de ce nom. On dit que Mustaphe Pacha, en le voyant tomber, recouvrit le corps de son manteau et prit la place du chef vaillant dont la blessure mortelle devait être cachée à tous. Il résulte de l'examen des documents de l'époque, qu'Eudj' Ali, qui fut, en tout, son successeur — dans ses biens, ses possessions et ses attributions — ne le remplaça pas avec moins d'exactitude à son poste de combat, où Dragut était tombé au premier rang, au rang des plus braves.

Le premier résultat de sa mort pouvait être le découragement-

ment de l’armée turque privée de son chef le plus populaire, ou l’exaltation de soldats décidés à venger le héros. Comme il arrive souvent c’est ce dernier effet qui se produisit d’abord, les suites désastreuses pour le moral des Ottomans ne se révélant que plus tard. Aucun des défenseurs du fort Saint-Elme n’avait échappé à la mort, durant l’assaut final et les assaillants n’avaient pris possession que de ruines semées de cadavres. Cent trente chevaliers, trois cent défenseurs d’élite y avaient péri, mais les Turcs y avaient perdu au moins cinq mille hommes de leurs meilleures troupes et Mustapha, consterné du prix de son succès, aurait laissé échapper ces paroles : « Si le fils a coûté si cher, que faudra-t-il pour avoir le père ? » à savoir le réduit central.

Les deux adversaires se livrèrent d’ailleurs aux atrocités les moins pardonnables, luttant sur ce terrain comme sur tous les autres sans se relâcher davantage de leur cruauté que de leur bravoure. Le grand maître de la Valette fit décapiter les prisonniers turcs et lancer leurs têtes dans le camp ottoman, en représailles de l’écartèlement des captifs chrétiens dont les membres, cloués sur les planches immergées près du port, de la Valette, avaient atterri sous les yeux de leurs coreligionnaires hurlant d’exaspération devant l’effroyable spectacle.

Un secours moral et matériel important fut apporté aux assiégeants par Hassan, pacha d’Alger, fils de Kheïr ed din Barberousse et gendre de Dragut. Il amenait deux mille cinq cents corsaires. Avant de lancer ces troupes d’élite dans la fournaise, Mustapha-pacha envoya sommer les défenseurs de rendre l’île — « Je cède tout ce terrain que voici à ton maître, » répondit La Valette à l’envoyé en lui montrant le sol hérissé de défenses, « pour qu’il y sème les corps de ses janissaires. »

Un assaut par terre contre le fort Saint-Michel fut combiné avec l’attaque du port que les corsaires entreprirent dans leurs

vaisseaux chargés de troupes au son des tambours et des trompettes. Des marabouts et des imans, montés dans une chaloupe, précédaient les bâtiments en proférant des appels à Allah et des malédictions contre les chrétiens. Sur les quatre mille assaillants, cinq cents seulement revinrent de cet assaut follement téméraire. Puis, on recommença les approches par terre, une dizaine d'attaques furent lancées, les sapes et les mines jouèrent en vain dans ce sol rocheux.

Eudj'Ali n'avait pas assisté à toute la deuxième partie de cette grande tragédie. Il est toujours représenté, dans les textes comme sur les gravures du temps, comme le troisième personnage de l'armée après Mustapha et Piali, auprès desquels on fait figurer, conseillant les chefs suprêmes, « l'Occhiali Calavresc », (l'un de ses innombrables noms rappelant le mieux son origine). Si sa nomination au Sandjack d'Alexandrie, précédemment relatée, est un fait assez peu connu, on peut affirmer sans conteste, grâce à la notabilité des circonstances dont elle fut entourée, sa désignation comme successeur de Dragut en tous ses biens, honneurs et fonctions. Après les renforts qu'avait amenés « Oluch Aly Fartax», le glorieux teigneux, après ses prouesses et les conseils excellents qu'il n'avait cessé de prodiguer, pouvait-on faire mieux que le substituer à l'héroïque corsaire, son frère d'armes, que de toute l'armée turque pleurait ?

Mustapha, usant des pleins pouvoirs tout à fait exceptionnels que lui avait donnés Soliman, nomma Oluch Aly vice-roi de Tripoli et Tadjura, en lui imposant de rejoindre immédiatement son fief avec quinze galères et de transporter la dépouille de Dragut pour l'ensevelir, dans la terre musulmane, où avait régné le grand homme de mer. En réalité, Eudj devait prendre en grand apparat possession de son gouvernement, de manière à pouvoir obtenir du roi de Tunis confirmation de la neutralité, que celui-ci avait jurée à Dragut, pour la durée de cette

guerre, et à l’empêcher de se saisir de la Tripolitaine. Le chef de l’armée turque demandait au nouveau vice-roi, à titre de présent de reconnaissance et d’hommage le don de tout ce qu’il pourrait trouver dans ses États, comme munitions et approvisionnements, qui pût ravitailler le corps expéditionnaire. L’avarice proverbiale de Dragut en avait toujours privé les troupes du grand seigneur, car l’intrépide marin était, à en croire la tradition, aussi économe de son argent que prodigue de son sang.

L’absence d’Eudj’Ali le sauve miraculeusement d’un reproche indirect mais déshonorant, dont l’analyse démontre une fois de plus la nécessité d’une extrême prudence dans l’utilisation des documents historiques, si authentiques paraissent-ils. Une critique serrée est ici nécessaire. La mort de Dragut est du 23 juin 1565, date de la prise du fort Saint-Elme. Il faut compter plusieurs jours pour les préparatifs du départ de son Khalifat Eudj, qui doit mettre quinze galères en état d’accomplir, non plus de courtes incursions contre une côte et contre un port à proximité desquels elles mouillent, mais un assez long voyage. Il est chargé, en effet, non seulement d’aller à Tunis pour en imposer au bey, mais encore à Tripoli, notablement plus éloigné, où il trouvera des ressources en approvisionnements, et en hommes qui lui permettront de ravitailler les assiégeants de Malte. Ceci est d’autant plus important, qu’une demande de renforts adressée à Constantinople ressemblerait trop à un appel de détresse, éveillerait l’attention malveillante du Grand Seigneur sur les difficultés du siège. La crainte des intrigues de cour, le respect, si néfaste soit-il, du repos et de l’optimisme du souverain, passent avant le souci de la chose publique et voilà comment se perd un empire, comment échoue une grande entreprise. Une autre raison moins répréhensible du ravitaillement par l’Afrique est la crainte d’être attaqué en

route, si l'on suit, avec les bâtiments de charge si lents et si vulnérables, la route de Constantinople à Malte. Celle-ci est mieux connue des chrétiens que les voies méridionales et plus accessible à leur vaisseaux. Ce serait la plus dangereuse pour les renforts ottomans.

C'est que l'Europe chrétienne commençait enfin à donner quelques signes d'intérêt à ces vaillants chevaliers qui opposaient aux plus furieux assauts non seulement des murailles de chair, mais encore l'activité surhumaine qui édifiait de nouveaux retranchements à mesure que la grosse artillerie avait écrasé les premiers. Ceci, pendant les mois d'été accablants, sans ressources naturelles, sur des îlots rocheux, cernés par de puissants ennemis, une immense flotte, une armée d'élite. Un secours ne pouvait être plus longtemps refusé à ces champions de la chrétienté pour qui « même la protestante Angleterre disait des prières publiques ». Il fallait éviter de se trouver sur la route des vaisseaux chrétiens enfin alertés, susceptibles de cingler vers Malte par les routes du Nord. D'où la mission d'Eudj'Ali vers l'Afrique.

Celui-ci n'a donc pu se trouver à Malte pour l'assaut du 15 juillet. Or, une gravure du temps montre l'attaque du fort Saint-Michel, par terre et par mer, à cette date. On voit le château de Saint-Angelo, le Bourg avec ses maisons serrées, le grand maître regardant l'entrée au port d'un galion turc pris par la galère de Saint-Jean, tandis que s'abîment dans les flots dix barques chargées de guerriers musulmans. L'artiste, avec l'humour désinvolte de ces âges tout voisins de la naïveté médiévale, représente des turbans qui flottent sur la mer, des Ottomans précipités par-dessus bord en une cabriole grotesque.

Plus loin, les postes sur lesquels flottent des drapeaux pour les chevaliers de la langue d'Auvergne, de la langue de Provence. Puis, le belvédère, observatoire habituel de Mustapha

Pacha — les batteries turques en action. Puis, les troupe d’assaut sur le front de terre, devant le jardin du grand maître et la porte du Bourg, le moulin, garni de défenseurs, complétant la ligne de défense, la chaîne qui barre l’entrée du port et que les Turcs essaient vainement de détruire. Enfin, de part et d’autre, les batteries, de six à treize pièces, crachant le feu sur les assiégeants et sur les assiégés.

Du côté turc on voit « Mustapha, *général di terre che se pela la barba*, » Piali Bassa, l’amiral qui fait un geste de désespoir, « Agi Massut, *Capitano e altri se strugano di dolore* » et en effet leur attitude révèle un accablement complet. Mais, venant visiblement de se jeter à la nage, sous la lettre Y du dessin, une figurine à turban nage vigoureusement dans une direction tout opposée à la place : et la lettre Y, dans la légende est suivie de ces mots : « *Occhiali Greco che fu il primo a fuggire*. » Le premier à fuir ! Il est vraiment providentiel que la gravure formant le pendant de celle-ci et représentant notre héros ait porté Occhiali *Calavrese*, du nom de son pays d’origine — et il est heureux qu’Eudj, non seulement n’ait jamais passé pour Grec, mais encore se soit trouvé dans l’impossibilité de donner l’assaut à Malte le 15 juillet 1565. Son véritable nom arabe Hadj-Ali est d’ailleurs si courant que d’innombrables confusions ont pu se produire à ce sujet.

*

* *

On peut suivre la trace du génie guerrier d’Eudj’Ali aussi bien lorsqu’il s’éloigne du siège des événements, que lorsqu’il l’habite. L’attaque du 15 juillet avait été déterminée par l’arrivée, signalée plus haut, de Hassan-pacha, vice-roi d’Alger, fils de Barberousse, amenant un renfort important : deux mille cinq cents corsaires, avec le nombre correspondant de janissaires, servants, etc. ... Malgré l’incontestable valeur de ces troupes, elles devaient échouer à l’assaut de Saint-Michel et

Saint-Angelo, alors que Saint-Elme était tombé en la présence d'Eudj'Ali. Il pouvait n'y avoir là qu'une coïncidence. Mais ce qui se trouve incontestable : c'est l'incurie qui régna dans l'armée turque après le départ du grand organisateur et qui permit aux secours enfin expédiés par la chrétienté de rejoindre, presque sans coup férir, le grand maître et ses chevaliers exténués.

On a vu, que l'émotion produite en Europe par l'admirable défense de Malte étreignait les peuples sans avoir, jusque-là, gagné complètement les gouvernements soucieux avant tout de ne pas s'affaiblir au cours des luttes, ouvertes ou latentes, qui les dressaient les uns contre les autres. Certains, désireux de ne pas se compromettre vis-à-vis des Ottomans, alliés éventuels si précieux, étaient en outre paralysés par les luttes religieuses et hors d'état d'intervenir.

C'est alors que le grand maître, après la chute de Saint-Finie, crut pouvoir tendre vers les chrétiens ses mains si glorieusement teintés du sang des assaillants innombrables. Son invincible fierté ne pouvait passer qu'après le salut des siens. D'ailleurs, il s'adressa d'abord à ses chevaliers demeurés en dehors de la lutte et par la plume de Mesquieta, l'un de ses fidèles, fit accompagner son appel de la lettre suivante :

« Très-illustres et très-révérends Seigneurs Commandeurs et Chevaliers de l'Ordre de Sainct-Jehan. A la fin de trente-cinq jours que l'armée Turquesque (plus puissante de voiles et de gens, que nous en ayons point veu de nostre temps) est arrivée en cette Isle, plantant son premuer siege devant le chasteau de Sainct-Elmo, avec dix mille hommes, et trente-deux pièces de baterie, l'a batu, de tele maniere, que, n'es-tant la force des murs suffisante, ne les rempars, que nos gens faisoient dedans en toute diligence, sont venus à combler et emplir le fossé : tellemen qu'ils ont peu faire ponts d'antennes : sur lesquels ils ont passé sans aucun travail... D'auantage, outre tout cela,

ils ont livré deux assaults généraux, plusieurs autres particuliers, et force escarmouches : que noz Chevaliers et soldaz ont soustenus, et s’y sont deffendus de telle sorte, qu’ils ont tousjours rebouté les ennemys à leur grande perte, et quelsquesfois en leurs ostant leurs enseignes, et tuant les Capitaines : entre lesquels a esté Dragut...

Or a duré cet assault jusques à Midy, et tant que ce peu de noz gens, qui restoient vifz, dedans, ne se pouvant deffendre de tous costes, y sont tous morts, comme martyrs, sans qu’aucun d’eux y soit demeuré vif...

Or, puisque Monseigneur illustrissime m’a donné commission de vous escrire... sur cela je vous dy, et supplie, que par grand zele et ferveur, vous remonstriez au Seigneur Garzia (vice-roi de Sicile) les services que ceste Religion a tousiour faicts à la Majesté du Roy Catholique, et quel préiudice aviendroit à ses Royaumes, si les infidelles venoient à chef de leur desein (ce que Dieu ne vueille permettre) afin que son excellence nous face tant de faveur, que de nous secourir, en telle diligence, que Monseigneur illustrissime vous escrit...

De ceste Cité de Malte, le XXV iour de Juin, mil cinq cens soixante-cinq.

Le serviteur de vos illustres et reverendes Seigneuries, Pierre Mesquieta. »

C’est de l’arrivée du secours ainsi demandé avec tant de fierté, mais aussi toute l’insistance exigée par la situation, que dépendait le salut de Malte. Car il est peu d’exemple qu’une place forte non secourue, n’ait pas succombé devant un ennemi résolu qui tienne toutes les communications et soit lui-même ravitaillé presque à volonté.

Un organisateur tel qu’Eudj’Ali, le cerveau le plus froid et le plus lucide, n’eût jamais permis aux secours de pénétrer jusqu’au grand maître de la Valette. Tout le problème était là désormais, il est facile de le voir à distance, dans le temps et

dans l’espace, mais le Calabrais, si on l’eût laissé maitre de commander et de choisir, en eût trouvé la solution après avoir su, — ce qui était encore plus difficile en discerner l’énoncé.

Ému du danger que pouvait faire naître pour la Sicile le voisinage des Turcs, s’ils s’emparaient victorieusement de l’île proche, le vice-roi don Garcia de Toledo, accorda quatre mille soldats, « qui devoient rejoindre les très faibles secours déjà partis ».

C’est alors que l’absence de leur grand homme de mer se fit sentir chez les Mahométans. En corrélation étroite avec tout ce qui vient d’être dit, ce fut immédiatement après son départ que parvinrent à leur port « deux galères de la Religion, et deux autres du Seigneur Garzia, avec six cens hommes de pié et environ quatre vingts chevaliers... tous soubs la conduite de Dom Giouan de Cordoue, qui estoient sur mer : et avoient desia essayé, par plus de vingtz iours continuels, d’entrer en Isle de Malte... En fin il pleut au Seigneur Dieu que s’estans mis au retour, le iour de la feste Sainct-Pierre, pour désembarquer, mirent pié à terre sur un lieu nommé Pietrenegre, assis vers Libecchio. Ayan.s donc ainsi pris terre, et s’estans acheminés vers la Cité, *y entrerent sans estre molestés, ne seulement apperçeus des ennemys* ».

Ceci se passait le 2 juillet. Eudj’Ali était parti depuis quarante-huit heures au moins, et ne pouvait matériellement pas être de retour, sa mission exigeant, sans doute possible, plusieurs semaines pour se trouver convenablement remplie. Son absence fut incontestablement fatale à la cause ottomane. Cette mission, était, d’autre part, trop importante et trop urgente pour qu’il n’ait pas fait force de voiles et de rames. Les documents le montrent rentré avant le commencement de septembre, et, grâce à lui, cette fois, une flotte turque monte

la garde et intercepte, quand l'occasion s'en présente, les renforts chrétiens.

Il ne peut donc plus êtres question, avec un tel chef, de négligence, d'incurie — en un mot, de totale déconsidération pour le haut commandement ottoman. Si le gros du secours sicilien dont l'avant-garde avait, si désastreusement pour les Turcs, ravitaillé les assiégés en hommes, munitions, en provisions et en force morale — pénètre jusqu'à la place investie, ce ne sera pas sans opposition et même sans aucune connaissance de ses mouvements que les assiégeants la laisseront entrer. Le chroniqueur ne pourra cette fois écrire : « Toutesfois l'ennemy ne s'en remua point autrement. » L'honneur du commandement sera sauf.

Il n'en va pas de même de la réputation des troupes et des équipages qui restaient à Mustapha-pacha. On prévoit déjà quelle sera l'attitude des Turcs dans le dernier combat qu'ils livrèrent aux chevaliers avant l'embarquement définitif pour retourner à Constantinople : *dès le premier contact, ils devaient jeter leurs armes, pressant la fuite vers leurs vaisseaux*. (7 septembre 1565). Lorsque, trois jours avant cette panique, « *al mattino del 4 le galere di Olouch Aly… rientrando dalla crocicra notturna,* » démontrèrent une dernière fois l'activité de leur chef, elles se trouvèrent devant l'« armata vicereale » et avertirent en hâte Mustapha-pacha.

Mustapha accetatosi coi propri occhi dell'arrivo del soccorso cattolico in Malta era rimasto siffattamente turbato da perdere il retto giudizio.. Dominato dallo spaventoso pensiero della collera di Solimano... » Un tel secours arrivant à des assiégés encore pleins de vigueur, alors que l'armée ottomane avait perdu au moins la moitié de son effectif — et de beaucoup la meilleure — cette pensée, doublée de la crainte de la colère du sultan, abattirent complètement le vieux chef, qui laisse à d'autre, nous dit-on, pour des journées entières « *tutte le cure del comando supreme* ».

Moralement, c'est Eudj'Ali qui remporta le seul succès que peuvent revendiquer les Turcs au cours de cette désastreuse période. D'effroyables responsabilités pesaient sur lui : fallait-il embarquer à nouveau l'artillerie des vaisseaux turcs, qu'on avait mise à terre pour le siège, et qui serait peut-être indispensable pour combattre les dix-neuf magnifiques galères de Don Garzia ? L'évènement se chargea de répondre. La flotte chrétienne, ne voulant pas tenter un débarquement contre un ennemi qui lui en imposait encore, « *preferi lasciar le acque di Malta ed appogii in Sicilia*. » Ce retour eût été définitif sans le naufrage complet de toutes les énergies ottomanes.

On sait le reste, la tentative désespérée des Turcs dans la journée du 11, la désertion qui décime leurs rangs, la retraite, puis la déroute de soldats qui se couchaient parterre plutôt que d'avancer, le salut miraculeusement assuré aux chefs : *In quella disfatta Mustafa e Olouch Aly, morto le loro cavalcature, corsero gran reschio di rimaner prigioneri nelle mani dei cristiani.* » Ils ne s'en seraient pas tirés, si les officiers d'escorte ne leur avaient fait un rempart de leurs propres corps et ne leur avaient ainsi permis de percer la foule des fuyards.

Enfin, ce fut, dans la journée du 12, l'attente fiévreuse de la décision suprême, les Turcs et, les Algériens campés sous la protection de leurs vaisseaux qui se préparent à les accueillir. Si l'on comptait les morts de la journée précédente, c'est par milliers que les Ottomans dénombraient les leurs et les chrétiens, par dizaines. Il en est toujours ainsi dans une chute aussi profonde de potentiel moral, que celle dont avait souffert l'armée musulmane. Elle ne pouvait décidément plus tenter la chance d'une rencontre, sans courir le risque d'être anéantie. Les journées du 12 et 13 septembre virent le départ de la grande armée turque, diminuée de la moitié de sa force,

sur des vaisseaux que le manque de personnel réduisait à une navigation difficile. Par les îles Ioniennes et Zante, la retraite complète d’une si funeste expédition s’effectuait sans retour, mettant le sceau à la gloire du grand maître Jean de la Valette, le point final à sa défense de Titan.

VII

Recueillement et triomphe

La période de trois années qui sépare l'échec de Malte et la prise du pouvoir par Eudj à Alger (1568) se passa pour lui dans une sorte de recueillement accompagnant l'exercice peu enviable d'une autorité précaire sur cette Tripolitaine dont Dragut lui avait légué le gouvernement.

Tripoli avait été prise en 1551 par Sinan pacha sur les Chevaliers de Malte qui occupaient la place sous le commandement d'un Français, le chevalier de Cambari. Battue par quarante canons, elle était si bien, « remparée » du côté où se fit l'attaque, qu'on ne put la prendre dès l'abord et que la traîtrise d'un défenseur permit seule au pacha d'attaquer le point faible et d'obtenir la capitulation de la ville, quarante ans après que dom Petro de Navarre l'avait conquise. Dragut y construisit deux forts et des murailles. Eudj'Ali lui succéda dans la possession de la place et des villes voisines de Tachore, de Gar et de Sorman. Il y trouva la plus ingrate des tâches, celle de faire payer des impôts à des peuplades fort guerrières et très pauvres. « Il y a dans ces villages grand nombre de cavaliers et d'arquebuziers fort braves, qui faisoient des courses à Tripoli, quand elle estoit aux chrétiens, mais ils estoient si chargez d'imposts, qu'ils se révoltèrent (en 1567 sous le gouvernement d'Eudj) et ayant

été remis en leur devoir, ils furent condamnez à sept mille pistoles d'amandes...

On conçoit que de pareilles luttes — qui se renouvelèrent d'ailleurs fréquemment au cours de l'année 1569 par exemple — ne fussent pas à la mesure d'Eudj, qui abandonna dès qu'il le put ce gouvernement peu rémunérateur à des successeurs désignés par le Grand Seigneur. Pourtant, substitué à Dragut, tué, lui succédant dans la propriété de ses richesses comme à la tête de ses gouvernements, il était mis en possession des meilleurs moyens de parvenir que l'on pût employer à la cour ottomane dans ce temps où la vénalité commençait à gâter l'œuvre géniale de Soliman le Magnifique. Celui-ci était mort peu après l'échec de Malte. Le Capitan pacha Piali, très en faveur auprès du nouveau Sultan, reçut tous les prsents que le Grand Corsaire put extorquer à ses sujets de la Tripolitaine. La possibilité de nouer par ce moyen des alliances aussi utiles fut le seul profit que tira Eudj de cette nomination qui le mit, pendant un an et demi, en face de rébellions calamiteuses, dont l'échec ne servait en rien sa réputation et dont le succès l'eût ruinée à jamais. Il fallait combattre des nuées d'Arabes insaisissables après leurs incursions, refusant tout tribut, battus toujours dans des luttes sans gloire mais revenant inlassablement à la charge. Les Annales de la Tripolitaine n'ont retenu nul haut fait à l'actif d'Eudj'Ali pendant le temps de sa vice-royauté et ce dut être sans regret, mais tout au contraire, plein d'espoir et d'orgueil, qu'il se vit désigner en 1568 pour le gouvernement d'Alger.

Dans les circonstances intérieures si défavorables qu'il rencontrait dès son arrivée dans une ville en proie aux querelles intestines, à la peste et à la famine, Eudj se conduisit comme un véritable homme d'État. Le trouble permanent, que rien au monde n'aurait pu conjurer, né de l'antagonisme entre les gens de mer et les militaires, entre les reïs et les joldachs,

ne pouvait être apaisé que par l'union des deux castes rivales dans une lutte contre un adversaire commun. Cet ennemi, c'était l'éternel envahisseur, le maître menaçant d'Oran, l'ancien possesseur du Peñon, l'oppresseur enfin des populations musulmanes de la péninsule ibérique, l'Espagnol détesté comme catholique intransigeant et tyran impitoyable.

*
* *

Si, dès les premières pages de cette étude, on a pu se trouver en face de préparatifs d'intervention espagnole en Afrique, il est impossible ensuite de comprendre l'histoire de l'Espagne et même celle des États barbaresques à moins de connaître les luttes constantes opposant les Maures qui habitaient et les monarques qui gouvernaient ce dernier pays. La capitulation des Musulmans de Grenade, après une défense finale assez molle, avait été due à la promesse solennelle d'Isabelle la Catholique de respecter la religion des Maures qui se soumettaient à la domination espagnole. Cette promesse avait été à demi respectée par la reine, puis, après sa mort, par son époux Ferdinand, maître du pouvoir. Certes, les tentations de revenir à la propagande religieuse n'avaient pas manqué à la fin du XVe siècle et dans les premières années du XVIe. L'archevêque Talavera et le cardinal Ximenès, l'un bon et tolérant, l'autre, esprit supérieur mais fanatique, faisaient alterner les méthodes de douceur et de coercition. Les Maures avaient tantôt dû se plier, tantôt pu renoncer aux prescriptions du repos dominical, à l'obligation de baptiser leurs enfants, de leur donner des noms chrétiens, à l'interdiction de les circoncire. En réalité, ils ne se ralliaient jamais de bon gré à ces pratiques, effaçant la souillure de l'eau du baptême par des bains spéciaux, donnant à leurs rejetons des noms arabes, les livrant secrètement à la traditionnelle opération de circoncision.

En 1526, on tira les conséquences d'une enquête faite sur l'ordre de Charles-Quint au sujet des nouveaux reproches faits aux Maures : non seulement leur genre de pie à l'intérieur de leurs demeures — où il était difficile de leur imposer une attitude déterminée, impossible d'ailleurs à contrôler — différait essentiellement des mœurs et usages espagnols, mais aussi leur langage et leur costume. Un conseil assemblé dans la chapelle royale de Grenade, où les rois catholiques sont inhumés, imposa aux Maures l'usage de la langue castillane, les chapeaux et les culottes des Ibériques, au lieu des robes et turbans soigneusement conservés jusque-là. Les coutumes issues des prescriptions religieuses étaient naturellement visées plus particulièrement, telles que l'usage fréquent des bains, dérivé des ablutions rituelles : les installations correspondantes devaient être détruites. Les portes des maisons devaient rester ouvertes les vendredis, samedis et jours de fête. Les cérémonies de mariage, chansons et danses nationales étaient proscrites. Enfin, nul Barbaresque, libre ou esclave, ne devait vivre avec les Maures d'Espagne.

Tels furent les causes et les prodromes de la grande révolte grâce à laquelle Eudj'Ali faillit réaliser ses projets ambitieux de domination sur toute l'Afrique du Nord, et peut-être sur l'Espagne, ou tout au moins sur une partie de ce grand pays. Jusqu'en 1560, les événements ne se précipitèrent pas, l'Inquisition ayant fait preuve de modération dans son zèle poussé si loin en d'autres contrées. A cette date, un édit priva les Maures de la faculté d'avoir pour esclaves les nègres importés en Espagne, que l'on poussait, souvent avec succès, à se faire mahométans. Les riches propriétaires agricoles, de race maure, privés de cette main-d'œuvre, protestèrent et une certaine agitation ainsi entretenue dans le pays aboutit à une aggravation des prescriptions de 1526 : tous les contrats ou écrits rédigés en langue arabe étaient annulés par le nouvel édit. Comme toutes les décisions qui touchent au fond même

de l’existence d’un peuple attaché à la terre, à la propriété, à ses droits antiques, celle-ci, promulguée solennellement le 5 janvier 1567, devait être féconde en conséquences.

Eudj’AIi était alors sur le point de partir à Alger pour y prendre le pouvoir. La lutte qu’il avait dû soutenir avec les turbulentes populations de Tripoli, lutte sans profit et sans résultats définitifs possibles, le laissait enfin libre de remplacer Hassan-pacha, fils de Barberousse, dont il avait été le collaborateur, comme gouverneur de Tlemcen, et le frère d’armes glorieux au siège de Malte. Un intérimaire fut choisi et son règne sépara ceux des deux grands pachas. Mais, dès le départ d’Hassan, Eudj entra en scène. Son activité, son esprit d’intrigue ne furent sans doute pas étrangers aux mouvements qui agitèrent de plus en plus la pâte déjà en effervescence du mécontentement des « Moriscos » espagnols. Des prophéties prédisaient pour cette époque même la libération d’une race opprimée. Comme il arrive fréquemment, c’est de la couche inférieure de la population, plus fanatique, plus turbulente, ayant moins à perdre que les riches marchands et les grands propriétaires, que venait la poussée vers la révolte.

Cependant les chefs furent un grand teinturier grenadin, Aben Farax et un montagnard d’une certaine envergure intellectuelle, Aben Jouhar el Zaguer, descendant des rois de Grenade que les Espagnols nommaient don Hernando de Valor, alguazil de Cadiar. L’an 1568, qui vit l’accession d’Eudj au poste de pacha d’Alger et de Beglier bey — c’est-à-dire gouverneur général de l’Afrique du Nord pour le compte du Sultan, — fut aussi pour le royaume de Grenade une époque de troubles et de révoltes. Les montagnes des Alpuxarras devaient être le berceau de la rébellion, avec leurs vallées qui conduisent à la Méditerranée, commandées par les rois ports d’Adra, Berja et Almeria. Le Marquis de Mondejar, vice-roi de Grenade, prit les

dispositions nécessaires pour prévenir et repousser au besoin toute descente barbaresque sur ce point Un tel événement n'avait rien d'invraisemblable, les corsaires algériens insultant journellement les côtes d'Espagne, et principalement les lieux où leurs coreligionnaires établis dans le pays pouvaient les renseigner, les accueillir, les cacher en cas de danger, les aider lorsqu'ils arrivaient enfin en nombre et en force.

La veille de Noël de l'année 1568 vit le mouvement insurrectionnel se déclencher par la révolte d'Aben Farax, qui devait être le Connétable du nouveau royaume. Le souverain désigné fut don Hernando de Valor. Il prit le nom de Mouley Mahamet Aben Umeya. De la capitale des Abencerages à la Méditerranée, de la vallée de Lecrin à la plaine qui aboutit au port d'Almeria, toute la contrée se leva. Mondejar n'avait, pour faire face à cette éventualité désastreuse, que deux mille fantassins et quatre cents cavaliers.

Si d'aussi faibles ressources avaient été mises à sa disposition, c'est qu'une personnalité d'une toute autre envergure devait être bientôt désignée pour prendre sa place. Philippe II nomma en effet son frère don Juan d'Autriche pour le représenter avec pleins pouvoirs dans cette lutte contre les Musulmans d'Espagne. Un conseil où l'on maintenait Mondejar et où figuraient le président Deza, l'Archevêque de Grenade, le Duc de Sesa et Luis Quixada, devait pourtant contresigner ses décisions. Enfin, don Luis de Requesens, marin éprouvé, lieutenant de don Juan dans le commandement des flottes espagnoles, était rappelé de Naples pour surveiller avec son escadre les rivages de l'Andalousie, menacés par les Turcs et les Barbaresques.

Ceux-ci ne parurent pas, tout d'abord, décidés à une action très énergique. Eudj'Ali, installé dans son pachalik d'Alger, reçut bien le frère du roi maure d'Espagne, mais il préparait son attaque de Tunis et ne put que recommander à chacun

de ceux de ses sujets qui possédaient deux armes, d’en réserver une pour les Maures de Grenade en révolte. Le transport des engins ainsi obtenus fut fait par une faible escadre qui, trompant la surveillance espagnole, réussit à les débarquer en Andalousie. Requesens, il est vrai, avait dû se départir de sa surveillance, obligé d’aller chercher des renforts à Naples avec vingt-quatre galères, dont quatre furent détruites par la tempête au sortir de Marseille. Redoutant l’arrivée de nouvelles forces qu’Eudj’Ali pouvait diriger sur la côte, il donna l’assaut à la forteresse de Frigiliana, port très important qui commande l’accès de la Sierra de Benitomiz et que tenaient les révoltés. La place fut prise, puis la perte de Seron, contrebalancée par la victoire de Valor, décidèrent Chrétiens et Maures à suspendre la lutte (août et septembre 1569). Mais le 19 octobre, Philippe II, exaspéré, lança un décret déclarant contre les rebelles une guerre « de feu et de sang ».

Ce n’était pas pour arrêter le nouveau roi des Maures d’Espagne, Mouley Abdallah Aben Aboo, qu’avait aidé jusque-là un corps d’élite composé d’Algériens. Il bloqua Grenade, bravant le puissant don Juan et ses lieutenants, Los Velez et Antonio de Luna, qui essayèrent de prendre leur revanche en s’emparant de Guejar et de Galera. Devant Seron fut tué Luis Quixada, le fidèle lieutenant et ami du frère de Philippe II. La ville de Tijola fut prise et Parchena attaquée. Fernand Gonzalve de Cordoue, duc de Sesa, opérait dans les Alpuxarras. La guerre devenait sans merci, des feux avertissant les montagnards de chaque mouvement des Espagnols, devant qui les digues étaient rompues pour retarder leur marche et ruiner leur ravitaillement.

Mais la cause décisive de la soumission des rebelles d’Espagne, fut le malheur constant des renforts sans cesse envoyés par Eudj’Ali et que les circonstances adverses éloignèrent toujours des points où ils eussent assuré le succès. C’est tantôt Castil de Ferro qui, à peine repris par Ies Chrétiens, voit arriver

dans son ancrage deux galères turques. Quinze hommes sont débarqués, s'aperçoivent de l'erreur commise et ne peuvent qu'à grand-peine regagner leurs navires. Fait du même genre, mais beaucoup plus grave ; au moment de la révolte des Maures — « quarante vaisseaux algériens se portèrent à leur secours, par l'ordre d'Eudj'Ali ». Le Mercredi Saint, ils étaient en vue d'Alméria où ils débarquèrent des armes. L'un des chefs laisse saisir quelques-unes d'entre elles que l'on transportait vers l'un des foyers de la rébellion, les Espagnols sont alertés et les galères barbaresques se retirent, tout espoir désormais perdu. C'est la seconde fois que les révoltés subissaient un échec aussi important par ses conséquences. L'Espagnol en tira le plus grand profit. Puis les trente-deux vaisseaux d'une flotte algérienne, portant des volontaires, des armes et des munitions, furent dispersés par la tempête. Auparavant, le chef maurisque el Habaqui avait bien ramené d'Alger un important secours, mais sa tiédeur n'en avait pas assuré l'usage. Cependant, au cours de toutes ses négociations, il avait longuement insisté sur l'importance de l'aide éventuelle fournie par l'Afrique du Nord, disant que les Corsaires, malgré leur petit nombre, avaient une grande influence sur les rebelles. A la fin de la guerre, cet el Habaqui, qui négocia la reddition de ses compatriotes, et Aben Aboo, le dernier roi des Maures d'Espagne, devaient tous deux payer de la vie leurs tentatives pour faire cesser ou pour ranimer la lutte. Témoignant d'une dernière velléité, en octobre 1569, quelques centaines de vieux janissaires destinés à renouveler les cadres de l'armée maure, quatre mille arquebuses et de la poudre furent envoyés d'Alger aux rebelles. Mais il, était trop tard, don Juan et l'Espagne se révélaient décidément les plus forts, et lorsqu'Eudj'Ali voulut combattre lui-même, dans la Péninsule Ibérique, celui qui devait être le vainqueur de Lépante, il dut changer d'objectif et mettre à la voile pour Tunis.

Toutes les péripéties de la révolte des Maures de Grenade prouvent que si elle avait été appuyée par les forces que le grand Pacha d'Alger avait voulu mettre à sa disposition, elle eût pu créer à Philippe II les plus sérieux embarras, dans son royaume même, au centre de la puissance du plus grand monarque de l'univers. Certes, la diversion de Tunis eut l'effet — probablement recherché par Don Juan, qui feignit de prendre cette place pour objectif, — de détourner Eudj de ses entreprises contre la péninsule ibérique. Il voulait exécuter une attaque convergente sur Oran et sur l'Espagne; son adversaire ne le lui permit pas. Ce n'est pas la seule fois qu'ils se trouvèrent en présence l'un de l'autre. Il ne fallut pas moins que l'immense succès remporté par Don Juan à Lépante pour faire renoncer son rival, non pas à le rencontrer, mais du moins à le vaincre.

*
* *

La période de recueillement — mais non pas de repos que fut pour Eudj le temps passé en Tripolitaine, dut faire cristalliser en lui ce que le torrent de l'action avait jusque-là toujours entraîné dans ses flots troubles, qui ne permettaient pas de discerner son véritable caractère. Le mélange de courage exceptionnel et de frénétique avidité qui a caractérisé tant de grands hommes de l'Islam, se retrouve chez Eudj'Ali à un degré qui fut rarement atteint par les plus éminents d'entre eux. Il faut remarquer que son origine ethnique ne devait pas contribuer à lui donner ces caractéristiques. Mais les populations d'où il était issu avaient eu tant de contacts brutaux et involontaires avec les envahisseurs musulmans que tous les croisements étaient supposables. On peut donc trouver compréhensible que le renégat joignît bien naturellement à cette passion de la vengeance, — assez forte pour lui avoir fait abandonner sa religion primitive. — l'aventureuse hardiesse et l'insatiable désir de richesses des Barbaresques.

Il est rare cependant de trouver réunis ces deux traits de caractère, chez un homme réfléchi et maître de soi comme l'était certainement Eudj'Ali. A quoi bon, semble-t-il, entasser des trésors si chaque minute d'une carrière hasardeuse vous expose à en être brutalement séparé, comme il arriva pour Dragut et maint autre corsaire ? Du moins, jouira-t-on dans une existence ultérieure, des récompenses que l'on a parfois méritées, sans les obtenir, ici-bas ? Peut-il y avoir, pour le chrétien que fut Eudj, un espoir de paradis après une existence souillée par le reniement, remplie d'autres crimes contre sa religion primitive ? Est-il assez simple pour croire au ciel des braves de la religion mahométane ? Le remords de son abjuration, la mélancolie de sa rupture avec son passé spirituel et temporel ont été représentées par certains historiens comme ayant dominé sa vie. Suivant d'autres, ses regrets auraient pris la forme de brutalités exercées contre les chrétiens et nous en avons trouvé des exemples.

A cette époque où l'amour divin conditionnait souvent le patriotisme, Eudj se conduisit toujours comme un parfait patriote — d'adoption, pourrait-on dire, s'il avait choisi lui-même son nouveau souverain. Qu'il soit devenu plutôt algérien ou turc, du fait de son abjuration, que mahométan comme il eût été logique de le croire, il est impossible d'en douter. Il se comporta toujours comme le plus dévoué sujet du grand Seigneur. On peut en juger d'après sa proposition de reprendre avec Hassan pacha, le siège de Malte, faite en toute fermeté, immédiatement après l'échec turc, dans des conditions où il risquait le déshonneur si son intention n'eût pas été de donner suite à son offre. Des décisions aussi spontanées sont rarement hypocrites et d'ailleurs on peut juger encore plus sérieusement de la profondeur de cet attachement d'Eudj pour son prince et pour le grand pays que celui-ci symbolisait, quant on voit avec quelle persévérance, il recherchait les solutions «nationales ». Celles qui

ouvraient les plus belles perspectives au mahométisme et à la grandeur ottomane, — quel que fût l'effort nécessaire pour les faire aboutir, les dangers courus par qui les exécutaient, — étaient trouvées, chiffrées, proposées, défendues par lui avec la chaleur et l'enthousiasme du patriotisme véritable.

On comprend, d'après ce portrait moral et psychologique, l'emploi intensif que le Sultan de Constantinople et ses lieutenants firent des services d'Eudj'Ali. On a souvent cité l'exemple de haute fortune donné par celui-ci, parvenu du banc de la chiourme au degré qui approche le trône impérial. Mais on fait rarement, dans les récits qui le concernent, — et dont aucun jusqu'ici ne lui a été entièrement consacré, —le compte du nombre d'années qui lui a été nécessaire pour obtenir cet immense résultat, de la quantité, de la variété des efforts accomplis par lui sans interruption pendant tout ce temps. A l'époque de l'attaque d'Alger par Charles-Quint, il avait environ trente-trois ans, — et c'est la première fois que l'on parle de lui d'une façon publique. — Il appartient pour tant à une époque où l'on « arrivait » jeune, moins que l'on ne croit généralement, mais bien plus qu'aujourd'hui. Au siège de Malte, cinquante-sept années avaient passé sur son crâne teigneux sans avoir ralenti le cours torrentueux et pourtant ordonné de ses pensées, de ses raisonnements, de ses projets tactiques, stratégiques ou politiques. D'un intérêt mondial — comme on la qualifierait aujourd'hui — était l'idée, dont il commença plus tard la mise en application, de percer l'isthme de Suez — d'une utilité pratique incontestable, la suppression de l'arc comme arme offensive, sur les vaisseaux turcs, son remplacement par des engins de jet d'un modèle plus récent et plus efficace.

A côté de ces qualités de grande envergure, il avait celle qui les contient toutes, ou, du moins, les conditionne pour l'usage qu'un chef peut en faire. C'était un psychologue averti,

un manieur d’hommes et partout où il fallait venir à bout d’une foule récalcitrante, d’un parti politique obstructeur, d’une obstination collective que vaincraient une concession habilement faite, une flatterie opportune ou une sage mesure prise au bon moment — c’est lui que l’on choisissait. C’est ainsi qu’il passe du poste de Tlemcen à celui d’Alexandrie, après un long intervalle rempli par la Course, puis à Tripoli, ensuite à Alger, en passant par Tunis qu’il enlève, puis reconquiert pour le compte de la Porte, et aboutissant enfin au poste suprême de la marine ottomane.

Si l’on voulait prendre le récit de son existence par ce qu’elle a de plus personnel, et abandonner le point de vue historique dont elle est souvent digne, on conclurait avec raison que ce grand serviteur fut un éternel mobilisé, qui accepta son sort par dévouement et aussi pour le motif que les joies de la famille lui furent toujours refusées. La maladie qui l’enlaidissait le détourna-t-elle des plaisirs charnels et du bonheur de procréer ? L’intégrité de ses mœurs, reconnue par les historiens les plus réputés et ses ennemis les plus déterminés, donne du poids à cette hypothèse qui fournit fréquemment la véritable solution de problèmes analogues. A ce point de vue aussi, sa nomination à Alger ne le contrariait en rien dans les conditions et les habitudes de sa vie privée. Car, si l’on parle rarement des femmes d’un bey d’Alger, c’est que fort peu de Turques, seules dignes d’être parmi les épouses d’un haut personnage, vivaient dans la capitale de la Course. On conçoit d’ailleurs, d’après le récit des avatars tragiques qui émaillaient et souvent bornaient la vie des beys, qu’il leur fallait une grande mobilité pour échapper aux dangers mortels toujours suspendus sur leur tête. Une ou plusieurs épouses, des enfants en bas âge, eussent rendu ces périls encore plus difficiles à éviter. On verra Eudj’Ali — malgré sa puissance de beglierbey, c’est-à-dire de chef suprême des gouverneurs d’Alger, maître de cette ville même lorsqu’il ne

daignait pas l'administrer en personne — camper dans son Bordj, protégé par ses marins et ses renégats, prêt à prendre la mer avec les richesses dont étaient chargées ses quatorze galères. Il n'eût pu tenir ainsi à l'abri des trésors de son affection.

Ceci n'empêchait pas, semble-t-il, son aptitude à aimer ceux que leurs dons naturels et leur désir de bien servir l'État, rendaient dignes de son attention et de ses encouragements. Être « esclave » ou « affranchi » d'Eudj'Ali équivalait souvent à un brevet de maîtrise et plus d'un de ceux qui lui succédèrent dans ses postes éminents, fut formé par lui-même et à sa seule école.

VIII

Beglierbey d’Afrique, Souverain d’Alger

Pour comprendre dans le détail les raisons de l’attitude que le Grand Corsaire, devenu pacha d’Alger, adopta dans son nouveau rôle, il faut savoir d’abord quelle hauteur atteignait son pouvoir d’assimilation, puis, quels exemples, quels modèles se présentèrent à cette assimilation, pour en conditionner les résultats.

Cet éducateur d’hommes, ce chef, avait su écouter et obéir. Plus âgé que Hassan pacha d’une dizaine d’années, il se subordonna pleinement et loyalement à ce fils du grand Barberousse. Dix-huit années de l’histoire algérienne, qui appartinrent au Pacha (il régna de 1544 à 1552, puis de 1557 à 1567) se trouvèrent ainsi connues dans le tréfonds de leurs enseignements, de leurs événements apparents ou cachés, par son successeur Eudj’Ali qui « fut le plus remarquable de tous les souverains d’Alger» (de Grammont). Aussi, quelle souplesse dans les manœuvres de cette vaste intelligence sur l’océan de l’ambition humaine, devant tant d’écueils à éviter, tant d’orages susceptibles de fondre de tous les points, tant de préoccupations diverses qui pourraient troubler et affoler la boussole de son attention ! La première disgrâce qui avait frappé Hassan-pacha en 1551, malgré la gloire et l’influence que son père avait conquises, provenait certainement du fait de M. d’Aramon, ambassadeur de France à Constantinople. Celle de 1567

— compensée par son élévation au poste de capitan-pacha, mais caractérisée par son éloignement immédiat d'Alger — peut-être attribuée à M. de Pétremol, l'un des successeurs de d'Aramon auprès du Grand Turc.

La France persiste, à cette époque dans sa rancune contre Kheïr ed din qui a délaissé sa cause après l'avoir si longtemps servie. D'ailleurs, elle s'oppose au projet de réunion de toute l'Afrique du Nord sous un seul suzerain, que poursuivit Hassan et qui est encore, plus tard, le but suprême d'Eudj'Ali — et pourtant ce dernier a toujours été, sans interruption l'ami et le favori de la France et de ses ambassadeurs. Souplesse infinie, souplesse italienne que les origines d'Eudj expliquent et qui caractérisent toute sa vie — mais souplesse unie à une puissance d'esprit, à une fermeté de caractère qui justifient son accession aux postes les plus éminents.

On peut supposer que le Grand Corsaire poursuivit à Alger le but commun à tous les beys et d'ailleurs signalé plus haut : un enrichissement assez prompt pour les libérer de toutes les dettes qu'avaient pu justifier les frais de leur nomination due bien souvent à l'intrigue appuyée par la corruption. En même temps qu'Eudj se procurerait ainsi les jouissances dues à l'or, il flatterait sa propre ambition en accumulant d'immenses moyens à son usage et en posant les jalons de sa marche vers le triomphe.

Le long règne d'Hassan pacha avait mis en évidence pour les beys d'Alger la difficulté de triompher, avec la seule aide des renforts turcs parcimonieusement envoyés par le Sultan, de tous les éléments de désordre que renfermait le pays. D'Oran, leur poste éloigné, les Espagnols guettaient l'occasion de venger leurs échecs successifs dont l'un des derniers, et le plus cruel, était celui de l'expédition de Charles-Quint. Aux portes d'Alger, les dynasties indigènes de Labez et de Kouko supportaient impatiemment le voisinage des Turcs considérés comme des conquérants étrangers. Les expéditions dirigées contre elles

toujours soutenu Hassan. On voit de quels périls les beys ne parvenaient jamais à les terrasser complètement. Constantine se révoltait fréquemment contre la cité suzeraine. A l'intérieur même d'Alger, les reïs, pour la plupart renégats, étaient toujours en compétition avec les joldachs turcs pour l'attribution du butin qui les nourrissait tous. Le bey, qui n'avait, en principe, d'autre ressource que sa part dans cette dîme finalement payée par le commerce chrétien, n'intervenait que pour arrondir ce revenu et mécontentait chaque fois les deux partis.

Si le loyalisme était la principale caractéristique d'Eudj'Ali, l'ambition, chez lui, l'emportait ensuite sur l'avidité. Il en était de même pour Hassan-pacha qui tâchait d'ailleurs de se montrer digne d'un père tel que Kheïr ed din Barberousse, adoré et presque divinisé par l'Islam après ses exploits. Le Pacha s'unissait aux reïs contre les janissaires et, partial sans doute en faveur des marins, plus disciplinés que les troupes de terre, utilisait au maximum les services d'Eudj. Gouverneur de Tlemcen, celui-ci jouait le rôle le plus brillant dans la campagne menée en 1558 par Hassan contre les Espagnols, menaçait le flanc droit de ceux-ci pour les empêcher de se ravitailler, déterminait leur retraite devant Mostaganem au cours d'un combat qui se transforma en déroute. Le chef espagnol, le comte d'Alcaudete, qui s'était couvert de gloire dans vingt batailles, périt, foulé aux pieds de ses propres troupes en fuite. La part d'Eudj'Ali dans ce succès n'avait pu être contestée par personne. Son intervention triomphale à la bataille des îles Gelves débarrassa Tunis et, sans doute, Alger des menaces de l'armada chrétienne.

Absent de la ville, Eudj n'avait pu éviter au Pacha d'être enlevé de son palais par des conspirateurs, enchaîné et jeté dans un vaisseau qui se dirigea sur Constantinople. Les conjurés voulaient ainsi attirer violemment l'attention du grand vizir, successeur de ce Rustem Pacha qui venait de mourir

après avoir toujours soutenu Hassan. On voit de quels périls les beys les plus anciens et les plus glorieux étaient perpétuellement menacés. Le fils de Kheïr ed din revint pourtant triomphalement de Constantinople à la tête d'une escadre mise à sa disposition et conduisit presque immédiatement ses troupes à l'attaque d'Oran et de Mers-el-Kébir (1563) qui résistèrent une fois de plus aux Maures. La peste, en ce temps, dévastait Alger et redoublait la tristesse qu'avait fait naître l'échec subi.

C'est à ce moment (1565) que le siège de Malte vint jeter sa gloire meurtrière sur le renom guerrier d'Hassan Pacha, et illustrer en même temps l'infatigable Eudj'Ali. Dans les deux ans qui suivirent le retour de cette expédition manquée, Hassan fut nommé capitan-pacha par le Grand Seigneur et mourut trois ans après à Constantinople.

Son successeur tout désigné, de l'avis unanime, était son frère d'armes, Eudj'Ali.

En attendant que ce dernier fût prêta quitter Tripoli, que l'on pourrait appeler l'Intérimaire. Mohammed avait dû repousser une attaque brusquée des galères de Valence commandées par l'intrépide corsaire chrétien Juan Gascon (1567) que l'on mit cruellement à mort après l'échec de sa tentative pour brûler la flotte d'Alger ancrée dans le port. Mohammed avait été l'instigateur d'une mesure qui n'était pas encore appliquée officiellement à cette époque et qui permettait aux joldachs d'embarquer à bord des bâtiments de course et de participer ainsi à leurs profits : on espérait atténuer de cette manière les conséquences de la rivalité entre marins et janissaires. Enfin le pacha intérimaire avait noyé dans le sang l'insurrection des Constantinois. En mars 1568 Eudj'Ali venait le remplacer, brûlant de vaincre l'Espagne, d'abaisser la Chrétienté sur terre et sur mer et de réunir en un vaste empire musulman tous les royaumes de l'Afrique du Nord.

*
* *

Eudj, nommé pacha d'Alger porta — honneur suprême — le titre de beglierbey qui le mettait à la tête de toute l'Afrique du Nord soumise aux Turcs. On sait quels furent ses efforts pour favoriser l'insurrection des « Moriscos » d'Espagne, qui pouvait avoir de si graves conséquences pour Philippe II, menacé au cœur même de ses états. Il est difficile de départager les historiens qui montrent en Eudj'Ali un champion de l'islam organisant une expédition avec des forces considérables entre Mostaganem et Oran dans le but d'aider indirectement les Maures de Grenade révoltés — et ceux qui le représentent comme attisant seulement la révolte par des paroles et des promesses. Les seconds nous donneraient de son attitude en ces circonstances si graves, une idée bien inattendue. Profiter des embarras des Espagnols pour les attaquer sur leur propre territoire était si logique et si utile, surtout pour un musulman tout dévoué à la Porte, ami de la France, adversaire juré de Charles-Quint et de son fils, qu'on ne peut se le représenter indifférent et sans initiative en l'occurrence. D'autre part, la mauvaise chance déjà signalée, qui contraria toutes les expéditions d'Eudj'Ali destinées à aider les révoltés des Alpuxarras, ne suffirait pas à expliquer totalement l'inefficacité de l'aide qui fut prêtée à la rébellion. Il faut encore invoquer une autre raison. L'entière obéissance aux ordres et même aux vues de son souverain fut, pendant toute sa vie, la règle de conduite immuable d'Eudj'Ali. C'est d'ailleurs la caractéristique presque constante de ceux qui eurent, comme lui, le génie de l'organisation ils sont tellement certains que l'unité de commandement est un dogme dont le maintien est indispensable, qu'ils se subordonnent presque aisément, quel que soit le talent dont ils se sentent eux-mêmes pourvus, à ceux qui détiennent régulièrement le pouvoir. Eudj n'a jamais failli à ce respect. Or,Selim,

l'empereur Ottoman qui devait plus tard élever le Grand Corsaire aux plus hautes dignités, ce fils dégénéré de Soliman le Magnifique ne semble pas avoir compris l'intérêt de ce qui se passait en Espagne. C'est ainsi qu'il conseillait aux Maures de ce pays, prêts à la révolte, approvisionnés d'armes et de munitions, d'attendre la prise de Chypre pour commencer leur mouvement. Celui-ci eût dû être ainsi retardé de trois ans, perdant toutes les chances d'aboutir que lui donnait son éclosion inattendue, les alliances nouées, l'heure favorable. Sélim écrivit dans le même sens à Eudj et ce dernier se dirigea finalement vers Tunis, qu'il crut alors menacé par Don Juan, — bien capable, comme on l'a dit, d'avoir organisé une diversion pour priver de secours les Maures dont il combattait la révolte.

La conquête de Tunis par le Grand Corsaire, pendant l'hiver de 1570, avait été souhaitée par lui au double point de vue de l'intérêt général des Ottomans, et de l'aboutissement du grand projet qu'il ne cessait de poursuivre : constitution d'un empire nord-africain musulman. L'une des raisons essentielles qui nécessitaient, selon lui, une telle entreprise, était l'intention maintes fois affichée par les souverains du Maroc vers la fin du XVIe siècle, de s'allier à l'Espagne. Il fallait donc, disait Eudj, détruire l'indépendance de tous ces rebelles et les incorporer à l'Empire.

Dès 1565, il s'était joint à Dragut pour déconseiller formellement le siège de Malte, qui devait se terminer si désastreusement pour les Mahométans. Les deux corsaires recommandaient, au contraire, la conquête de Tunis. Mais les circonstances, tant intérieures qu'extérieures, avaient semblé au « Magnifique » si favorables à son projet contre les Chevaliers, qu'il n'avait pas écouté Dragut et Eudj : Bajazet avait expiré sous le fatal cordon et son père se trouvait ainsi délivré d'une menace paralysante — de plus, Malte attaquait constamment les convois et les pèlerins musulmans, et réduire l'île

était de bonne pratique défensive. L’expédition contre Tunis s’était ainsi trouvée différée, pour le plus grand malheur de la gloire et de la puissance de Soliman le Magnifique, qui n’avait survécu que peu de temps au désastre.

C’était donc un projet déjà ancien que reprenait le Beglierbey en allant attaquer Tunis à la tête de douze mille hommes environ — dont la moitié étaient des auxiliaires kabyles, —après avoir préparé le terrain par des négociations dont il trouva tous les éléments prêts à être mis en œuvre sans grande peine. Le royaume de Tunis avait été, en effet, la proie des divisions intestines les plus exaspérées, depuis que Charles-Quint lui-même, au cours de son expédition victorieuse de 1535, avait replacé Mouley Hassan sur le trône. Le fils du souverain, Hamida, après des luttes que les haines entre proches rendaient inexpiables, avait fait crever les yeux à son père à la suite d’une dernière bataille perdue par celui-ci. Le supplicié, souverain détrôné, parvint néanmoins à s’enfuir, à gagner Tabarca, la Sardaigne, Naples, Rome, et même Augsbourg où il retrouva enfin Charles-Quint qui le dota, d’une pension jusqu’à ce que le Tunisien se convertît, se fît moine et mourût obscurément. Un document curieux le montre réclamant à l’empereur, dans une lettre rédigée en espagnol, les trésors qu’il a laissés à la Goulette sous la garde du gouverneur espagnol et que celui-ci s’était appropriés : « Quatre grosses pierres précieuses estimées 225.000 ducats; vingt-six autres diamants, cent rubis, quatre cents saphirs et un lot d’émeraudes et de pierres valant un million de pièces d’or; une caisse contenant 600.000 doubles d’or, et des meubles ou objets divers d’une valeur de 90.000 ducats. »

C’est le fils criminel qu’Eudj trouva installé sur le trône de Tunis. Le pacha d’Alger avait toutes les facilités possibles pour exploiter le mépris qu’avait encouru l’indigne souverain, ses troupes vainquirent facilement l’armée d’Hamida, qui comptait un nombre triple de combattants. Tunis tombait ainsi

entre les mains des Turcs d'Alger et de leur glorieux chef.

Les événements qui suivirent n'ont pas été contés de la même façon par les différents historiens. Alors que certains d'entre eux ont approuvé la retraite d'Eudj après la prise de Tunis, sans que l'occupation de la ville eût été complétée par celle de la Goulette, tenue par les Espagnols, d'autres ont considéré cette abstention comme une faute. Il est probable que les moyens d'attaque confiés à Eudj par Selim II, étaient insuffisants contre une forteresse défendue énergiquement par des chrétiens, sous les ordres du vaillant gouverneur Pecoentel. Celui-ci avait éventé la ruse du Corsaire, lançant sur le lac des barques que le chef espagnol parvint à incendier. Pescaire ravitailla la Goulette en avril 1570 et dans l'intervalle Eudj compléta la conquête du pays, sans pouvoir en extirper complètement l'épine espagnole. Son esprit vindicatif ne pouvait manquer d'être hanté par cet échec de sa politique personnelle. Malgré la gloire de la conquête de Tunis et de toute la région, sa rage retomba sur tous les chrétiens qu'il trouva sur sa route en Méditerranée, après qu'il eût ravitaillé sa flotte à Alger et repris le large pour donner une suite aux exploits guerriers du Grand Corsaire.

*

* *

Jamais, peut-on affirmer la Course n'avait subi une impulsion aussi puissante. Non seulement Eudj'Ali avait réussi à rassembler autour de lui les corsaires des États Barbaresques en dehors d'Alger, mais dans cette ville même il formait à son école des reïs qui devinrent, dans les années qui suivirent, les maîtres de la Méditerranée, les arbitres du sort de toutes les flottes marchandes sillonnant cette mer. Jamais les côtes italiennes et espagnoles ne furent aussi exposées que dans cette période aux incursions des Mami-Corso, Mustapha Arnaute, Morat-Beïs, Jaffer le Dieppois, Hassan Veniziano, Dali Mami, —à qui appartint Cervantès, quand il vécut au réel le roman de la captivité.

Ce furent des jours de grande gloire pour la marine algérienne. L’un de ses chefs, Carax-Ali, animé par l’exemple et les encouragements du grand Eudj, avait vaincu le prince de Piombino qui tentait d’enlever Bône (1569). Une victoire remportée par Eudj’Ali lui-même sur les chevaliers de Malte, fut comme une revanche de l’échec du siège fameux, que le redoutable corsaire ne dut jamais oublier au cours de sa très longue carrière.

A la tête de sept galères et douze galiotes, il sortit de Bizerte au mois de juin 1570. On est étonné de ne pas le voir rallier à ce moment les forces de Piali-pacha qui réalisèrent la conquête de Chypre, l’une des plus glorieuses parmi les grandes expéditions maritimes ottomanes. Le beglierbey ne devait y participer que vers la fin, lorsqu’il s’agit de couvrir le siège de Famagouste. Mais avant l’attaque et la capitulation de cette ville, Eudj croisa dans la Méditerranée centrale et orientale. Ce fut au cours de cette croisière accompagnée de débarquements sur les côtes ennemies, de prises de forteresses et de tous les exploits que l’on pouvait attendre de son esprit d’offensive, qu’il rencontra sur sa route Saint-Clément, général des galères de Malte.

La concentration des forces, qui devait aboutir à la gigantesque bataille de Lépante, était déjà commencée chez les Chrétiens. On peut dire que ceux-ci la désiraient, alors que les Ottomans la retardèrent tant qu’ils purent. Quoi qu’il en soit, le général de mer chrétien, partant d’Alicata de Sicile, au coucher du soleil, longea la côte jusqu’à Terra-Nova. Il n’avait que quatre vaisseaux : la Capitane, la Saint-Jean, la Patronne et la Sainte-Anne ; contre toute la flotte du Grand Corsaire, composée, il est vrai de bâtiments plus légers.

Les deux premières galères chrétiennes se dirigèrent vers la côte de Sicile, dès qu’elles aperçurent les Barbaresques. Une petite frégate qui accompagnait l’escadre de Malte fut même laissée en arrière, peut-être pour retarder la poursuite des ad-

versaires. L’ensemble de ces mouvements accusait, ou bien un sentiment de crainte de la part de Saint-Clément, ou bien son impéritie, puisqu’il abandonnait à lui-même un bâtiment qu’il eût dû accompagner et soutenir jusqu’à la dernière minute. Le vent, en se calmant, favorisait d’ailleurs les navires algériens, toujours supérieurs dans la navigation à la rame, moins lourds et moins élevés au-dessus de l’eau.

Tandis que la Saint-Jean, après avoir amorcé un mouvement de retraite qui ne pouvait qu’abattre le moral de l’équipage, se rendait sans résistance, le Capitane, suivant son exemple, n’esquissait aucune défense. Saint-Clément, mal conseillé, inégal aux responsabilités terribles qu’il encourait, encombré des marchandises dont il avait compté ravitailler Malte, perdait complètement son sang-froid, ne secondait même pas les efforts de ses officiers pour maintenir la discipline et laissait échouer sa galère à l’embouchure d’une rivière où elle fut prise sans combat. On n’avait pas déferré la chiourme, qui tomba ainsi au pouvoir de l’ennemi. Une partie de l’équipage gagna la terre à la nage et put ainsi se sauver.

En même temps, les deux dernières galères chrétiennes luttaient vaillamment et il fallait quatre heures à la flotte barbaresque pour les réduire. Les dernières dispositions avaient été prises par les chevaliers pour attaquer l’ennemi, moyen désespéré, qui souvent séduit les braves, dans le cas d’une infériorité de forces trop manifeste. Au cours des manœuvres nécessaires pour tourner la proue vers l’ennemi, la voile bâtarde de la Sainte-Anne s’embarrassa dans le mât de misaine et le vaillant vaisseau se trouva séparé de la Patronne qui avait amené ses voiles, déferré et armé sa chiourme, disposé ses tireurs pour vendre chèrement son existence. En proie à l’attaque de cinq galiotes dont les deux premières furent repoussées par un feu terriblement vif de mortiers et d’arquebuse, les deux galères chrétiennes finirent par succomber après que les moindres réduits et les derniers postes de la galère

eurent été défendus, l'épée à la main, par les chevaliers dont vingt périrent glorieusement au cours de cette action désespérée.

Durant cette lutte, la bannière de l'Ordre fut admirablement, défendue, mais le manque de vigueur — pour ne pas employer d'autre mot — du chef d'escadre fut cause de la honte marquant une défaite qui pouvait être glorieuse. On accusa Saint-Clément d'avoir abandonné sa capitane pour sauver sa vie et ses trésors, en se jetant à la côte devant Montichiaro. Il ne restait à la Religion qu'une galère après ce désastre où soixante chevaliers ou frères servants périrent ou furent faits prisonniers. Le grand maitre eut beaucoup de peine à sauver Saint-Clément des mains de la foule, à son débarquement. Déféré à un conseil, — qui régulièrement se composait du grand maître, de l'Archevêque, du Prieur de Saint-Jean, des baillis et des Grands Croix présentes et ne jugeait que sur des témoignages oraux — le chef d'escadre fut condamné à mort, étranglé dans sa cellule, de gré ou de force, et son corps jeté à la mer dans un sac. Une fois de plus, indirectement, Eudj vengeait Dragut.

On ne peut passer sous silence la conduite du Grand Corsaire après la victoire. Elle confirme trop ce que l'on a pu lire plus haut de son caractère et de son sentiment du devoir, tel qu'il était interprété à cette époque et dans la nation par laquelle Eudj avait été adopté. Les chevaliers de la galère Saint-Jean furent séparés des autres, comme lâches et indignes du moindre adoucissement à leur sort de prisonniers. Nicolas de Valory, voyeur ou inspecteur des galères, faillit être pendu sur l'ordre du futur capitan-pacha, parce qu'il avait laissé Saint-Clément embarquer des vaches et des moutons à bord de sa capitane et déshonorer ainsi son bâtiment de guerre. Ce trait montre en Eudj'Ali le marin passionné pour son métier qu'il ne cessa jamais d'être. Avoir témoigné tous les égards à l'état-major de la Sainte-Anne, qui s'était si bravement comporté lors de la prise du vaisseau et procuré des vêtements et mille

douceurs à ses officiers — ceci prouve qu'il était assez chevaleresque à ses heures et, tout au moins, admirateur du vrai courage, même chez l'ennemi.

C'est le 20 juillet 1570 qu'Eudj rentra dans le port d'Alger avec sa prise déployant une pompe extraordinaire, tous ses vaisseaux portant les dépouilles ennemies, étendards, boucliers, ornés de la croix blanche de Saint-Jean et aussi l'image du Saint lui-même, enlevée de la galère amirale, «... qui restèrent sur place», dit Haëdo, « jusque de mon temps, sauf l'effigie de Saint-Jean qui, en 1578, sur les instances des Marabouts, ou Santons d'Alger, fut abbatue et bruslée devant la porte du Palais, avec d'autres images de religion ».

Le conseiller de Saint-Clément, accueilli à son débarquement par les clameurs réprobatrices des chevaliers, fut saisi et incarcéré. Il mourut, dit-on, empoisonné dans sa prison et échappa ainsi à la honte du supplice.

*

* *

La vie terriblement accidentée du Grand Corsaire allait être marquée, après cet exploit, par un revers de fortune qui eût fort bien pu lui devenir décidément fatal. Favorisant toujours les marins, dont les qualités de discipline, d'union devant le danger, ont déjà été signalées comme lui plaisant tout particulièrement, il était l'adversaire des joldachs ou janissaires, soldatesque toujours en effervescence et prête, à tout moment, aux révolutions de palais.

Le cas était prévu par lui depuis fort longtemps. On a déjà fait allusion à la façon dont il était campé, pour ainsi dire, à l'abri d'une sédition, toujours prêt à mettre à la voile avec ses trésors. La construction qu'il avait faite du fort qui porte son nom, n'aurait pas eu d'autre but, suivant certaines opinions, que de lui procurer un refuge, au cas d'impossibilité de fuite par mer. Pressentant une sédition comme celle qui avait mis

fin au règne d'Hassan, il feignit un départ pour une expédition de course et s'embarqua en avril 1571 avec vingt galères ou galiotes, par gros temps. Pour échapper à l'émeute qu'il entendit gronder à son départ, il pressa tant ses chiourmes, a-t-on dit, que des esclaves moururent de fatigue après l'effort qu'ils durent donner pendant les douze premiers milles du voyage. Obligé alors de relâcher à Temendefust (Teman-Tefous ou Matifou), il manqua y être rejoint par vingt officiers des troupes révoltées qui devaient, soit s'emparer de sa personne, soit fomenter parmi ses équipages une sédition qui permît de le faire prisonnier. Mais tout était trop bien prévu par cet organisateur hors de pair, pour qu'il ne gagnât pas de vitesse ses adversaires, quels qu'ils fussent. Reparti à temps, il rencontra miraculeusement, une galiote turque qui lui portait précisément l'ordre de quitter Alger pour une croisière en Méditerranée centrale. Cette façon de « sauver la face » ne surprend pas le psychologue qui sait trouver chez Eudj'Ali, comme seul petit défaut peut-être — il en avait d'immenses — une préoccupation de constante vanité qui lui faisait aimer la réputation autant que la gloire — et craindre le ridicule autant que l'opprobre même. Il ne faut jamais perdre de vue, — si l'on veut connaître les sources de telles caractéristiques psychologiques, que le Calabrais, alors qu'il ramait sur les galères et même auparavant sans doute, souffrait de cette infirmité qu'il ne pouvait alors soigner, et qui le tenait « couvert de vermine et de gales, » à l'écart des plus humbles esclaves qui le fuyaient. De telles impressions marquent un caractère pour la vie entière.

Eudj'Ali était sauvé — et, grâce à la providentielle rencontre, justifié. Comme on l'a signalé, il ne rejoignit pas les vainqueurs de Chypre, mais, comme le dit Foglietta « littora Sicilix eo tempore excursionibus et drepraedationibus infesta faciebat ». Ceci pour la Méditerranée centrale. L'auteur ajoute,

affublant notre héros d'un nouveau patronyme et d'un titre avilissant : « *Etiam convenerunt omnes navium præfecti, quorum in navalibus rebus nomen apud Turcos notum erat, præter unum Uluzalim magni nominis piratam.* » Le « pirate » était en bonne compagnie, quand « le Kapudan pascha Ali et le renégat calabrais Ochiali » ravagèrent Candie et Cerigo, dans la Méditerranée orientale. De Navarin, la flotte jeta ses essaims de pillards sur Zante et Cephalonie, et envoya ensuite de Butrinto quarante galères contre Sopato. « Ochiali captura, près de Corfou, les galères de Michel Barbarigo et de Piero Bertolazzi, puis les galères Leza et Moceniga... Duleigno, pressé vivement par terre et par mer, se rendit à Ochiali et Ali-Pascha : Antivari tomba entre les mains des Turcs, par la lâcheté de l'ambassadeur Alessandro Doneto... les deux renégats calabrais Ochiali et Caracosa, appelés par les Turcs Uludsch-Ali et Karagœs, ravagèrent Lesina et Curzola. Vers le milieu du mois d'août, les deux corsaires parurent à Valona avec un riche butin enlevé de Lesina, tout fiers d'avoir arraché de l'église de la madone de Lesina le fanal (insigne de commandement) du provéditeur Canale ». « De Valona, le Kapudan-pascha Ali envoya deux galiotes du côté de la Sicile, puis se dirigea vers Saseno, d'où il ne voulut pas s'éloigner avant d'avoir des nouvelles de Constantinople, ou au moins de savoir quelque chose sur la flotte des puissances chrétiennes confédérées ». (1571)

Nous sommes en pleine période critique, précédant la bataille de Lépante, à laquelle Eudj'Ali devait prendre la part la plus glorieuse, bien que non décisive, — bataille perdue par la faute des amiraux commandant en chef cette flotte turque, qu'il eût, de l'avis unanime, menée à la victoire si on lui avait confié le soin de ses grandioses destinées.

IX

Lépante, reine des victoires navales

La bataille de Lépante, l’une des plus grandes de tous les temps, a été étudiée sous tous ses aspects par les historiens les plus éminents. On peut dire de suite que ceux qui voudraient combler Eudj’Ali de louanges trouveraient là une mine inépuisable, car il n’y pas une voix qui ne le proclame le vainqueur moral de cette gigantesque lutte, pour l’intrépidité calme, le talent de commandement et la lucidité géniale, — pour cette fois du moins, on ne saurait dire moins — qu’il sut y déployer. On a peu d’exemples d’un chef gagnant la bataille sur toute l’envergure d’une aile, abattant les adversaires qui lui sont opposés, poursuivant son avantage en attaquant ensuite les autres secteurs ennemis et ne subissant finalement que des pertes minimes. Ceci, pendant que l’autre aile et le centre de la force à laquelle il appartient sont battus et décimés — laissant, par suite, l’ennemi en situation de se concentrer contre l’aile vigoureuse et d’en tenter la destruction avec des moyens incomparablement supérieurs.

Ce succès étonne moins celui qui a décomposé les ressorts de cette âme et de ce cerveau puissants, faits pour les plus grands exploits, ne se montrant jamais inégaux aux circonstances, se préparant à toutes les éventualités, mais sachant

aussi, à force de clarté dans l'esprit et de promptitude dans la décision, braver l'inattendu, cas si fréquent dans toutes les batailles et, plus encore, dans les combats maritimes.

L'inattendu ! Le coup de massue ! Ce que fut pour Eudj, l'effondrement total du corps de bataille et de l'aile droite de l'armée navale turque, qui empêchèrent certainement toutes les combinaisons qu'il avait pu édifier d'être praticables désormais.

Il lui fallut bâtir entièrement une solution nouvelle, avec la tactique correspondante, les ordres à distribuer, tout cela au milieu de la panique toute voisine qui a dispersé les frères d'armes, qui va gagner ceux qui restent invaincus.

L'inattendu : c'était presque la règle en ce temps où l'on ne disposait pas des moyens de découverte comparables à ceux d'aujourd'hui, où les renseignements se transmettaient difficilement, où les ordres s'exécutaient lentement. Mais encore une fois, l'enfoncement de la droite et du centre turcs constituait plus qu'un incident, plus qu'un événement : c'était un fait capital qui renversait toutes les hypothèses, toutes les proportions, et détruisait l'édifice des prévisions, menant presque fatalement au désastre.

*
* *

Quant aux préparatifs mêmes de la bataille, ils furent mis au point, de part et d'autre, dans des conseils où ne manquèrent pas de jouer les moyens mis en action par les grands chefs de guerre, lorsqu'il s'agit pour eux de faire triompher l'empire qu'ils servent, et de servir au mieux l'intérêt général et leur intérêt personnel tout à la fois. On peut dire qu'Eudj'Ali s'y fit remarquer de telle sorte que les jalousies qui s'élevèrent contre lui de ce fait finirent par diminuer son influence : parmi ces hommes de cour, et malgré toute sa finesse, il eût fallu

mieux doser les vérités, la façon de les présenter, les conséquences à en tirer. Sans être le moins du monde un paysan du Danube, Eudj, — resté beglierbey de l'Afrique du Nord, bien que remplacé à Alger même, enrageait de voir les immenses intérêts de l'empire balancés par des rivalités, des intérêts mesquins — le temps inestimablement précieux perdu dans des discussions sur les mérites et les responsabilités de chacun. Il n'a jamais changé d'avis et quand on l'attaquait (... « eaque omnia culpa Uluzalis fada esse... »), on ne le trouvait pas sans verd : « quibus Uluzalis... non in verbis res bellicas verti, neque disputationis, sed actionis prœsens tempus esse respondit ». Et ce n'est point ici un panégyriste qui rapporte le fait.

On peut donner une idée de son rôle au cours de la bataille, par ces lignes de cet excellent historien, l'abbé Haëdo, qui n'avait, on le sait, rien d'un flatteur, tout spécialement pour les renégats :

« Le jour où se donna la bataille entre les deux flottes, il commandait l'aile gauche, et s'y montra si bon marin qu'il ne se laissa jamais investir ni aborder par les galères chrétiennes ; étant toujours prêt à se dérober quand cela était nécessaire. Plus tard, quand il vit que les galères de Malte, qui étaient devant lui, avaient beaucoup souffert, il les aborda, tua à coups d'arquebuses un grand nombre de chevaliers, et les chargea de telle sorte que ses soldats s'emparèrent de la Capitane de Malte. Mais ensuite, ne pouvant plus douter que la victoire ne se déclarât en faveur des chrétiens, il se retira, traînant à la remorque la capitane de Malte et emportant l'étendard de la Religion. Il n'osa pas s'arrêter à Lépante quand il fut certain de la défaite complète de la flotte turque, et fit route vers Constantinople... »

Ce résumé présente succinctement le rôle d'Eudj au cours de la bataille. Il ne peut permettre à l'admirateur du Grand

Corsaire de se mettre à sa place, par la pensée, avant l'action, pendant la période de tâtonnements et de préparation qui la précèdent, ensuite au cours même de la rencontre quand toutes les considérations politiques ou personnelles cèdent devant la nécessité d'étreindre l'ennemi et de remporter la victoire.

La guerre qui avait mis aux prises le Sultan de Constantinople et une Ligue de princes chrétiens, trouva certainement des causes dans les haines religieuses et dans les déprédations de toutes sortes auxquelles se livraient les marins des deux religions et plus particulièrement les Barbaresques. Les plus récentes provocations venaient certainement des Musulmans qui avaient attaqué Malte, soutenu les Morisques rebelles en Espagne, pris Tunis et enfin Chypre. Cet ensemble de faits de guerre, pour ne citer que les plus importants, était tellement favorable aux Turcs que la crainte du pire gagna le Pape, Venise et le Roi d'Espagne. Le Souverain Pontife préconisait depuis longtemps, pour des intérêts en majeure partie spirituels, une action contre la puissance ottomane. L'Espagne était menacée en Afrique et chez elle-même par les entreprises musulmanes. Venise, la plus durement traitée jusque-là, était pourtant la plus hésitante.

Nikosia, capitale de Chypre, était en effet occupée. Famagosta (Famagouste) tombée entre les mains du seraskier turc Mustapha et son défenseur, Bragadino, mené au supplice par les vainqueurs avec des raffinements de cruauté abominables, pour une réponse jugée par Mustapha trop audacieuse de la part d'un prisonnier. On lui avait d'abord coupé les oreilles et le nez. Dix jours après il fut hissé au grand mal de la galère du bey de Rhodes, puis plongé dans l'eau, retiré et plongé de nouveau. Ensuite, on lui attacha au cou deux paniers qu'il dut porter remplis

de terre sur les deux bastions, pour aider à leur rétablissement ; chaque fois qu'il arrivait auprès du seraskier, il devait s'incliner jusqu'à toucher le sol. Enfin, il fut conduit sur la place, attaché au poteau du pilori, couché par terre et écorché vif. Son corps fut écartelé et la peau, bourrée de foin, fut promenée dans le camp et dans les rues « Cette sorte de mannequin fut placé sur une vache et porté ainsi par la ville, sous le parasol rouge qui était tenu au-dessus de la tête de Bragadino quand il vint dans le camp, ensuite attaché à la vergue d'une galère pour servir d'épouvantail aux chrétiens.

« Enfin, ces malheureuses dépouilles, avec les quatre têtes salées de Baglioni, de Bragadino, de Luigi Martinengo, (un autre Martinengo avait été ignominieusement torturé) et de Quirini, furent enfermées dans une caisse, et envoyées en présents au sultan... La dépouille parvint finalement à Venise, où elle fut déposée au Panthéon des grands hommes de la république, dans une urne... »

La chute de Famagosta, le supplice de Bragadino, la continuation probable des cruautés et des conquêtes turques étaient mises par le Sénat de Venise en balance avec les instances françaises pour la paix, dont la France devait être la médiatrice, suivant des lettres du sultan à Charles IX bien que le siège de la Sérénissime République fût déjà fait. Le 25 mai 1571, la Sainte Alliance était signée, le 28 juillet, on la proclama. L'Histoire peut enregistrer la treizième ligue qui se formait entre des nations chrétiennes contre la puissance musulmane, depuis l'an 1344 sous le pape Urbain V. Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, était le général de cette Sainte Ligue. « *Parti D. Giovanni da Napoli nel vigesimo giorno d'Agosto, e giunse a ventiquattro in Messina, dové tovo dedici Galee del Pape col Generale Marc Antonio Colonna, cento e dodici Veneziane, sci Galezze e due Navi, col Generale Sebastiano Veniero, e tre della Religione di Malta, col Generale*

Fr. Pietro Giustiniano Prior di Messina, a queste s'àccopiarno ventiquattro Navi del Ré, e ottantadue Galec, fra le quali si numeravano le tre di Genova sotto Ettore Spinola lor Generale, e altre tre di Savoia, solto'l General Monsignor di Ligni. » En tout, don Juan avait avec lui deux cent neuf galères, six galéasses, vingt-six naves et soixante-seize moindres bâtiments, lorsqu'il quitta Messine le 16 septembre. Il apprit bientôt que l'Armada ottomane était dans le golfe de Lépante. Il eut aussi confirmation de la chute de Famagosta, *caduta fin da sette d'Agosto nelle niani de gl'Infedeli, che contro al tenore de' patti, decapitarono Astore Baglione, e scorticarono vivo Marc' Anionio Bragadino che l'havverano valorosamente difesa* ».

Ce dernier acte de cruauté fournissait à Don Juan le thème de proclamations qui enflammeraient l'ardeur de ses équipages indignés de la barbarie des Turcs. Ses officiers seraient, d'autre part, rassurés par les chiffres des effectifs passés en revue le 8 septembre, à Messine. 30.000 hommes de troupes sont embarqués sur les galères, vieilles bandes espagnoles et allemandes des guerres d'Italie. Leur solidité est inégalable, l'expérience des batailles en a fait des soldats de premier ordre. La nécessité de combattre sur des navires supprimera l'immense danger de les voir se débander pour piller. De plus, là, on pourra les surveiller de près, brider leurs instincts d'ivrognerie. Enfin, la coalition étant formée sur l'initiative pressante du pape Pie V, le sentiment religieux domine, devient le meilleur liant entre des corps de troupes souvent rivaux et mêmes ennemis. La haine commune de l'infidèle domine tout autre sentiment. Les troupes seront donc bien en main — et c'était là un difficile problème à résoudre pour une coalition. Les chefs, du moins, rempliront-ils aussi ces conditions indispensables au succès ?

On avait proposé pour le commandement suprême de l'Armada, le duc d'Anjou et le duc de Savoie. Le choix du pre-

mier était dû à de hautes considérations politiques, on craignait que son mariage avec la reine Élisabeth d'Angleterre, très sérieusement projeté par Charles IX, n'apportât à la France et aux Anglais un surcroît de puissance redoutable. Faite au duc d'Anjou, l'offre de commander la flotte de la Sainte-Ligue, semble bien n'avoir été qu'une diversion, Walsingham, ambassadeur d'Angleterre à Paris, écrit d'ailleurs le 28 janvier 1571, à propos de la coalition : « On croit que cette Ligue se fait contre tous ceux qu'ils voudront faire passer pour Turcs, quoique meilleurs chrétiens qu'eux. » Le mariage du duc d'Anjou avec la reine Élisabeth, tout à fait authentique comme projet, réellement pris en considération et poursuivi, se complétait du mariage également envisagé de Marie Stuart, alors prisonnière d'Élisabeth. De telles complications ne pouvaient aboutir qu'à un échec de la combinaison qui eût mis un prince français à la tête de la flotte chrétienne.

Sur le refus des ducs d'Anjou et de Savoie l'on choisit don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint et de la cantatrice Barbara Blomberg de Rastibonne. Alors âgé de vingt-quatre ans, il avait, trois années auparavant, mené à bien la guerre contre les Maures d'Espagne révoltés, malgré les tentatives de secours organisées par Eudj'Ali. Entraîné aux difficultés du commandement sur mer par Requesens, qui avait déjà servi sous lui, il avait été nommé en Espagne capitaine général de la mer — ce qui décida finalement les coalisés de la Sainte Ligue à le choisir pour chef de leur flotte. Le nonce du Pape Odescalchi, le moine confesseur Machuca — choisi par Philippe II — seront ses conseillers spirituels, pourvus sans doute de bonnes instructions temporelles par leurs souverains respectifs. L'âge si peu avancé de Don Juan justifiait peut-être l'adjonction de ces personnages si expérimentés aux points de vue psychologique et moral. Techniquement, don Luis de Requesens était encore là — le grand commandeur de Castille

avait sur son élève un ascendant considérable et justifié.

En cas de défaillance de Don Juan, la flotte devait être commandée par Marc-Antoine Colonna, descendant de l'agresseur du pape Boniface VIII et réconcilié avec la papauté après de longs dissentiments. Si don Juan n'a que vingt-quatre ans, lui en a trente-six, il est dans toute la force de l'âge. C'est un militaire plutôt qu'un homme de mer. II verra les faits sous un autre angle que les marins, ce qui est à la fois un avantage et un inconvénient.

Enfin, Sebastian Veniero, qui commande les cent douze galères de Venise, est un septuagénaire ardent, un amiral de haute réputation. Il n'est pas mauvais qu'une tête blanche figure auprès de deux autres moins avancées en âge dans le suprême conseil qui dirigera la flotte. Les autres membres de cet aréopage au nombre d'une dizaine — parmi lesquels le Vénitien Barbarigo, Alexandre Farnèse, Serbelloni, don Garcia de Toledo — n'auront que voix consultative, quels que soient leur valeur et leurs services passés.

*

* *

Du côté turc, Ali-Pacha montrait toute la fougue et aussi la présomption de la jeunesse et de l'ambition. L'empereur Sélim, qui l'avait choisi, était l'indigne successeur de Soliman, s'adonnant à la boisson et aux plus vulgaires débauches.

Les titulaires des hautes charges, sous son règne, étaient trop souvent nommés après des intrigues de sérail, ou pour des raisons inadmissibles et même déplorables, telles que l'on n'en connaît que sous les monarques les plus absolus et les moins ouverts à la connaissance de la réalité. Les autocrates ottomans commençaient d'ailleurs leur règne sous le signe de la terreur, tous les frères du sultan — sans aucune exception — capables légalement d'occuper le trône en cas d'indignité du titulaire, étaient, par précaution, étranglés dès les premières

heures de son avènement. C'est ainsi que quatre princes, à l'accession de Sélim — et dix-neuf quand son fils Mourad monta sur le trône, furent étranglés par les muets du sérail. Cette preuve barbare d'atroce égoïsme montre combien le souci de l'intérêt personnel l'emportait chez les souverains ottomans sur toute considération nationale ou simplement morale. Elle explique l'influence sur le prince de son entourage privé de son harem, ignorant des véritables besoins de l'empire et de sa politique.

Ali avait trouvé, heureusement, dans l'état-major légué par le grand Soliman à son fils, Pertew-pascha (Pertau), second vizir à l'avènement de Sélirn. en 1566. C'était un général éprouvé de l'armée de terre qui devait, comme Colonna du côté des chrétiens, s'occuper avant tout du personnel combattant sur les galères. Mais, comme Ali pacha, Mohammed Scirocco, gouverneur d'Alexandrie, manquait de l'expérience spéciale de la grande guerre.

Le naïf chroniqueur le représente, un peu plus tard, ayant perdu toute force morale. « Mahomet Sirocco wollte sich mit der Flucht salvieren. » Le seul salut dans la fuite ! Triste idée que l'on nous donne du commandant de l'aile droite ottomane.

Enfin, Eudj' Ali ne devait s'imposer définitivement que dans le cours même de cette mémorable journée de Lépante, qui se préparait à cet instant précis, et qui consacra sa réputation en répandant la conviction que, d'après les faits eux-mêmes, seul don Juan d'Autriche, aurait pu balancer la victoire du Grand Corsaire si celui-ci avait commandé la flotte ottomane.

*
* *

Il faut le dire tout de suite, cette opinion sur Eudj a d'autant plus d'importance qu'il y a rigoureusement accord unanime,

parmi les historiens de l'époque comme chez les modernes, sur la façon dont s'est déroulée la bataille et les causes générales de l'échec turc.

Érudits ou techniciens maritimes, Italiens, Anglais, Allemands ou Français, officiers ou écrivains, tous ceux qui ont écrit avec quelque talent l'histoire de Lépante décrivent la bataille de la même façon, dans le temps et dans l'espace. Il faut avoir étudié dans tous leurs détails les récits qu'ils ont laissés pour se faire l'idée la plus exacte des causes du succès chrétien — dû à un ensemble de raisons stratégiques et tactiques dont le groupement est la partie à la fois délicate et décisive du commentaire.

Descendons, pendant qu'il en est temps, encore, dans le fond de la pensée des commandants en chef. Il y a encore place en eux, à cet instant, pour des réflexions visant la politique et la psychologie. Ils ne seront plus capables ensuite que de préoccupations stratégiques, pour se borner enfin à la tactique pure, lorsque le temps manquera pour tout autre genre de computation d'une application moins immédiate, lorsque le sort sera jeté, d'une aventure aussi terriblement décisive.

Il a été convenu par les alliés que le territoire de chacun d'eux serait préservé des débarquements turcs, « *fusse a tutti i Confederati reciproco l'obligo di defendere gli Stati de ciascuno diloro, que fussero dà Turchi assaliti.* » Les points menacés étaient évidemment les capitales, à savoir Venise et Rome avec ses environs — puis les possessions essentielles, telles que les côtes d'Espagne où, tout récemment encore, grondait la rébellion « qui mit Philippe II en si critique position». L'on n'a pas assez remarqué que cette exigence obligeait don Juan à une offensive dont on l'a beaucoup loué, mais qui s'imposait, la meilleure et même la seule manière de couvrir Venise étant de dépasser l'Adriatique avant que la majeure partie des forces

ottomanes eût occupé cette mer, où Eudj' Ali avait déjà pénétré, seulement en éclaireur.

Il faudra mélanger, sur le front chrétien, les navires des divers nationalités : la cohésion de chaque escadre en souffrira, mais l'esprit de coopération de l'ensemble sera beaucoup mieux assuré. Le manque de liaison provenant de la différence de langues est moins à redouter dans une lutte sur mer, où ce sont des signaux qui parlent.

Enfin, les chefs de la Ligue ont appris que la flotte turque était mal armée, d'un équipement défectueux, sans doute fatiguée d'une campagne déjà longue et marquée de nombreux débarquements. Renseignement capital au point de vue stratégique, les évaluations de sa force, quoique variables, la représentent toujours comme supérieure, en nombre total, à l'armada chrétienne. Quelle aubaine, si on pouvait la rencontrer encore dans le golfe de Lépante, où sa force numérique serait moins facilement utilisable, à cause de l'impossibilité de la déployer ! C'est, en effet, à la sortie même du golfe que le choc se produisit. Le déploiement des Turcs, quel que soit le motif de son insuffisance d'envergure, ne permit pas d'utiliser la supériorité quantitative de leurs bâtiments.

Du côté d'Ali-pacha on trouve la préoccupation naturelle mais néfaste d'accumuler les succès partiels, de faire du butin, des prisonniers — les Musulmans avaient capturé dix mille hommes au cours de leurs récents débarquements — tout ceci pour plaire au Sultan et à sa cour, où nulle critique avisée ne pouvait se produire, pour les émerveiller par des envois répétés de captifs et de présents. L'excès d'esprit critique est certainement le vice d'une coalition comme la Sainte Ligue, mais le défaut contraire est aussi dangereux. La station dans le golfe de Lépante, justifiée par les nécessités du ravitaillement, et séduisante en ce qu'elle menaçait à la fois tous les points

faibles de l’ennemi, n’était pas favorable devant un chef hardi comme don Juan, qui saurait vite faire perdre à l’adversaire le bénéfice de sa position d’expectative.

Aux Turcs profite pourtant la supériorité d’un service d’éclairage assuré par les élèves et subordonnés d’Eudj qui emploient tous les moyens — peinture renouvelée de leurs navires, croisières vespérales, interrogatoires de neutres — pour renseigner leurs chefs. Carax Ali, le meilleur disciple du Grand Corsaire, accomplit des prodiges dans son rôle si difficile et si important d’éclaireur de la flotte ottomane.

Les trois semaines séparant ainsi la concentration du choc des deux flottes, voient les adversaires hésitants jusqu’au dernier moment, à cause de l’immense importance de la partie engagée. Eudj’ Ali avec ses soixante-deux galères, précède toujours la flotte ottomane, et commande le seul élément actif de cette armée navale. Après les prouesses déjà mentionnées à Antivari, Dulcigno, Cattaro et un raid, qui doit terrifier Venise, sur Lesina, Zara et tout le fond de l’Adriatique, il se replie sans avoir attaqué la capitale de la Sérénissime République, craignant sans doute d’être enfermé dans le cul-de-sac. Il donne ainsi raison à Veniero que l’on a beaucoup loué, justement, d’avoir osé abandonner sa patrie avec ses quarante-huit galères — il était le premier, le 23 juillet, au rendez-vous avec don Juan à Messine pour la protéger plus sûrement grâce à la manœuvre que par la défensive passive.

Le 20 septembre 1571, la flotte chrétienne était au cap Colonne, sur la côte calabraise, tout près du village natal d’Eudj, qu’il avait laissé, cinquante ans auparavant, dans les circonstances dramatiques que l’on connaît.

Don Juan est à Corfou le 26 septembre, à Gomenitza, sur la côte albanaise, du 30 septembre au 3 octobre — le 5 et le 6 octobre sur les côtes de Céphalonie, l’île qui barre à distance,

l'entrée de ce golfe de Lépante dont les eaux séparent la basse péninsule grecque, la Morée, du reste de l'Europe. Les Turcs, à Lépante depuis le 20 septembre, et avertis de cette approche, tiennent en même temps un conseil de guerre au cours duquel on représente Eudj comme ayant eu une attitude indécise — ce qui pouvait être matière à réflexion pour l'amiral turc, qui connaissait l'esprit d'initiative et de résolution du Grand Corsaire, en particulier son attaque impétueuse et décisive à la bataille des Gelves. Quoi qu'il en soit, le choc est inévitable. Il va se produire le lendemain 7 octobre 1571.

*
* *

C'est du golfe de Patras, épanouissement sur l'Adriatique de la coupure de Lépante, que sortait ce jour-là, vers onze heures du matin, la flotte ottomane lorsqu'elle rencontra les navires chrétiens qui se dirigeaient vers elle après avoir quitté Céphalonie, et passé devant les îles de Pétala et d'Oxia, tout près de la pointe Scorpha. Le chroniqueur allemand note : « die Türcken wolte die Christé unversehens uberfallen », les Turcs voulaient surprendre les Chrétiens en se montrant inopinément au détour d'un chenal comme on en trouve tant entre ces îles. Il y eut, en effet, surprise.

Seules, les préoccupations tactiques vont jouer maintenant. En vue des îles Curzolari, qui, pour certains, devraient donner leur nom à la bataille, Ali, le capitan-pacha, « fait déployer l'étendard du prophète, appuyé par un coup de canon. Don Juan fait hisser la bannière verte et carrée, qui est l'ordre de se préparer au combat, puis la bannière blanche, qui est le signal de former l'ordre de bataille ». Il saura à peu près quelles forces turques lui sont opposées : 210 galères et 63 galiotes, ces dernières d'un modèle plus faible que les autres navires ottomans et que les bâtiments chrétiens adverses, qui

ne comprennent pas les naves, trop éloignées pour rejoindre à temps. Il y a, chez les uns de même que chez les autres, unité de religion — et, chez les Ottomans, un souverain commun, malgré la diversité d'origine des escadres, qui viennent d'Alger, d'Alexandrie, de Constantinople, de Rhodes, de Syrie et de Tripoli, avec leurs 25.000 hommes, dont une élite de 2.500 janissaires.

La flotte chrétienne mettait en ligne, face à l'est, cent soixante galères et six galéasses — d'un modèle plus imposant — en première ligne, réparties de manière à faire profiter de leur puissance plus grande l'ensemble du front. Au centre, se tenait don Juan avec les capitanes de Venise, du pape, de Gênes et de Savoie. A gauche, du côté de la terre, le commandement était exercé par Barbarigo. A droite, Jean-André Doria, petit neveu de l'adversaire de Kheïr ed din, tenait la haute mer. La flotte turque était aussi rangée en ligne, formation généralement imposée aux galères dont les flancs garnis de rames étaient le côté vulnérable et la proue, armée de canons et pourvue d'un éperon, la partie nettement offensive.

La supériorité numérique des Ottomans se fût mieux accommodée de la pleine mer, où son déploiement eût pu se faire en utilisant un front plus considérable que celui de la flotte chrétienne, ainsi menacée initialement d'un dangereux enveloppement. Cette supériorité aurait dû aussi inciter l'amiral turc à constituer une masse de manœuvre et une réserve, alors qu'il laissa l'initiative de ces formations à don Juan pour qui elles étaient beaucoup moins indiquées, mais qui sut en jouer avec une indiscutable maîtrise, et en tirer incontestablement la victoire.

Ali-pacha et Pertau étaient au centre de la formation turque. Scirocco, gouverneur d'Alexandrie, commandait la droite. Eudj'Ali, avec la flotte barbaresque, tenait et commandait la gauche.

On peut épiloguer sur les causes les plus certaines de la défaite ottomane. Le vent a nettement favorisé les Chrétiens dont la force morale en a été relevée, car, exaltés par une sorte d’esprit de croisade, ils trouvaient là un signe du ciel. L’on a vu plus haut des critiques générales contre la formation turque, la tactique de son amiral avant la rencontre, la préparation du combat telle qu’il l’avait conçue. On ne peut nier le rôle des impondérables durant la lutte qui se livre au centre, mettant aux prises, comme sur la terre ferme, les soldats que n’aidaient guère les manœuvres de galères trop rapprochées les unes des autres pour se déplacer. Il semble que les galéasses aient joué le rôle des éléphants d’Annibal, dont la force de choc était vraiment irrésistible et dont venaient à bout — mais alors sans rémission possible — des stratagèmes fort simples, qu’il eût fallu cependant avoir préparés : or, les Turcs paraissent avoir mis en leurs janissaires certainement très braves une confiance exagérée. Leur offensive n’était pas invincible, quand ils avaient affaire, comme on l’a signalé, à des bandes de vétérans chevronnés, bien en main, qui tenaient comme des murs et se servaient d’armes plus perfectionnées que celles de leurs adversaires.

Enfin, remarque essentielle et à laquelle les modernes n’ont peut-être pas attribué l’importance qu’elle méritait — un historien comme Contarini signale : « e di quelli che spororono, molti non fecero danno a Christiani, perche le prove delle galu Turchesce erano tant’alte più delle Christiane, che le bocche abbassate fin sù i speroni, portavano ancora tant’alto, che cimavano di sopra le pavesate delle galee Christiane ». Nous reviendrons sur le tir trop haut de l’artillerie des vaisseaux turcs. Son influence sur le sort de la bataille n’est pas contestable. Là se trouve peut-être même la véritable clef de la défaite ottomane — avec l’arquebusade, si heureuse pour les Chrétiens, qui abattit le chef de la flotte turque. Ce dernier coup eut un effet indéniable. Une effroyable lutte le précéda.

« L'action s'était engagée à l'aile gauche des confédérés... il était, quatre heures et demie après midi quand Ali, le Kapudan-pascha fondit sur le vaisseau de don Juan ; mais il se trouva pris entre l'amiral chrétien et le vaisseau de Venier (Veniero). Pertau-Pacha voulut s'attaquer à Colonna. Trois cents janitscheres et cent arbalétriers du vaisseau amiral turc luttèrent vaillamment contre les quatre cents arquebusiers sardes placés à bord du vaisseau amiral de don Juan. L'action dura une heure; le Kapudan-pascha tomba frappé d'une balle, et les soldats espagnols se rendirent maîtres du vaisseau. Le Kapudan-pascha respirant encore, et les invitant à descendre dans la cale, où ils trouveraient de l'argent, l'un d'eux lui abattit la tête qui fut portée à don Juan ».

Deux fois, les deux capitanes opposées avaient été envahies par les soldats ennemis, deux fois, en deux heures, l'avantage fut ressaisi de part et d'autre, au milieu d'une tempête de canonnade et d'arquebusade où sombrèrent le bruit des épées, les clameurs des combattants. Ali-pacha avait bien, comme réserve tactique, rangé en profondeur sept galères derrière la sienne, pour passer de l'une sur l'autre en cas de péril trop grand et recommencer la lutte avec des forces fraîches. Mais les galéasses chrétiennes avaient été placées de manière à commander les abords du véritable duel qui se livrait au centre, avec une telle supériorité de forces que le dispositif, dont le Turc attendait merveille, ne put jouer. D'ailleurs Ali étant tombé mortellement frappé, ce coup assura la victoire du centre chrétien par un effet direct doublé c'est le choc en retour — de la répercussion qu'il devait avoir sur toute la ligne. Les forces principales se trouvaient accumulées en un point sur lequel le résultat de la lutte devait être décisif.

Le « point névralgique » ayant livré une solution foudroyante à l'énigme qu'il constituait, tout s'ensuivit au centre et à l'aile gauche chrétienne. Ni Scirocco, ni le bey de Nègrepont

qui partageait avec lui le commandement de l’aile droite turque, n’étaient de taille a remonter un courant de défaite comme celui qu’avaient créé l’échec et la mort d’Ali-pacha. Une dernière tentative des Turcs, un peu trop indiquée pour n’avoir pas été prévue par Barberigo, — Scirocco voulait couper de la terre le Vénitien qui y appuyait son extrême gauche, — ne pouvait plus réussir. Le général Ali-Pertau s’échappait à grand-peine.

Tous les historiens affirment que la rencontre de Lépante, si elle n’avait pas reçu à ce moment le coup de fouet de la contre-offensive foudroyante du Grand Corsaire, aurait été, en même temps qu’une grande défaite des Turcs, la honte éternelle de cette nation que l’on croyait jusque-là invincible et qui se voyait écrasée dans la proportion des deux tiers de ses forces mises en ligne, deux heures après le commencement de la grande bataille.

*
* *

Jean-André Doria — au service de l’Espagne dès 1556 et n’ayant dans son passé que la funeste bataille des Gelves en 1560 et la défense maritime malheureuse de Chypre — commandait la droite chrétienne et se trouvait ainsi opposé à Eudj’Ali. Avait-il hérité de la tactique souvent temporisatrice de l’illustre André ? Fut-il effrayé du nombre des vaisseaux — de modèle réduit, il est vrai, — placés en face de lui ? Était-il intimidé par la renommée d’Eudj’Ali, toujours vainqueur sur mer jusque-là et dont la réputation chez les Chrétiens était immense — alors que ses collègues avaient intérêt à diminuer son mérite en Turquie pour exalter le leur propre ? Voulut-il attirer son adversaire loin du centre de l’action, où se jouait la partie principale ? Ces diverses hypothèses ont été examinées, en particulier la dernière, la plus favorable au Génois et à sa justesse de vues. Elles tendent toutes à expliquer que Jean-André ne se

soit pas pressé d'engager le combat et n'ait pas cessé de s'élever en pleine mer. Le reste de la flotte chrétienne restant immobile, il se produisit fatalement une solution de continuité entre l'aile droite et le centre des Chrétiens.

Une telle faute ne pouvait manquer d'être exploitée par la tête froide et le bras prompt du Grand Corsaire. Revenant sur le centre, il l'attaque inopinément avec des troupes fraîches et des vaisseaux qui n'avaient pas encore souffert. C'est là — remarque essentielle — qu'il faut encore davantage regretter l'absence de toute réserve du côté turc. Car les gravures et les récits de l'époque ne doivent pas nous tromper ; il y avait eu, pendant la marche, une arrière-garde ottomane. Il n'y eut pas de réserve constituée. Si, à l'exemple de don Juan, le commandement suprême ottoman avait disposé d'une forte escadre prête à intervenir et à suivre Eudj' dans sa foudroyante offensive, le sort de la journée pouvait changer. Aidé par des galères turques plus fortes que les siennes propres, qu'exaltait son geste impérieux, le Grand Corsaire pouvait présenter une centaine d'unités fraîches, pour combattre la flotte chrétienne encore accrochée, bien qu'en excellente posture. Malgré la concentration qui se serait alors effectuée contre le Beglierbey d'Afrique, les Turcs pouvaient encore espérer une solution qui ne fût pas désastreuse. Les premiers résultats de l'offensive barbaresque pouvaient d'ailleurs faire espérer les plus grands succès. Dix galères, au nombre desquelles on comptait la capitane de Malte, tombèrent au pouvoir d'Eudj. « La Fiorenza du pape », la Marguerite de Savoie et la capitane de Nicolas Doria se débattent au milieu d'une nuée d'ennemis, comme le San-Giovanni et la Piemontesa.

Mais de tous les côtés arrivent des renforts chrétiens qui circonscrivent cet échec isolé. « C'est d'abord la division de Cardona, sur le point de prendre son poste dans l'escadre de Doria, et qui est impuissante à maîtriser Oulouch-Ali. C'est la

réserve de Santa-Cruz, qui fait à ce moment son entrée sur le champ de bataille, c'est don Juan d'Autriche lui-même, qui vient à peine de sortir du combat du centre, qui lâche ses prises et accourt avec une dizaine de navires, c'est enfin Doria, qui a fait demi-tour et se porte au combat ».

D'un critique maritime des plus autorisés, cette appréciation des forces chrétiennes qui furent précipitées sur le Grand Corsaire, font juger de la valeur de son intervention. Ces terribles escadres, les unes encore chaudes de leur succès, les autres n'ayant pas encore combattu et brûlant de se distinguer à leur tour, veulent toutes écraser l'audacieux qui, avec une géniale hardiesse, tente de ressaisir la, victoire entre leurs flancs secoués par la rage. Les admirateurs du chef barbaresque, sur ce point de l'histoire du monde, sont tous les écrivains, sans exception, qui ont traité de la bataille de Lépante. C'est le Vénitien Diedo, toujours si abondant et si exact dans ses récits, comme la plupart de ses compatriotes, qui dit, dans sa lettre à Barbaro sur la bataille des îles Curzolari (ou de Lépante), « Ora Ulucchi Ali, ch'era già, come dicemmo, venuto ad assalire la parte destra del corpo della nostro battaglia, veggendo al hora, per esser vicino, abbatuti gli stendardi della schiera della battaglia Turchesco, giudico quello, ch'era, cio é, che le cose loro fossero andate male : e temendo, che à se il medesimo avvenisse, vedendo, come é detto, quelle nos tre galee, che venissano velocissimamente verso lui... ». On voit le Grand Corsaire se précipitant, le cœur en liesse, sur la trouée inespérée — fondant sur le flanc ennemi pour l'entamer d'une morsure mortelle — et trouvant là une carapace impossible à percer même pour sa dent léonine. Derrière cette cuirasse, au contraire, un corps que parent déjà les dépouilles du frère d'armes du Barbaresque, un corps qui va se précipiter pour mordre à son tour, avec les autres molosses de la même meute. Ainsi, un si grand

effort aura sauvé l'honneur, sans pouvoir dérober aux mains ennemies la victoire qu'elles étreignent déjà.

Non seulement Diedo nous éclaire sur l'importance du rôle joué par Eudj pendant la bataille, mais il nous fixe sur l'intérêt que les Chrétiens attachaient à sa présence le jour de l'action : « Ulucchi Ali, un de'gran capitani della militia marineresca de' Turchi... con forse ottanta legni era passato in quei giorni verso Levante, rimorchiando le due navi... e che non era tornuto à dietro ». Octante voiles était un chiffre exagéré, à moins de compter aussi les navires les plus faibles. Les deux « navi » remorqués étaient une prise du vaillant corsaire. Celui-ci avait-il tourné à droite, était-il revenu en arrière ? La question préoccupe le service d'éclairage de la flotte chrétienne «... il detto Ulucchi Ali fosse veramente tornato... il detto Alvanese affirno si faltamente per vero, che non ere tornato... ».

L'Allemand qui connut personnellement Eudj'Ali et dont les croquis et les plans de, la bataille représentent celle-ci avec une exactitude saisissante, donne des détails sur certaines phases de l'action et en sacrifie entièrement d'autres. On assiste avec lui au Conseil de guerre où « der Ali Bassa als General resolirierte sich bald ein Schlacht zu lifern ». Il montre les Chrétiens attaquant avec fureur à ces paroles enflammées de leurs chefs : « Voici l'heure, frères valeureux, d'acquérir un renom immortel et une éternelle gloire et de tirer une seule fois juste vengeance de tant d'offenses reçues. » L'auteur même de ce récit fut témoin de la plus infâme de ces offenses, l'exposition devant les esclaves chrétiens à Constantinople, de la peau arrachée au corps vivant de l'héroïque Braganino.

Enfin, M. de Grammont prononce, avec le recul du temps : « Le jour de la bataille de Lépante, il (Euldj'Ali) était chargé de la direction de l'aile gauche, qui supporta sans faiblir pendant la moitié de la journée, presque tout l'effort du combat.

Enfin, l'aile droite et le centre rompus et en fuite, il prit le commandement en place du capitan-pacha qui venait d'être frappé à mort, traversa audacieusement les lignes chrétiennes, se jeta sur les galères de Malte qu'il couvrit de feu, et leur prit la capitane, avec l'étendard de la Religion, qu'il rapporta triomphalement à Constantinople ; à dater de ce jour, le sobriquet injurieux de Fartas (Teigneux) fit place au glorieux surnom de *Kilidj* (l'Epée) ». M. de Grammont ajoute que le désastre de Lépante eût été évité si l'on avait suivi les conseils d'Eudj, qui s'était admirablement fait éclairer par son lieutenant, l'audacieux et habile Carex Ali, le vainqueur du prince de Piombino et l'un des plus réputés parmi les Musulmans tués à Lépante.

Resté complètement seul pour arrêter les forces chrétiennes peu entamées par ses compagnons de lutte, « Oulouch-Ali ne peut tenir devant l'arrivée de ces vagues successives. Au surplus, la décision est partout ailleurs, à ce moment, définitivement favorable aux Chrétiens par la victoire de l'aile gauche, par le succès de l'attaque décisive du centre surtout, et l'intervention du vice-roi d'Alger est trop tardive pour changer la face des événements ; car elle se produit à un moment où la plupart des autres fractions européennes ont les mains libres ».

« Il abandonne ses prises et lâche pied. En s'aidant de ses voiles, il fait en toute hâte route vers le canal de Sainte-Maure (au nord des îles Curzolari), Santa-Cruz (Santa-Croce), don Juan et Doria tentent de le poursuivre, mais leurs rameurs n'en peuvent plus... ». Finalement, Eudj avait sauvé l'honneur ottoman, rapportait l'étendard de la capitane de Malte, se vengeant une fois de plus de l'échec que l'Ordre lui avait fait subir.

Mais quinze mille Chrétiens virent briser leurs chaînes. Le nombre des morts chez les Turcs est évalué, suivant les au-

teurs, à 25.000 ou 30.000 hommes. L'historien allemand de l'époque, déjà cité, dénombrant le personnel et le matériel sacrifié par les deux partis, donne les chiffres suivants que l'on peut admettre, non seulement comme les plus précis, mais aussi les plus exacts des pertes subies des deux côtés.

7.656 Chrétiens (un amiral, 17 commandants de vaisseaux, 13 officiers, etc.) tués. Pas de prisonniers. 29.990 Turcs, un amiral commandant en chef, 24 commandants, 20 capitaines, en tout 25.990 hommes tués, 3.846 prisonniers.

Les Chrétiens ont pris 117 galères, 13 galiotes, 80 vaisseaux turcs sont à la côte, dont 40 furent coulés.

Le pape reçoit 881 esclaves, 19 galères, 2 galiotes, 19 canons, 3 pierriers, 42 autres pièces.

Au roi d'Espagne sont attribués 1.703 prisonniers, 58 galères, 6 galiotes, 59 canons, 8 pierriers, 128 autres pièces.

Enfin, la part de Venise comprend 162 esclaves, 40 galères, 5 galiotes, 40 canons, 5 pierriers, 89 autres pièces.

Le grand Cervantès, parmi les blessés chrétiens, perdit un bras à la bataille.

Comment ce riche butin ne servit guère à renforcer utilement la puissance navale des Chrétiens victorieux — de quelle manière s'y prit Eudj'Ali pour réparer ces pertes, réorganiser la marine turque que le désastre subi eût pu faire disparaître à jamais de la Méditerranée. Voilà ce qu'il faut maintenant étudier, comprendre, puis admirer sans réserve comme ont fait tous les historiens, anciens et modernes, de la bataille de Lépante, pierre de touche immuable pour la renommée guerrière du grand Barbaresque.

X

Un succès qui tombe en quenouille

Sur la gloire qu'Eudj'Ali a trouvée à Lépante, il n'y a qu'une opinion parmi les historiens, tous d'accord pour louer le valeureux commandant de l'aile gauche ottomane. La même unanimité se retrouve au sujet des suites de cette rencontre si importante par les ressources qu'elle opposait, le rang des chefs mis en présence, la réputation des empires qui s'y heurtaient. « Ce fut la plus grande victoire qui eût été remportée jusqu'alors sur les Turcs, et celle dont on a tiré le moins d'avantage ; les disputes des commandants et les intérêts contraires des confédérés en firent perdre tout le fruit ; parce qu'au lieu de n'avoir en vue que la gloire de Dieu et le bien de la chrétienté, chacun cherchait son avantage particulier ». Ainsi parle de Thou dans son « Histoire Universelle » et ces lignes en résument des centaines d'autres qui expriment le même avis. Le rôle d'Eudj dans la période qui suivit la défaite que lui seul eût pu éviter à la Turquie, est jugé aussi glorieux, aussi profitable à son pays d'adoption par tous les écrivains contemporains de ces événements émouvants et capitaux.

L'allégresse de la chrétienté, après cette éclatante victoire, ne connut pas de bornes. Malgré les pertes des confédérés,

dont l'une des plus importantes était due à la propre main d'Eudj'Ali, sous laquelle tomba le grand commandeur d'Allemagne de l'Ordre de Malte (Hadschi-Chalfa, Caraccioli), on se réjouissait de la supériorité montrée par la flotte chrétienne, par son commandant en chef, par ses équipages. Une chapelle fut consacrée, dans l'église Saint-Jean et Saint-Paul de Venise, à perpétuer spécialement le souvenir de la Sainte-Ligue et de son triomphe. Le 7 octobre devint un jour de réjouissance annuelle pour la reine de l'Adriatique et la statue de Sainte-Justine, dont la fête marquait le jour de la victoire, surmonta le faite de l'arsenal.

A Rome, Colonna monta au Capitole en triomphateur, et dédia une colonne d'argent à la Vierge. Il reçut 60.000 ducats de Pie V qui avait été l'âme de la coalition et qui put appliquer à don Juan d'Autriche ces paroles de l'Évangile. « Il y avait un homme envoyé de Dieu, du nom de Jean ». Enfin, les trophées de la victoire, bannières turques, queues de cheval du seraskier, fanaux d'or des reïs, composaient un butin comme on en avait rarement contemplé du côté des chrétiens.

Tandis que ces marques d'enthousiasme en apparence si justifiées, étaient données par les Confédérés — les monarques qui n'étaient pas entrés dans la ligue, en particulier les maîtres de la France et de l'Angleterre, ne ressentaient sans doute pas intimement la même satisfaction — que se passait-il en Turquie ? Une lettre de l'ambassadeur de France à Constantinople le révèle de la façon la moins partiale et la plus objective. Les explications que le Sultan (Sa Hautesse, que l'ambassadeur appelle S. H. par abréviation) donne de la défaite ottomane, semblent au premier abord dictées par le seul désir bien diplomatique de « sauver la face ». Il est remarquable qu'elles aient contenu presque prophétiquement la prévision des conséquences de la victoire chrétienne dans toute leur décevante faiblesse. L'ambassadeur se fait expliquer l'historique de la

formation de la Ligue, puis de ses conséquences : les Ottomans accusent les Vénitiens — plus menacés en effet que tous les autres, on l'a dit, puisque Chypre venait de leur être enlevé d'avoir pris l'initiative de sa formation. Il continue ainsi le récit dicté par le Sultan ou par son entourage :

« Cependant les Vénitiens faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour faire entrer tous les princes chrétiens en ligue avec eulx, mais que aucun prince n'y a voulu entendre, sinon le pappe et le roy d'Espaigne, qui ont donné aide et secours auxdits Vénitiens, qui, tout aussitôt, qu'ils eurent la nouvelle comme l'année de S. H. s'estoit retirée à Lepento, en résolution d'envoyer leur armée, qui estoit belle et bien armée, pour combattre celle de S. H. encores qu'elle feust lasse et avec peu de gens et de munitions, néanmoins le capitaine de la mer, voullant conserver et maintenir leur foy, et qui, avec l'aide de Dieu espéroit avoir et obtenir la victoire, fust, le premier qui investit les ennemys, Où combattant vaillamment jusques à ce qu'une balle d'artillerie le feit passer de ceste vie en l'autre, et voyant Aly-Bassa, beglierbey d'Algier, qui avoit desjà pris quelque nombre de gallères des ennemys, que ledit capitaine de la mer estoit mort ; et que le costé... qu'il conduisoit estoit perdu, et que ladite armée ne pouvoit résister pour estre foible et mal armée, se retirast en terre, où *quelque nombre* de gallères furent prises par les ennemys, qui est toute la victoire qu'ils ont eue.

« Le G. S. escript aussy à S. M. comme il a deux cents galères bien en ordre de tout ce qu'il leur faut, et comme il a envoyé par toutes ses forteresses, tant maritimes que terre ferme, bon nombre de gens, vivres et munitions, et que dedans peu de jours il voulloit envoyer ung capitaine en Algier avec ung bon nombre de gallères, pour faire teste à ses ennemys si d'aventure ils vouloient faire quelque entrepriuse sur la Barbarie. Le G. S. escript au roy qu'il n'a voullu faillir, comme à son

bon et parfaict amy, de luy faire entendre tout le discours de ceste guerre, ayant S. M. faict le semblable à S. H. et comme aussy ont faict ses prédécesseurs roys à feu sultan Solyman son père, auxquels il a toujours esté bon et vray amy, comme aussy sera S. H. à jamais bon, parfaict et vray de S. M. »

Ces atténuations de la signification et de la valeur d'une si grande victoire se sont trouvées ratifiées par les faits, si l'on considère, du moins, les suites de la bataille dans le temps qui précède la mort d'Eudj'Ali. Celui-ci ne survécut que seize ans à la rencontre et n'eut pas le temps de voir la grande décadence ottomane, due à bien d'autres causes d'ailleurs, qu'à un événement de guerre.

Le moral des Turcs avait été moins affaibli qu'on n'aurait pu le craindre, grâce à l'initiative prise par Eudj de ramener en grande pompe les trophées qu'il avait enlevés à Lépante, en particulier l'étendard de la Religion — qu'il rapportait, traînant dans la mer à l'arrière de sa propre galère, suivant la coutume. Le nombre de vaisseaux qu'il avait sauvés n'est pas connu avec certitude, mais que ce soit quarante ou cinquante, suivant les estimations, il faut y ajouter ceux auxquels le vieil amiral Piali-pacha put faire réintégrer Constantinople. Le rapport de l'ambassade vénitienne, du 29 novembre 1572, en compte 133, dont 13 galères. C'est donc avec une force encore imposante qu'Eudj put faire son entrée dans le port. Le sultan Selim fut si satisfait d'un tel résultat qu'il décerna au Grand Corsaire, comme on l'a dit, le titre de Kilidj (l'Epée) soit pour récompenser le dernier service rendu, soit en confirmation d'un, pareil honneur déjà mérité par Eudj à Tunis. De plus, il le nomma Capitan-pacha (Kapudanpascha) en remplacement d'Ali, tué à Lépante.

La situation avait été analysée par le nouveau capitan-pacha avec cette netteté et, en même temps, cette hauteur de vue,

qui caractérisaient son talent. Comme le fait remarquer l’historien, qui compare malicieusement Constantinople et Venise après Lépante, on ne décora point l’arsenal de sculptures, chez les Turcs. Mais on l’agrandit aux dépens du jardin de l’Empereur. Deux cent cinquante galères furent mises en chantier par Eudj’Ali qui, plein d’une activité dévorante, mais encore peu au courant des ressources de l’État ottoman, fit remarquer au grand vizir qu’il était difficile de se procurer les six cents ancres correspondantes, ainsi que les gréements nécessaires. On conçoit, en effet, que les fournitures métalliques fussent le point faible des constructions maritimes dans un pays comme la Turquie, riche en bois, mais privé de toute industrie. « Seigneur pascha» aurait dit Sokolli, « le pouvoir et les ressources de la Sublime-Porte sont tellement infinis que, si cela était ordonné, il serait possible de se procurer des cordages de soie et des voiles de satin ; demandez-moi tout, pour que rien ne manque à un seul vaisseau ». Le Grand Corsaire avait par bonheur, l’appui du seul homme d’État conservé par Sélim en souvenir de son illustre père Soliman : le grand vizir Sokolli, qui devait malheureusement mourir peu après, était digne de comprendre et d’aider l’inestimable serviteur qu’était Eudj’Ali.

L’ambassadeur de France, évêque d’Acqs, était, lui aussi ami d’Eudj’Ali, qu’il croyait d’ailleurs plein de repentir au sujet de son reniement, et pratiquant en secret le christianisme. Ce n’est pas l’avis de Furttenbach, qui, lui aussi, connaissait personnellement Eudj’Ali et dit : « freywillig und leichtfertig zu einem Tureken worden ist ». Le repentir serait venu bien tard. L’évêque écrit au roi de France, Charles IX, le 10 juin 1572, c’est-à-dire huit mois après Lépante :

« Sire, je pensois vous faire une depesche par le sr de Germiny, qui s’attendoit de partir avec le sr Malateste. Mais le Bassa m’a instamment prié de retarder le partement de l’un et de l’autre, jusques à ce que leur armée de mer soit sortie de

ce port, désirant le G. S., comme m'a dict ledict bassa, qu'ilz voient ses forces navales ensemble, pour vous en faire ung véitable récit et par ce mesme moien vous représenter l'effort qu'il a faict en six mois d'avoir remis sus et édiffié de nouveau environ deux cens gallères... Nous attendons dans huict ou dix jours leur sortie, laquelle on nous veult faire veoir en lieu bien prochain et fort commode pour les recognoistre une à une et veoyr les hommes qui seront dedans, lesquelz, comme on l'estime, doievent passer le nombre de vingt mil arquebouziers, ce que jamais ne fut veu en cet empire. *Luchally' qui est leur général, a après aux Turcqs de laisser leurs arcz au logis*, pour ce coup, disant qu'il a praticqué cest apprentissage en la dernière bataille de Lépanthe... »

On le voit, Eudj'Ali ne négligeait rien de ce qui pouvait restaurer le pouvoir et le prestige de son maitre : après la force morale et la puissance matérielle, le point de vue de la technique ne lui échappait pas davantage. Ennemi de la routine, il était partisan des armes nouvelles et regrettait que le courage des janissaires dans la dernière bataille n'eût pas été servi par un matériel récent et perfectionné.

Il est d'ailleurs une remarque fort importante que Contarini et d'autres auteurs ont faite sans appuyer, que les historiens suivants ont omis de transcrire et qui pourrait bien expliquer techniquement la façon dont tourna, pour chacun des deux adversaires, la rencontre qui mit aux prises leurs forces navales. Que ce soit par un défaut de construction, ou par une mauvaise répartition du chargement, la hauteur au-dessus de la ligne de flottaison des bâtiments turcs — à l'exception des navires corsaires — était beaucoup trop considérable. Ceci intéressait le rôle de l'éperon, arme redoutable, fréquemment employée à cette époque — mais n'influait pas moins sur les résultats du tir des bouches à feu, dont les principales, comme il a été dit, étaient placées en proue. Le pointage de ces canons, d'après

toutes les gravures de l'époque, se faisait par une ouverture peu considérable qui ne permettait guère de faire varier leur angle de tir. De sorte que le résultat était de faire passer les projectiles turcs bien au-dessus de l'objectif. *Cet inconvénient était encore plus considérable au cours de la lutte rapprochée* que les Ottomans avaient souhaitée, bien à tort : le défaut signalé eût perdu de son importance, et les navires chrétiens auraient été plus facilement atteints var les projectiles, s'ils s'étaient trouvés plus éloignés de leurs adversaires. II est vrai que, dans ce cas, la supériorité des arquebusiers de la Ligue sur les archers musulmans se fût révélée prépondérante. *El l'on comprend maintenant à merveille* que là était la clef de la défaite turque et que le Grand Corsaire, devenu le grand amiral, voulût porter dès l'abord un remède à ce mal.

Cette sortie des vaisseaux turcs, au spectacle de laquelle on conviait les envoyés du roi de France à Constantinople, coïncidait avec le départ de la flotte pour une campagne qui n'eut pas les caractéristiques brillantes de celle de Lépante, mais dont les résultats furent, cependant, beaucoup plus décisifs. Cette fois Eudj'Ali commandait en chef. L'outil qu'il avait forgé était trop nouveau pour qu'il voulût faire autre chose que l'éprouver, puis le montrer de loin aux Alliés, parmi lesquels la désunion commençait à s'installer. C'était, a-t-on affirmé, l'espoir caressé par Eudj, chez qui le sens politique ne fut jamais inférieur au talent technique. Il réussit, avec ses deux cent cinquante navires, à en imposer aux confédérés dont la concentration avait été laborieuse. Au point de vue moral, le grand vizir Sokolli avait déjà fait impression sur l'ambassadeur vénitien venu pour le sonder : « Tu viens voir», dit le Turc « où en est notre courage après le dernier accident; il y a une grande différence entre votre perte et la nôtre. En vous arrachant un royaume, nous vous avons enlevé un bras ; en

battant notre flotte, vous nous avez seulement coupé la barbe : le bras retranché ne repousse plus ; la barbe rasée revient plus épaisse. »

Le moral des Ottomans et le matériel de leur flotte avaient en effet repris leur niveau grâce à l'activité et à la ténacité d'Eudj. Mais il ne pouvait faire le miracle de ressusciter la fleur de la marine turque, coupée à Lépante. Les marins d'élite, les janissaires les plus braves étaient restés dans cette eau rougie de leur sang. On n'avait pu les remplacer encore. Pourtant, les deux rencontres qui mirent face à face les flottes ennemies, l'une devant Cerigo l'autre près du cap Matapan, restèrent indécises. Stratégiquement, les escadres ottomanes eurent même l'avantage, leur jonction ayant pu se faire malgré l'intervention de la flotte confédérée. Les Turcs purent se retirer sur Modon, que le prince de Parme dut renoncer à assiéger; et sur Navarin. Enfin, le capitan-pacha regagna Constantinople après n'avoir subi que des pertes minimes. Le but était atteint : Venise, découragée, demandait la paix.

Aucune preuve plus nette ne pouvait être donnée du relèvement ottoman après Lépante, que les conditions imposées par le Grand Seigneur : la guerre avec la Ligue, commencée de suite après la conquête de Chypre par les Turcs, se terminait par le maintien de Chypre comme possession ottomane. Suivant l'expression de Voltaire dans l'Essai sur les Mœurs, les Turcs semblaient avoir gagné la bataille de Lépante. Venise accepta cette amputation et signa la paix le 7 mars 1573.

*
* *

Comme l'avait dit le grand-vizir à l'ambassadeur de la Sérénissime République un royaume — ou même deux : Chypre et Tunis — avait été arraché par son maître à ses ennemis,

et cela valait plus qu’une bataille perdue. On peut expliquer et prouver l’exactitude de cette affirmation. Un succès terrestre — la conquête d’un royaume, celui-ci fût-il insulaire, pourvu que ses dimensions soient suffisantes — matérialise entièrement un triomphe guerrier, le rend effectif et efficace. Au contraire, *les marins n’occupent pas*, du moins par eux-mêmes et sauf s’ils ont la possibilité de transporter un matériel et un personnel très importants. Or, ceci ne se trouve réalisable qu’en face de forces entièrement, désorganisées, ruinées réellement et complètement — ce qui n’était pas, nous l’avons vu, le cas de la marine turque, promptement ressuscitée à la voix de son nouveau chef.

Le général chrétien, don Juan d’Autriche, ne put supporter que sa gloire lui fût ainsi ravie par un adversaire cependant digne de lui, deux fois remis en sa présence et qui avait finalement maintenu à son pays le gain d’un royaume, comme l’avait dit Sokolli. Un autre royaume que l’on pouvait prendre, ou plutôt reconquérir, s’offrait aux coups de don Juan : c’était celui de Tunis, où le Grand Corsaire avait, on s’en souvient, jeté des troupes en 1569, sans obtenir les forces suffisantes pour s’emparer de la Goulette, clef de la capitale. Don Juan perçut cette faiblesse dans la position de son rival, en profita aussitôt en véritable homme de guerre. Nous verrons le nouveau Capitan-pacha ramasser une fois de plus ses forces pour parer ce dernier coup, parvenir brillamment à reconquérir ce fleuron de la couronne de son maître et regagner ainsi l’enjeu de la dernière partie qui le mettait au prises avec le fils glorieux du grand Charles-Quint.

C’est avec une flotte de quatre-vingt-dix galères, accompagnées de dix-huit navires de transport, que don Juan se présenta devant la Goulette dans les premiers jours d’octobre 1573. Il était parti de Favignana en Sicile, exactement le 7, jour anniversaire de la bataille de Lépante. On sait que le Grand Corsaire avait laissé à Tunis, après la conquête qu’il en avait

faite, une garnison chargée de tenir la ville, rôle rendu difficile par le maintien des Espagnols au fort de la Goulette. Le renégat sarde Ramdan, qui commandait les Turcs, n'a jamais passé pour un foudre de guerre et prit la fuite du côté de Kairouan, tandis que les vingt deux mille hommes débarqués par don Juan entraient dans Tunis, la livraient au pillage, puis l'évacuaient à l'exception de vingt-deux compagnies d'infanterie espagnole (quatre mille hommes avec Salazar) et un même nombre d'Italiens avec Pagano Dorias tous sous le commandement de Gabrielle Serbelloni.

Hamida, fils rebelle du souverain légitime de Tunis, que l'on a vu dépossédé de son royaume par Charles-Quint, ne pouvait être maintenu dans son gouvernement après les cruautés qu'il avait exercées sur son père et la duplicité qu'il avait montrée à maintes reprises dans ses rapports avec les Espagnols. II fut remplacé par son frère Hamet, mais tous ces changements ne durèrent que dix-huit mois, car le Grand Corsaire veillait et ne se laissait pas arracher facilement une proie comme celle qu'il avait conquise deux ans avant l'expédition de don Juan.

Il avait fallu d'ailleurs les pires « fortunes de mer » pour empêcher Kilidj'Ali de se mesurer une fois de plus avec son rival. Deux fois, il était sorti à la tête de ses flottes et chaque fois de violentes tempêtes dispersèrent ses vaisseaux, le forçant à rentrer au port. La raison déjà donnée — l'inexpérience des équipages décimés à Lépante et non encore remplacés — explique peut-être ce contretemps qui faillit être fatal au Capitan-pacha. Car ses ennemis en profitèrent, dans une cour où l'intrigue régnait, pour l'accuser d'inertie. Il ne sauva sa tête qu'à prix d'or. Le récit de ce fait, écrit M. de Noailles, évêque d'Acqs, à la reine-mère en même temps qu'au roi Charles IX, le 16 novembre 1573, montre la vénalité de la cour de Selim,

à qui l'ambassadeur de France avait d'ailleurs appliqué le vers :

Munera, crede mihi, placant hominesque deosque.

« J'ay rendu compte à V. M. du retour de la plus grande part de l'armée de ce seigneur (le Grand Turc) conduite par Pialy-Bassa ; le reste de laquelle entra dans ce port le XIXe du présent, commandée par le capitaine général d'icelle, Uluchaly, lequel a demeuré quatre ou cinq jours en une merveileuse tremeur et craincte de sa teste. Car sur la plainte que ledit seigneur avoit faicte à Pialy-Bassa, son gendre, de ce qu'il avoit ramené son armée sans proffit et sans honneur, ledict Pialy avoit rejetté toute sa faute sur ledit Uluchaly. Mais, à ce que j'entends, son appoinctement a esté faict par Mehemet, premier bassa, *moyennant plusieurs centaines de milliers de ducats qu'il donne au maistre, et si je crois que le vin du vallet n'y est pas oublié*. Voilà le changement qu'il ya en cet empire depuis le temps de feu sultan Solyman, qui punissoit toutes fautes, tant grandes que petites, par la vie de ses serviteurs; et cettuy-cy compose tout à l'argent, sans faire mourir personne, dont j'ay desjà vu l'exemple en quatre bassas depuis que je suis en cette charge. Par ainsy ce n'est pas merveille s'il abonde en trésors et richesses, puisqu'il l'uy en vient d'amis et d'ennemis, et prend de tous costez, et n'y a rien qui tant luy plais que les présents ».

Sauf l'accusation portée contre Piali d'avoir trahi Eudj' Ali — son ami très cher qui l'avait couvert de présents pendant les deux ans et demi qu'il avait passés dans le gouvernement de Tripoli — cette lettre semble rigoureusement exacte et jette un triste jour sur la corruption ottomane. Le Grand Corsaire connaissait cette honteuse maladie du corps turc, il ne s'était jamais laissé gagner par elle mais avait pris toutes les précautions nécessaires contre les conséquences qu'elle pourrait avoir chez les autres. C'est ainsi qu'aux présents donnés

dans le but de le perdre, il put répondre par d'autres plus élevés qui le sauvèrent sans oublier, comme le dit l'évêque, le vin du valet.

Ayant obtenu la permission de se porter contre la nouvelle conquête espagnole, le capitan-pacha Eudj'Ali, devenu Kilidj-Ali depuis que ce glorieux surnom lui avait été reconnu par le Sultan Sélim, sortit de Constantinople le 15 mai 1574 avec deux cent quatre-vingt-dix vaisseaux et quelques navires de charge. L'embarquement de vivres, munitions et renforts de compléments retardèrent l'arrivée de la flotte devant la Goulette, qui ne se produisit que le 13 juillet. L'expédition était moins facile que celle de don Juan car, cette fois, il fallait s'emparer de deux places qui se soutenaient l'une l'autre, et où l'on avait élevé un nouveau fort à quatre bastions, entre la mer et les agglomérations de maisons. Toujours a l'affût de l'occasion, Kilidj Ali avait, pressé les préparatifs de l'expédition pour surprendre Tunis avant que les travaux fussent terminés. Les retards qui s'étaient produits provenaient du fait du chef des troupes de débarquement, Hassan-pacha, placé en principe sous les ordres du Capitan-pacha, mais que sa qualité de gendre du sultan rendait plus indépendant qu'il n'eût fallu. C'est ainsi qu'Eudj' Ali et Sinan-pacha, le conquérant de l'Iémen, durent lui abandonner une partie de la gloire qu'ils acquirent en menant à la victoire quarante mille hommes de troupes de débarquement, comprenant sept mille spahis, sept mille janitscheres et dix mille Syriens. Eudj conduisait les assauts, dirigeait les travaux, commandait tout avec cette infatigable activité que personne ne lui a jamais contestée : « Uluzali omnia impigre administrante cum remigio et tri remibus educta operarum copia abundaret, ad quingentos camelos accessisset. » Et de Thou confirme : « Ulucchiali fit venir au camp l'équipage des vaisseaux, et 500 chameaux qui servaient au transport des matériaux. »

La Goulette avait été soigneusement fortifiée par Charles-Quint lors de l'expédition de juillet 1535. Elle fut prise d'assaut le 24 août 1574. Deux cents canons — certains auteurs donnent le chiffre de cinq cents, — deux mille prisonniers, dont le gouverneur et l'infant de Tunis, tombèrent entre les mains des vainqueurs qui passèrent cinq mille chrétiens au fil de l'épée.

Restait à s'emparer de la forteresse récemment commencée, encore inachevée. Serbelloni s'illustra en la défendant contre quatre assauts consécutifs dont le dernier fut victorieux. Enfin, le 13 septembre, le dernier boulevard de l'occupation espagnole, le fort de la tour de l'Ile se rendait après une résistance désespérée de Pagano Doria qui, se méfiant des promesses turques, chercha ensuite à s'enfuir. Des Maures qu'il avait achetés en leur remettant le soin d'assurer son évasion lui coupèrent la tête et l'apportèrent à Sinan, qui, la montrant au lieutenant de Dorias, lui fit comprendre qu'un même sort le menaçait s'il n'acceptait tous les termes de la capitulation.

Fait prisonnier, Serbelloni fut échangé par la suite contre Mohammed ben Salah reïs, prédécesseur d'Eudj dans le beylicat d'Alger, et qui avait été capturé par les chrétiens à Lépante.

Ainsi disparut le dernier vestige de la domination espagnole fondée par Charles-Quint, trente-neuf ans auparavant, dans cette région de l'Afrique, abattue ensuite par Eudj, restaurée par don Juan et définitivement ruinée par le Grand Corsaire. A ce dernier, cette victoire si rapide et si brillante assura la reconnaissance de l'Islam, maître ensuite, pendant trois siècles, des terres si glorieusement reconquises par son fils d'adoption.

*

* *

Bien qu'Eudj fût devenu Kilidj'Ali et capitan-pacha des flottes turques, avec les pouvoirs les plus étendus, il n'oubliait

pas Alger, berceau de son accession et pivot de sa politique. Certes, la puissance du Calabrais était considérable, et, sauf le grand vizir, personne ne pouvait, ni le contrecarrer, ni même le critiquer auprès du sultan. La Turquie maritime était sous ses ordres, — les ports et côtes avec les arsenaux et leur immense matériel, le personnel, équipages, troupes, garnisons, qui dépendaient de lui pour toutes promotions et nominations. Il rendait haute et basse justice, et détenait la libre disposition des immenses crédits accordés à la marine. Il recevait une part importante des revenus provenant de l'Anatolie et de l'Archipel, ainsi que le cinquième de toute prise maritime. Enfin, il avait sa maison militaire et une garde du corps formée de trois ortas de janissaires.

C'est peu après le moment où Eudj acquérait la troisième place dans l'empire ottoman que se produisit une des plus étonnantes péripéties de l'histoire d'Alger. Après Lépante, don Juan avait regagné Messine avec la flotte confédérée, menaçant de là toute la côte septentrionale de l'Afrique, de Tripoli au Maroc, qui tremblait dans la crainte de l'arrivée du vainqueur. Le capitan-pacha, tout à l'œuvre de reconstitution de la marine ottomane, n'avait pu, comme à son habitude, s'occuper de la capitale des Corsaires dont il restait pourtant le haut protecteur, avec le titre de beglierbey, c'est-à-dire de chef suprême dominant de haut les beys ou pachas gouvernant la ville. L'absence de son contrôle se faisait sentir, la peste et la famine, non combattues par les mesures qu'il eût su prendre ou prescrire, ravageaient la ville, et les janissaires avaient, plus que jamais, licence de piller et massacrer. Les habitants tentèrent alors une démarche aussi insolite qu'inattendue, *en demandant à la France de passer sous son protectorat* (1572).

Comme toujours à cette époque, c'est un roi qu'Alger réclamait à Charles IX quand elle lui abandonnait sa souveraineté. Le duc d'Anjou, frère de Charles IX, favori de la reine-mère

Catherine de Médicis, devait profiter des dispositions manifestées par les Algériens. C'est à lui que l'on avait offert le commandement de la flotte confédérée confiée depuis à don Juan d'Autriche. C'est lui qui visait l'hymen avec Élisabeth d'Angleterre, que « les agents de la cour de France sollicitaient vivement pour lui », main d'une reine « excommuniée » et « déposée » par le pape : le très catholique Charles IX désirait fort la voir s'unir à son jeune frère, dont il voulait se débarrasser en l'envoyant régner de l'autre côté de la Manche.

D'autre part, la Régence était sous la suzeraineté turque depuis le temps de Kheïr ed din, c'est-à-dire depuis près d'un demi-siècle. Faire abandonner à la Porte sa domination sur un État barbaresque, priver le sultan d'un des plus beaux fleurons de sa couronne, retirer au Beglierbey d'Afrique la plus importante de ses possessions, la plus indispensable à la réalisation de ses vastes desseins qui allaient jusqu'à la domination, complète sur l'Afrique septentrionale, tels étaient les immenses inconvénients du projet. Mais Charles IX, très partisan de son exécution — tant pour des motifs de famille que par ambition nationale — comptait sur les difficultés que l'empire de Constantinople, vaincu à Lépante, avait à combattre avec l'aide présumée de la France. Le Grand Turc demandait à Charles de rompre ouvertement avec l'Espagne, de manière à isoler cette puissance et à l'obliger d'abandonner l'alliance vénitienne, dont l'appui avait procuré la victoire de Lépante. François de Noailles, évêque d'Acqs, fut chargé de toute cette négociation difficile, dans laquelle le Sultan feignait d'offrir Alger à un prince français, mais demandait avant tout une belle et bonne rupture française avec l'Espagne, éternelle ennemie de l'Islam.

Les rapports diplomatiques entre la France et la Turquie n'ont jamais été aussi actifs que dans le cours de ce XVIe siècle, qui vit la collaboration de la marine française avec Kheïr

ed din Barberousse, la coopération de Dragut avec nos troupes et l'intimité correspondante de nos ambassadeurs avec ces personnages et avec les divers sultans. Noailles, né en 1519, avait été ambassadeur à Venise en 1558, s'y était conduit avec énergie en réclamant la préséance sur l'ambassadeur d'Espagne et représentait notre pays dans des circonstances difficiles à Londres et Rome. En 1571, il avait remplacé Grantrie de Grandchamp tombé en défaveur à Constantinople. Sa correspondance avec Charles IX montre toute la valeur de cet habile homme d'État qui avait aussi la confiance de la reine mère. L'alliance turque n'avait pas de plus ferme soutien que lui : au point de vue religieux, elle permettait aux pèlerins français de fréquenter Jérusalem. En ce qui concerne le commerce de la Provence et du Languedoc avec l'Orient, elle donnait à nos marchands une situation privilégiée.

Cette dernière considération était renforcée par le traitement de faveur que les bâtiments français recevaient de la part des corsaires barbaresques, qui s'attaquaient rarement à eux et ne tardaient pas, en, général, à recevoir alors un châtiment. Les pirates respectaient aussi les côtes de Provence et des recommandations spéciales, émanées du Sultan, entretenaient cet usage qui a souvent préservé notre pays des plus grands malheurs. Enfin, au point de vue politique, la Turquie était un excellent contrepoids à l'ambitieuse Espagne.

Ainsi s'expliquent les termes de la lettre envoyée par Charles IX à son ambassadeur en Turquie, le 11 mai 1572 et dont voici la teneur :

« M. d'Acqs, c'est pour vous advertir comme ayant ceulx d'Alger délibéré d'envoyer par devers moy me prier de les prendre et recevoir en protection, et les deffendre de toute oppression, mesmement des entreprises que les Espaignols veulent faire sur eulx et leur pays, je me suis résolu, M. d'Acqs

y entendre, m’ayant semblé ne debvoir négliger ceste occasion, quand ce ne seroit que pour empescher lesdicts Espaignolz s’en faire maistres, comme ilz feroient facilement, estans les villes et places despourveues de vivres et hors de moyen d’en recouvrer à cause de la grande inimitié des janissaires et Maures, et très mal garnies de munitions de guerre pour se pouvoir deffendre de cet orage, s’ilz ne sont assistez par moy, qui serois très marry en pareil cas de n’employer les moyens que Dieu m’a donnez, tant pour mon interest particulier, qui y seroit très grand si Iesditz Espaignols en estoient maistres, que pour servir à l’amitié et bonne intelligence qui est entre le G. S. (Grand Seigneur) et moy. Au moyen de quoy je suis résolu embrasser ceulx dudit Alger et les recevoir en ma protection, estant assuré que ce sera chose aussy agréable audit G. S., comme il m’en aura très grande obligation, et qu’en cette considération, il sera très aisé que mon frère, le duc d’Anjou, que j’aime, ainsi que lui pourrez tesmoigner, en soit et demeure roy, en luy payant le tribut accoustumé et duquel il demeurera content. Ce que je vous prie moyenner et luy proposer dextrement, et faire flotter ce que je faiz pour luy en cet endroict, embrassant ceste occasion, en l’estat où sont aujourd’huy ses affaires, affin qu’il se condescende plus voluntiers à ce que je vous mande pour mondit frère. Et si mon entreprise réussit, ainsy que j’espère qu’elle fera, si ceulx dudit pays continuent en ceste opinion qu’ilz m’ont mandée, estant asseuré que ledit G. S. sera beaucoup plus ayse que ledit pays soit entre les mains de mondit frère, luy en faisant telle reconnoissance, que s’il estoit occupé par lesdits Espaignolz, lesquelz sans difficulté s’en saisiront si je n’y metz la main. »

L’ambassadeur de France dut, en présentant à la Porte les considérations renfermées dans cette lettre, attirer l’attention

des vizirs sur les difficultés que présentait le maintien à Alger de la suzeraineté turque. Celle-ci avait toujours été plutôt nominale que réelle, mais risquait, avec le départ d'Eudj, de perdre son dernier soutien effectif. On a vu que le Grand Corsaire lui-même n'avait pas voulu risquer son prestige à lutter contre les janissaires. Ceux-ci, grossiers, pillards, et indisciplinés, devenaient de plus en plus les vrais maîtres d'Alger, tant sous Arab-Ahmed qui gouverna de suite après le départ d'Eudj'Ali, que sous Ramdan, qui devait lui succéder en 1574.

Les Algériens étaient donc mûs par ces deux puissants motifs : le désir d'être protégés contre une descente espagnole et celui de se trouver libérés de la domination turque, qui ne les délivrait même pas de l'oppression exercée par les janissaires. Les Ottomans étaient avec ces derniers contre les Maures, ce qui faisait dire: « de Turc à Maure...» A son tour, la Porte pouvait souhaiter d'être débarrassée d'une suzeraineté plus onéreuse que profitable.

Toutefois, la question religieuse, d'une importance si considérable, risquait d'entraîner de telles complications après cette mainmise de la Catholicité sur des territoires habités par des musulmans, que l'évêque d'Acqs se sentit menacé dans sa vie même au cas de mauvais accueil à ses propositions. Il craignait que l'on ne le mît « en état tel que son souverain n'eût plus tiré service de lui ». Ce qui ne l'empêcha pas, en loyal serviteur, d'entrer entièrement dans les vues de son maître, et d'envoyer au frère de celui-ci la lettre suivante :

« J'ay veu ce qu'il a pleu au roy de m'escrire de l'unziesme de may, pour ce qui vous touche, dont le succez ne sçauroit estre plus heureux que je vous le souhaite. Surtout je vous supplie très humblement vous garder de la perfidie des Maures, et commander qu'il ne soit faict aucun desplaisirs aux

Turcs ny en leurs mosquées et religion, ny en leurs personnes et biens, monstrant que tout ce qui se faict de vostre part ne tend qu’au bien et profit du G. S., protestant de luy rendre son pays après que la guerre qu’il a contre le roy d’Espagne sera finie, et qu’il vous aura rembourcé des frais de l’armée que vous aurez employée pour le garder de tomber entre les mains de son ennemy. Ce langage se doit tenir aux Turcs qui sont par delà, *et mesme au viceroy qui y est à présent, afin qu’il n’ayt occasion d’en faire de grandes exclamations par deca, qui toutes tomberoient sur moy. C’est celuy qu’il fauldra plus gracieusement traieler, el néantmoins s’asseurer de luy destrement à toutes fins pour me retirer, si les choses passent en aigreur et force, là et icy, comme il est bien mal aisé qu’autrement il se puisse faire* ; veu l’insolence de l’homme de guerre françois lequel se rend insupportable en pays de conqueste. »

La marche même de la négociation à Constantinople fut lente et malaisée, conformément aux prévisions de l’ambassadeur. Aux ouvertures de ce dernier, on répondait par des promesses encore plus vagues et dilatoires qu’il n’est d’usage dans les cours orientales. Si le duc d’Anjou rend au Grand Seigneur le service de protéger Alger contre les Espagnols, le monarque lui fera connaître « quel prince il est » « Mais », ajoute l’évêque, « je pense bien selon le langage que ledit bacha me tenait, qu’ils n’ont garde de mordre en cette grappe ». Et il conclut : « Par ainsi il est à craindre que ceux qui tournent les desseins de maudit seigneur (le duc d’Anjou) de ce côté, ne lui fassent prendre la paille pour le grain ».

Comme il est habituel au cas d’une demande peu attrayante, le vizir turc engage l’ambassadeur à faire un arzé, c’est-à dire un rapport. La réponse orale à ce document, faite le 20 août 1572, n’est pas plus nette ni plus encourageante que la première fois : si le duc d’Anjou se porte au secours

d'Alger, lui dit-on, il lui en sera fait telle récompense qu'il s'en contentera — et peut-être sera-ce meilleure chose que l'affaire d'Alger.

Un nouvel arzé, soutenu de la promesse renouvelée d'un présent et d'une pension au vizir, reçoit, le 28 août, une réponse encore plus décourageante, mais qui, au moins, pouvait passer pour définitive. Les muftis et docteurs de l'empire, ayant été consultés, « il s'estoit trouvé qu'y ayant leur religion de longtemps esté plantée et exercitée dans les mosquées, et la justice turquesque administrée par ses magistrats et officiers, il ne le pouvoit éclipser de sa domination non plus que Constantinople... Et cependant, pour l'assurance de sa bonne volonté, il promettoit dès à présent vous délaisser toutes les conquestes qui se pourront faire avec son armée de mer tant en Espagne qu'en Italie, que je m'attends sera de deux cents galères... ».

La mort du roi de Pologne pose la question de la succession au trône : l'évêque engage très instamment le duc d'Anjou à poser sa candidature, car « cette entreprise se trouverait sans comparaison plus grande et plus riche que celle d'Alger, où il n'y a que des mutins et mal contents, sujets à révoltes ordinaires; au contraire, celui de Pologne est si opulent et si belliqueux... ».

Enfin, on arrive à substituer à la demande du royaume d'Alger celle d'un secours du sultan en cas de guerre entre la France et l'Espagne. Deux lettres de l'ambassadeur, les 4 et 6 septembre 1572, montrent la première affaire comme à peu près abandonnée et une lettre de Charles IX, datée du 30 octobre, corrobore cette opinion tout en demandant une réponse ferme. Enfin, le 18 janvier 1573, le roi de France écrit à son ambassadeur que les « mutations » survenues en son royaume font qu'il ne se donne pas grand-peine du refus qui lui a été fait du royaume d'Alger.

On sait que le duc d’Anjou fut choisi, depuis, par la diète, comme roi de Pologne. Néanmoins, l’échec auquel se résignait Charles IX dut être sensible au roi, qui voulait faire de Toulon le centre d’une puissance navale imposante et de Marseille le siège d’une activité commerciale développée avec les pays du Levant.

Certes Eudj’Ali, grand ami de l’ambassadeur de France, Capitan-pacha turc et Beglierbey d’Alger eut souvent son mot à dire dans les négociations qui précèdent. Avec sa haute intelligence, il dut se rendre compte que tous ces projets n’étaient que « vain mirage », que les Turcs, les renégats et les Maures, si ennemis qu’ils fussent les uns des autres, se seraient, au cas de la proclamation du duc d’Anjou comme roi d’Alger, ligués contre le Français devenu l’ennemi commun. Enfin, dans l’hypothèse la plus favorable, l’établissement trop hâtif de la France dans la cité corsaire n’eût été qu’une entreprise brillante, entraînant de grands frais pour de minces résultats, comme l’occupation d’Oran par les Espagnols. Il faudra encore bien du temps, — trois siècles! — pour mener enfin ce projet à la complète maturité, puis à la réussite définitive.

*
* *

L’histoire d’Alger, sous les *khalifats* ou lieutenants de Kilidj’Ali, montre la même suite de succès maritimes — avec ou sans la participation de la flotte ottomane, — de révoltes sanglantes, d’expéditions terrestres et d’actes de piraterie qui l’ont caractérisée jusqu’alors. Arab-Ahmed, mulâtre d’Alexandrie, ancien majordome du Capitan-Pacha, lui succéda dans le gouvernement de la -ville. C’est alors que se présenta la négociation, relatée ci-dessus, qui devait donner Alger au duc d’Anjou. L’échec de ces pourparlers fut suivi du triomphe que Kilidj’Ali

remporta en enlevant Tunis à l'Espagne. Le vainqueur se montra plus clément que ses lieutenants, épargna la vie de Zamoguerra, puis rejoignit Constantinople. Son protégé Arab-Ahmed fut destitué, sur les instances de l'ambassade de France, pour n'avoir pas su empêcher ses reïs d'insulter les côtes de Provence. Nommé pacha de Chypre en 1578, il fut égorgé dans cette île par les janissaires révoltés. Ceux-ci « le firent périr dans d'horribles supplices et le coupèrent en petits morceaux qu'ils se partagèrent entre eux ».

Le Grand Corsaire, qui l'avait fait nommer, vengea sa mort en versant des flots de sang.

Ramdan, successeur d'Arab-Ahmed au gouvernement d'Alger depuis 1574, fut chargé en décembre 1575, par le Beglierbey, d'une expédition contre le Maroc, qui prouvait bien l'intérêt que prenait toujours Eudj à la constitution d'un royaume de l'Afrique septentrionale. Il remit sur le trône Mouley Maluch après une victoire remportée le 15 janvier 1576 sur soixante mille Marocains. Mais la bataille d'Alcazar-el-Kebir, où il fut tué deux ans et demi après, ruina pour cette fois les espérances d'Eudj'Ali.

Ramdan s'était réhabilité pendant la campagne du Maroc, mais son attitude peu énergique lors de l'attaque de Tunis par don Juan deux ans auparavant, l'avait rendu suspect, au point de vue de ses qualités militaires. Remplacé par Hassan-Veneziano, le 29 juin 1577, ce dernier se montra cupide et cruel, mais énergique. Renégat vénitien, ancien esclave de Dragut, puis d'Eudj, il plut à ce dernier qui ne comptait plus ses créatures et fit arriver au pouvoir le subtil Italien.

Les relations d'Eudj avec son protégé ne devaient pas être toujours aussi cordiales. Aussitôt après l'avènement de Mourad (décembre 1574) les trésors du Vénitien avaient été dénoncés par un renégat milanais, et le grand vizir Sokolli avait confisqué « sans bruit » 200.000 ducats, sans que

Hassan perdît rien de son autorité. « Dix ans après, Kilidsch-Ali le frappa d'un coup semblable. Ce Calabrais avait enlevé au Vénitien un esclave qui lui était cher, l'avait fait eunuque, puis l'avait élevé au poste de capitaine de vaisseau avec cent aspres de traitement. Hasan d'Alger se plaignit plusieurs fois et, le sultan, irrité, ordonna de déposer le Kapudan-pascha, et de la punir. Kilidsch-Ali comprit qu'il ne pouvait prévenir l'orage que par une pluie d'argent ».

Le mauvais goût de la dernière image n'empêche pas tout, ce qui la précède de constituer plutôt un « commérage » de l'époque, qu'un récit authentique. Les mœurs de Kilidj étaient d'un dilettante et non d'un efféminé, les Sultans ne se privaient pas des services de leur Capitan-pacha pour des vétilles.

Mais les détails sont vrais et nous intéressent plus que s'ils encadraient un fait véritable, mais sans portée.

C'est à ce pacha d'Alger, Hassan-Veneziano, que Cervantès appartint pendant sa dure captivité. Sous son règne, la galère de Saint-Paul, qui faisait partie de la flotte de Malte, tomba entre les mains des Algériens, en 1577. Hassan ravagea les Baléares, fortifia Alger, mais se rendit odieux par sa rapacité. « Il commença par s'emparer de tous les esclaves qu'il jugea aptes à payer une bonne rançon ; puis il spécula sur les chances de la Course, accapara les grains et même presque toutes les autres denrées qu'il faisait vendre sur les places publiques à un prix fixé par lui. Il augmenta les tributs des indigènes, et les força à payer en nature, pour rester maître du marché ; altéra les monnaies, vendit les charges, exigea une part des droits de douane et des rachats de captifs, imposa des présents aux marchands étrangers qui venaient exercer le commerce, et les contraignit à accepter en paiement de leurs denrées des produits avariés et sans valeur, établit à son profit une taxe sur les successions et enfin ne laissa rien échapper de ce qui pouvait être imposable ».

En même temps, la sécheresse, la famine, la peste dépeuplaient Alger. Hassan-Veneziano, qui achevait la ruine du, pays, rejoignit Eudj en Géorgie, au mois de septembre 1580. Nous les y retrouverons tous deux. Il fut remplacé par Djafer, « vieil eunuque aimé du sultan », qui put, dans la nuit du 30 avril 1581, surprendre une conspiration dont les chefs eurent la tête tranchée le lendemain.

Pour suivre l'histoire d'Alger du vivant d'Eudj, qui en restait le Beglierbey, il suffit d'ailleurs de passer en revue le règne de ses créatures, ses khalifats, ses majordomes , ses esclaves mêmes, suivant les qualificatifs employés à leur égard. Comme tout ce que l'on connaît de son intellectualité peut le faire prévoir, cet homme doué d'un esprit d'organisation remarquable, employait toujours les mêmes subordonnés qu'il avait spécialisés dans certaines hautes besognes, également toujours les mêmes — administratives, guerrières, politiques. C'est ainsi qu'ayant emmené Djafer, en 1582, il le remplaça au gouvernement d'Alger par Ramdan, chargé de remettre de l'ordre dans la ville en usant de douceur. Un événement imprévu vint mettre à l'épreuve les capacités d'énergie de Ramdan, auxquelles on ne pensait pas devoir faire appel. Deux galères françaises avaient été capturées par les Algériens. Le coupable était Morat-Refis, le doyen des corsaires « qui se vantait de ne pas connaître une nation au monde à laquelle il n'eût pris au moins deux vaisseaux, ajoutant que tout ce qu'on rencontrait sur mer était de bonne prise et qu'on avait le droit de courir sus à son propre père ». Son arrestation amena une révolte qui provoqua le départ de Ramdan et le retour d'Hassan-Veneziano.

Tout en ne négligeant rien de ce qui pouvait servir la puissance turque et la grandeur du Sultan, Kilidj ne perdait jamais de vue son grand projet africain : « Obligé de l'ajourner en 1576, comme on l'a vu, parti depuis en Géorgie, où il éleva une

ligne de forteresses », il le reprit en juin 1581. Soixante galères l'avaient accompagné jusqu'à Alger, le chérif marocain était facile à vaincre, l'Espagne tremblait pour ses possessions d'Oran et de Mostaganem et pour son existence même, menacée par le terrible voisinage que le Capitan-pacha se préparait à lui infliger. Une fois de plus le sort, qui avait élevé si haut le petit pêcheur calabrais, l'empêcha de monter au faîte suprême. On ne peut pourtant voir là, cette fois, la main de la France, quelle que fût l'opposition toujours témoignée par ses rois à la réalisation du grand projet de leur ami Eudj. C'est le soulèvement de l'Arabie qui, à ce moment, rappela le grand amiral en Turquie, déçu, mais toujours obéissant et fidèle.

Cinq ans après, Eudj n'avait en rien renoncé à ses grands projets. On en trouve la preuve formelle dans la lettre à Henri III du nouvel ambassadeur de France à Constantinople du 28 mai 1586, où Savary de Lancosme dit du Grand Capitan : L'on tient que ce subject luy a faict tenter ung desseing qu'il avoit de longue main, qui est d'estre faict bassa général de toute la Barbarie, charge qu'aucun aultre n'a eu et qui seroit de très grand poix ». Nous reviendrons sur cette remarquable lettre, où retentit le premier glas de la mort d'Eudj'Ali, qui survint l'année d'après. Mais, devant l'acharnement du destin, ou peut-être l'opposition de la Porte — qui était, comme on l'a dit, l'adversaire de ce vaste projet tout autant que la France — le grand ambitieux Kilidj rongea son frein et redevint le Grand Corsaire. Son fidèle Hassan-Veneziano intensifia la course, envoya Morat-Reïs piller la côte d'Alicante avec dix galères, ravagea les îles de la Méditerranée occidentale avec vingt-deux vaisseaux, défia Doria qui n'osa l'attaquer, manqua de peu la destruction des douze navires de Marc-Antoine Colonna et dévasta la région de Barcelone (1585). L'année suivante, une victoire

du petit neveu de Doria, succédant après une cinquantaine d'années à celle du grand amiral sur Dragut, dans les mêmes parages, le mit en possession de dix-huit galères d'Alger, surprises par lui en Corse où elles avaient débarqué leurs équipages.

Enfin, à la mort d'Eudj (1587) il ne restait guère de ses créatures que Hassan-Veneziano, qui fut, peu de temps après lui, capitan-pacha de Turquie (1588). L'empire ottoman n'avait plus la vigueur nécessaire pour insuffler aux maîtres d'Alger l'ardeur nécessaire aux grandes entreprises. Mais si l'époque était finie des pachas de vaste envergure, les gouverneurs successifs de la cité concentrèrent toutes leurs énergies sur la Course, qu'ils devaient amener à son plus haut point de développement. Le Grand Corsaire ne connut pas cette ère dont les succès eussent fait tressaillir en lui le chef victorieux de tant d'expéditions hasardeuses. Mais, pendant les quinze années qui séparèrent de sa mort une si glorieuse accession au grand amiralat de la flotte ottomane, il ne cessa de jeter ses regards d'aigle sur l'aire de rapaces qui pouvait devenir le berceau d'une puissante dynastie.

Nous allons voir quels événements il traversa, sous l'empire des sultans turcs auxquels sa fidélité active et dévouée conserva, plus longtemps qu'on ne l'eût cru possible, le pouvoir et le renom des plus puissants souverains du monde, sur la mer comme sur le continent.

XI

Du faîte de la gloire au creux du tombeau

L’entrée d’Eudj’Ali dans le port de Constantinople, avec les galères qu’il sauvait du désastre de Lépante et les dépouilles qu’il rapportait après une bataille perdue malgré ses conseils, avait été suivie, on le sait, de sa nomination au poste de capitan-pacha et de l’attribution du glorieux surnom de Kilidj. Se mettant à l’œuvre avec une sûreté de vues et une activité sans égales, il avait relevé la marine turque, bravé le triomphateur de Lépante, reconquis sur lui le royaume de Tunis et, vainqueur de l’Ordre de Malte, tenait sous sa domination Tripoli, Tunis et Alger, tous pris aux Espagnols ou arrachés à leur étreinte. La Méditerranée orientale était son véritable fief. Pendant seize ans, dans une cour versatile, il parvint à garder en mains le sceptre de la mer, faisant trembler, jusqu’au dernier instant, les riverains de l’immense nappe d’eau qui baignait les côtes ottomanes — allant châtier la Géorgie ou l’Arabie, offrant au sultan le concours de ses flottes partout où il était nécessaire, toujours soutenu par la France envers qui sa fidélité ne varia pas, plein de vastes projets dont l’un, modifiant la face du monde, fut glorieusement réalisé trois cents ans après sa mort.

A l’époque où il prit le pouvoir qui faisait de lui l’égal des plus grands parmi les Ottomans, à l’exception du Sultan, la

Turquie était arrivée au maximum de son pouvoir matériel, ayant presque atteint l'étendue territoriale la plus vaste qu'elle ne devait jamais posséder au double point de vue continental et insulaire. Les germes de la dissolution apparaissent immanquablement, tôt ou tard, dans un empire qui s'étend démesurément, dépassant les possibilités de ses forces purement nationales. Obligé de se décentraliser en courant le grand risque d'être écartelé, ou de se concentrer à l'extrême, avec la menace de voir tendre vers le néant des énergies qui se maintiennent en qualité, mais décroissent en quantité puisqu'elles ne peuvent être renouvelées, un tel État oscille entre ces deux modes de disparition. Mais le résultat définitif de cet abaissement était encore loin de se manifester dans l'État ottoman, trop jeune pour succomber aussi vite à des maux qui n'emportent que les vieux empires.

Un moyen terme était tout indiqué conserver la concentration des pouvoirs à Constantinople, tout en évitant l'anémie des membres trop éloignés de l'illustre capitale. Un monde d'aventuriers sans foi mais qui reconnaissaient une loi, pourvu qu'elle leur permît toutes les accessions et tous les excès, — se trouvait à point pour fournir les énergies puissantes et sans scrupules, indispensables à l'exécution de ce grand dessein. L'empire turc arrive à son apogée grâce aux services des renégats, comme Alger compte le petit nombre de ses souverains qui ne sortaient pas du rang des « reniés ». A Constantinople, sur dix grands vizirs de cette époque, il y eut huit renégats : Ibrahim et l'eunuque Suleiman, Grecs ; Oljas, Lufti et Ahmed, Albanais ; Ali le Gros, de l'Herzégovine, comme Pertew-Pacha (Ali Pertau), comme Bersek-Ohgli et Dukagin-Ohgli. Rustem et son frère Sinan, les vizirs Ferhad-pacha, Ahmed-pacha, Daoud-pacha et le conquérant de l'Yémen Sinan-Pacha, étaient albanais et croates. Le grand vizir Sokolli, le conquérant de Chypre, Lala-Mustapha pacha et dix autres gouverneurs

ou chefs de guerre portant le titre de vizirs (mais non celui de grand vizir) étaient bosniens. Hassan pacha, gouverneur de l’Yémen et l’eunuque Djafer pacha, étaient russes. Enfin, si l’on dénombre ces hommes qui firent la gloire de la marine ottomane, ces hardis corsaires qui portèrent l’effroi sur toute l’étendue des mers, on trouve en Ssalih Pacha (Salih) un Grec de la plaine de Troie — en Piale Pascha (Piali) un Hongrois — enfin, « on signale le Calabrois Ochiali... ».

Au moment exact ou Eudj, dans toute la gloire de la conquête de Tunis, revenait se consacrer à la renaissance de la marine turque (août 1574), on convenait avec l’Autriche d’une paix glorieuse pour les armes ottomanes. Une des moindres conditions imposées spécialement par le Sultan avait une grande importance au point de vue du sort d’Eudj’ car elle libérait des mains de l’ennemi Ibrahim pacha qui, suivant la seule version véritablement historique, devait être l’auteur de sa mort. Peu de temps après, le 12 décembre, Selim II, successeur du Grand Soliman, s’éteignait après avoir vu des présages de sa fin dans l’apparition d’une comète, un tremblement de terre qui renversa quatre cents maisons de Constantinople, une inondation à la Mecque, où La Kasba fut ébranlée et enfin un incendie clans la cuisine de son sérail. Un fait du même genre que ce dernier incident avait précédé la disparition de son aïeul Selim Ier et de plus son intempérance — il était surnommé l’Ivrogne — souffrait de la destruction de sa cave. « Le Sommelier Mesihaga fut aussitôt expédié en Égypte, afin d’y faire les approvisionnements nécessaires pour remplir de nouveau les offices. Bientôt après fut achevé le nouveau bain, appelé Kuszur-Hamam, construit dans le sérail. Le sultan le visita aussitôt que les murs furent séchés; pour chasser les effets de l’humidité et des mauvaises vapeurs, il vida une bouteille de vin ; mais les fumées de la liqueur généreuse lui montant au cerveau,

il glissa sur le marbre poli et tomba. On le releva, il se mit au lit, fut saisi de la fièvre et mourut au bout de onze jours ».

Son successeur, Mourad III, devait être le souverain auquel Eudj eut à obéir pendant tout le reste de son existence, puisque le sultan ne disparut qu'en 1595, ayant eu cent deux enfants, parmi lesquels dix-neuf fils furent étranglés à sa mort par son successeur et dix-sept filles moururent de la peste. Âgé de vingt-huit ans à son avènement, le nouvel empereur s'était empressé d'abandonner au fatal lacet la vie de cinq de ses frères qui pouvaient lui disputer le trône. Pourtant son vice essentiel n'était pas la cruauté ni, comme chez son père, l'ivrognerie; « ses excès dans le harem entraînèrent pour conséquences des attaques d'épilepsie ». Quatre femmes le dominèrent : la juive Mur-Banu, Ssaffije la Vénitienne— capturée par des corsaires à l'entrée de l'Adriatique, et livrée au harem impérial — enfin deux autres épouses, dont une danseuse hongroise. Quatre hommes aussi eurent une grande influence sur lui, l'un par sa valeur personnelle d'historien réputé, mais dangereux pour l'empire à cause de sa rivalité avec le grand vizir Sokolli, esprit d'élite qui avait été l'un des artisans de la grandeur ottomane, — et les trois autres, par des recommandations suspectes, par leurs talents de chasseurs ou de bateleurs.

Certes, l'une des supériorités du gouvernement turc était la possibilité absolue laissée au sultan de nommer aux emplois le plus digne, aucune charge n'étant héréditaire. Mais ce libre choix, sous un prince faible et mal conseillé, menait à des méprises fatales.

Nous avons vu Eudj réorganiser la marine turque, conquérir Tunis, monter deux expéditions victorieuses contre le Maroc qu'il voulait soumettre pour étendre la domination ottomane sur toute l'Afrique du Nord. On le trouve chargé de tout le soutien maritime des conquêtes turques de cette période,

qui va de 1575 à 1587. En particulier, la guerre contre la Géorgie, où il entraîna son fidèle Hassan-Veneziano en 1580, — celle contre l'Arabie en 1581, où il emmena Djafer, — enfin celle contre la Crimée en 1584 lui permirent d'aider les généraux ottomans, en particulier le glorieux Osman-pacha, à remporter des victoires signalées. « Mohammed Girai... avec quarante mille cavaliers, ravagea le canton de Kaffa, et assiégea le Serdar ottoman, qui demanda un prompt secours à Constantinople. Dans le divan tenu à se sujet, il fut résolu qu'Uludsh-Ali ferait voile sous dix jours avec trente galères portant des troupes pour Kaffa ». Le 24 avril 1584, les vizirs accompagnèrent le nouveau khan de Crimée et le Kapudan-pascha (Eudj) qui le conduisait jusqu'au tombeau de Chaireddin (Barberousse, toujours vénéré des Musulmans) ; « là tous ces personnages s'assirent à un banquet et l'on mit à la voile après minuit ».

L'expédition réussit, et Osman-pacha, le vainqueur, fut nommé grand vizir par le Sultan après un entretien de quatre heures qui permit à celui-ci de dire : « Mon soupçon sur le goût d'Osman pour l'opium s'est évanoui, car autrement il ne lui aurait pas été possible de se tenir ainsi quatre heures sans fatigue ». Ce soupçon s'était jusque-là opposé à l'élévation d'Osman à la première dignité de l'empire : « Osman avait un autre goût, c'était celui du vin, auquel il se livrait avec excès. Assis entre de jeunes garçons et des chanteurs, il vidait de suite neuf à dix verres, jusqu'à ce que, succombant sous l'ivresse, il demandât un coussin, s'y appuyât et y dormit quelques heures. Rafraîchi par ce sommeil, il faisait des ablutions, récitait des prières, et versait des larmes amères de repentir. Le 28 juillet 1584, il reçut le sceau de l'empire comme grand vesir... ».

C'est cinq mois après (vers le 18 décembre) qu'il eut à régler un pénible incident avec la Sérénissime République : une flotte de Venise avait rencontré à Céphalonie la grande

galère de la veuve de Ramadan pacha. Les Vénitiens capturèrent le vaisseau, massacrèrent les deux cent cinquante hommes d'équipage, égorgèrent le fils du pacha dans les bras de sa mère. Quarante vierges que la galère transportait furent violées et précipitées à la mer, les seins coupés. Il fallut un an pour arranger cette déplorable affaire.

Auparavant avaient eu lieu les fêtes et cérémonies de la circoncision du prince héritier Mohammed. Les mémoires du temps vantent leur magnificence. « Immédiatement au-dessous du palais, et sur la même ligne, s'élevait un édifice de quatre vingt quinze aunes de développement… Plus bas que cet édifice régnait une galerie pour le Kapudan pacha et les beys de la mer, plus loin, la tribune... qui avait été destinée à l'ambassadeur de France, mais qu'il ne vint pas occuper, parce qu'on lui avait refusé la première place par lui réclamée; et il prétendit alors qu'il ne convenait pas au représentant du roi très-chrétien d'assister à des cérémonies païennes... Au milieu de la place s'élevaient deux grands mâts, l'un peint en rouge, l'autre frotté d'huile; ce dernier était couronné d'un cercle immense auquel étaient suspendues des milliers de lampes, que l'on abaissait pour les allumer pendant la nuit.

« Le Ier juin, vint le sultan, le 2, le prince héréditaire se rendit, en grande pompe, dans le sérail d'Ibrahim (déjà grand favori de l'empereur). Le cortège était ouvert par les tschauschs et les muteferrikas, vêtus d'étoffes d'or... les palmes des noces étaient portées par plus de quatre-vingt janitschires. Le prince héréditaire avait un vêtement de satin écarlate, orné d'une large broderie d'or, deux plumes noires de héron sur le turban, un rubis à l'oreille droite, une émeraude à la main droite, un sabre garni de pierreries, une masse d'acier dont la tête était formée d'un morceau de cristal taillé à facettes et garni d'or... Trois jours après vinrent les sultanes avec un arsenal de sucreries.

Les ouvrages de sucreries représentaient neuf éléphants, dix-sept lions, dix-neuf léopards, vingt-deux chevaux, vingt et un chameaux, quatorze girafes... un château et une infinité d'autres objets… Durant toutes ces fêtes des centaines de Grecs, d'Albanais... se pressèrent pour embrasser l'islam : la tête découverte, ils levaient un doigt en l'air, et aussitôt ils étaient conduits dans le sérail où ils subissaient la circoncision »

Le 7 juillet, le prince Mohammed, âgé de seize ans, fut circoncis. Après qu'il eut été préparé à entrer dans le harem, on lui donna des femmes, des gardes, une cour ; on lui confia même le gouvernement de Magnesia.

*

* *

Les réjouissances qui se déroulèrent ainsi furent marquées, on l'a vu, par deux faits : l'entrée en scène d'Ibrahim comme favori définitivement attitré du sultan, l'absence de l'ambassadeur de France aux fêtes de la circoncision de l'héritier impérial. Ibrahim étant suivant toutes probabilités l'auteur responsable de l'assassinat d'Eudj'Ali, dont il hérita, nous suivrons les détails de son accession. Quant à l'ambassadeur français, il était rare qu'il n'eut pas une place de choix dans les cérémonies de cette cour où l'influence du Roi Très Chrétien fut toujours fort grande. Les représentants du maître de la France, d'Aramon, Codignat (1554), Lavigne (1557-1561), Guillot de l'Aube, Claude du Bourg l'y avaient maintenue. Les Barbaresques la subissaient encore davantage ; « l'Odjeac » (Gouvernement d'Alger) fut un appui précieux pour nos rois dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre leur puissant ennemi (le roi d'Espagne). « Les relations entre les deux États devinrent très cordiales; Kheïr ed din fut reçu et choyé à Marseille, où on le combla de présents ; plus tard, Sala-Reis et Euldj-Ali vécurent à Constantinople dans l'intimité des ambassadeurs de Henri II et de Charles IX ; les flottes françaises naviguèrent

de conserve avec celles des Dragut et des Sinan, pendant que les reïs d'Alger trouvaient à s'abriter et à se ravitailler dans les ports de Provence ou du Languedoc, dont les gouverneurs leur transmettaient les avis nécessaires à leur sécurité. *Cet état de choses dura jusqu'en 1587, date de la mort d'Eudj-Ali*, qui représentait au Divan le parti français. Mais dater de cette époque tout changea graduellement et lorsque l'évêque de Dax, François de Noailles, eut quitté Constantinople, ses successeurs, modifiant peu à peu l'ancienne politique, laissèrent soupçonner au Divan qu'ils étaient en partie acquis aux idées catholiques de la Ligue. La diplomatie des Germiny et des Lancosme indisposa la Porte contre la France et le dernier des ambassadeurs alla même si loin, que son cousin Savary de Brèves, envoyé par Henri IV pour réparer le mal, se crut forcé de le faire emprisonner comme ayant trahi les intérêts de son pays au profit de l'Espagne ».

Eudj prenait sous sa protection les intérêts français même purement commerciaux, intervenant en 1577 en faveur de Thomas de Lincio, sire de Moissac, qui s'était établi à douze lieues à l'est de Bône dans un but mercantile et y avait construit le « Bastion de France ».

Bien avant cette preuve de bienveillance envers les Français, Eudj avait dû repousser les offres brillantes d'autres gouvernements étrangers, dont l'opinion sur lui s'est exprimée de la façon la plus flatteuse, corroborant tout ce que l'on sait de son immense valeur, de sa probité politique et enfin de l'importance de son rôle. En 1572, le pape Pie V conseillait à Philippe II de lui offrir un bon gouvernement en Espagne on en Sicile, ajoutant que « cette tentative n'aboutirait-elle pas, elle n'en serait pas moins utile en attirant les- soupçons de Sélim sur l'amiral, seul homme capable, par sa valeur et son habileté, de soutenir les affaires de cet empire ». On ne pourrait rien

ajouter à un tel éloge venant d'une telle autorité, s'il ne fallait le compléter par l'indication des tentatives réitérées du roi d'Espagne pour obtenir de la Porte une paix qui ne lui enlevât point totalement ses possessions, si coûteusement achetées et entretenues en Afrique. C'est Eudj qui incitait toujours le Sultan à maintenir cette dernière condition, regardée, à juste titre, comme prohibitive. Malgré toutes les tentatives des envoyés espagnols pour le séduire, il combattait sans trêve les propositions du roi catholique, faisant sienne l'argumentation française et s'opposant de tout son pouvoir aux intrigues des ennemis de la France.

La réputation de « rusticité » — qu'il semble avoir recherchée, tout en se montrant extrêmement fin et de manières diplomatiques quand il le fallait — fut, une fois de plus, confirmée par son attitude envers l'envoyé espagnol Marrian, porteur de propositions de paix conçues toujours dans le même esprit de conciliation sans concessions réelles, qui les rendait difficilement acceptables. A ce propos, l'abbé de Lisle, frère de l'évêque d'Acqs, écrit au roi Henri III, par l'intermédiaire de Catherine de Médicis, vers le 22 janvier 1578 : « J'ai obmis aux lettres de leurs Majestez qu'environ dix ou douze jours à, Mehemet-Passa fist aller le sr Marrian (Meriglian)vers Uchialy, cappitaine de la mer, lequel voulust parler à luy en présence de ses renyés ; et luy dit que ce qui le menoit n'estoit que simulation et amusement ou quelque grande nécessité, et quoy que ce fust, que le G. S. n'entendroit à aulcung accord que le Roy d'Espaigne ne lui eust baillé Oran et une aultre place d'Affrique. Et s'estime que cella fust ainsin joué exprès pour faire braver en publicq le dit Marrian et divulguer sa venue et l'occasion d'icelle, qu'il voulloit tenir si occulte et couverte ».

L'envoyé d'Espagne devait apprendre plus tard qu'Eudj'Ali restait fidèle à ses inimitiés comme à ses amitiés. L'abbé de l'Isle ne perdait pas, au cours de ces révélations et de ces

hautes tractations, l'occasion de faire sa cour à Catherine de Médicis :

« Ayant veu ce qu'il vous a pleu m'escrire le XVle septembre sur ung ressentiment de colicque, et comme V. M. désire pour souverain remède de la calamite blanche de delà, j'envoyai aussitôt partout en Constantinople où je pensay qu'il s'en pourroit retrouver, et ay despuys continué de faire toute aultre semblable diligence pour c'est effect ; mais il n'a esté jusques icy possible d'en avoir, et qui plus est je ne puis entendre qu'il y ait personne qui en tienne ne qui en aye veu longtemps a ; dont estimant qu'il s'en pourra trouver en Alexandrie ou au Quayre, ou bien en Tripolie de Sirie ou Alep, pource que les caravanes de la Mek et des Indes vont souvent là avec toutes sortes de drogueries ou singularités de ces quartiers, j'ay inscrit aux consuls de vos majestés d'employer tout soin et peynes d'en recouvrer de la meilleure et plus exquise qu'ils pourront, et l'envoyer seurement A Venise pour la faire tenir à V. M. »

On doit dans la poursuite de la vérité sur les tractations diplomatiques, rechercher les probabilités jusques dans leurs arcanes les plus secrètes, qui sont les archives des ambassadeurs et leur correspondance avec les souverains qu'ils représentent. La matière est trop importante, touche de trop près notre héros et notre pays, pour ne pas citer le fragment de lettre suivant, de M. de Germigny à Henri III, écrit le 24 décembre 1579 :

« Je continue à visiter Scemisi-Bassa, dont j'ay écrit à V. M. par ma susdite dépesche, auquel aussy j'ay communiqué partie de ce dessus, comme semblablement à Olushaly, capitaine de la mer, *qui a reçu* un beau et grand horloge de prix de cinq cens ducats et plus, que je luy ay présenté de vostre part, *avec singulière démonstration de dévotion à vostre service,*

comme il vous fera au premier jour entendre par ses lettres, disant mesmes que comme présent de V. M., il le tenoit plus cher que cent mil ducats, qu'il estoit prest à despendre (dépenser) pour le service d'icelle cinquante mil ducats tous les ans, voir tous ses moyens et sa vie propre en quelque bonne entreprise. *Il est particulièrement intéressé en ceste paix et guerre d'Espaigne, pour n'avoir commodité de commander à l'armée navale, s'il n'y a guerre ouverte de ce coté*... Le susdit Scemisi Basse et luy, *comme ministres confidens et plus familiers de son altesse*, ont communiqué ensemblement en ma présence de l'intérest que ce seigneur (le G. S.) a à l'agrandissement dudit roy d'Espaigne, m'ayant ledit Olushaly donné jour pour me rendre et abouché avec eulx ».

Toutes les diversions turques en faveur de la France, qui ont peut-être sauvé notre pays de la domination étrangère, se retrouvent en esprit à chaque ligne de cette correspondance, qui est pleine de semblables allusions au rôle du Grand Corsaire. Celui-ci, qui avait des revenus annuels valant des millions en monnaie d'aujourd'hui, cinq cents affranchis, dix-huit cents esclaves chrétiens — plus que n'en possédait le Grand Seigneur lui-même — n'était pas facile à corrompre. Il faut donc voir dans son attachement à la France un parti pris puissamment justifié en faveur de notre pays, ou du moins une inimitié violente contre l'Espagne — ce qui revenait au même — due au mal que ce pays avait toujours fait ou voulu faire aux Barbaresques, sujets favoris du Beglierbey d'Afrique. La rancune était d'ailleurs le grand péché d'Eudj 'Ali, comme il l'avait prouvé en toutes circonstances et s'il s'était vengé de l'échec de Malte, il n'avait pas encore réglé le compte de l'Espagne pour l'affaire de Lépante.

La lettre suivante montrera, une fois de plus, que le Capitan-pacha était, comme on l'a dit, aussi intraitable avec les hommes qu'avec les gouvernements, et que l'envoyé d'Espagne, le borgne Mariglian, n'avait rien à gagner à se retrouver

sur sa route. On ne peut mieux éclairer le caractère, l'attitude et le rôle d'une immense importance jouée par Eudj'Ali, qu'en citant les extraits suivants de ce qu'écrivait l'Ambassadeur de France en Turquie à son souverain, Henri III, au commencement de 1580.

« Le Mariglian, estant à l'audience du bassa et ayant commencé à négotier, *survint le capitaine basse de la mer* : lequel, appelé par ledit basse en chambre, après avoir esté présent à partie de la négocistion, *ne se peust contenir qu'il n'entrast en colère contre ledist Mariglian avec injures* luy demandant si son roy n'avait aultres hommes que des esclaves borgnes pour envoyer négotier en ceste Porte. Disant que l'on cognoissoit désormais les tromperies de I'Espaignol, lequel n'avait faict aultre chose depuis trois ou quatre ans en ça que d'abuser ce seigneur et l'entretenir de paroles... Adjoutant sur ce que ledit Mariglian requerroit que S. H. fist retirer dans ses ports les galliotes d'Alger, et qu'elles n'allassent plus en course : « Bref, tu demandes cecy, et néangmoings ton roy a son armée en pied pout aller en Barbarie, qui veult dire qu'il va hyverner en Sardaigne ». Et se transporta tellement de collère, qu'il dict que luy venoit volunté de luy arracher l'autre œil, et l'envoyer ainsy à son maistre... ».

La brutalité d'Eudj, envers l'envoyé d'un prince aussi puissant que Philippe II, est expliquée dans une lettre précédente, où le Capitan pacha montre sa crainte que la paix avec l'Espagne empêche son rôle de chef de la flotte de conserver la même importance et la Course d'être aussi active et fructueuse. Mais l'inimitié d'Eudj contre les Ibériques a, nous le savons, d'autres racines plus fortes et plus profondes. L'ambassadeur termine ainsi : « V. M. jugera s'il ne sera très expédient d'honorer... les trois bassas : Amat, premier vizir, Schemisi-Bassa, oncle du Seigneur, comme aussy Sinan-Bassa, second vizir de ceste Porte, et Oluchialy, capitaine bassa de la mer ; et d'envoyer

vos lettres accompagnans l’horloge et les draps de Paris, que ce Seigneur demande si instamment pour en vestir les sultanes, et quelques bonnestes présents pour eux... »

Tout n’était pas cependant toujours parfait dans les relations de la France avec le Grand Turc, en dépit des interventions d’Eudj’Ali : le Grand vizir Sinan, vers 1580, avait de la rancune contre Germigny, ambassadeur de France, qui s’était abstenu de se présenter chez lui durant toute l’existence du grand vizir Ahmed. Les débats s’élevèrent à l’occasion de l’église Saint-François de Galata, que le sultan fit transformer en mosquée, ainsi que celles de Sainte-Anne et de Saint-Sébastien. Le sacrifice de quelques milliers de ducats arrêta la transformation générale des églises en édifices religieux musulmans.

En une autre occasion, « le woiwode déposé de Valachie fut soutenu par l’ambassadeur français, dont l’influence l’avait porté jadis au pouvoir suprême ; mais cette intervention resta sans résultat, ainsi que la demande de secours maritimes adressée au Kapudan-pascha Uludsch-Ali... A cet effet, Catherine de Médicis avait pourtant écrit de sa propre main à la sultane Chaszeki. L’ambassadeur français ayant secrètement imploré de nouvelles grâces au sultan, celui-ci écrivit de sa propre main sur la requête : « Toutes les faveurs que nous vous avons accordées réclament de votre part de l’humanité et de la générosité. » Lancosme, successeur de Germigny, gâta d’ailleurs la position de la France à la cour par ses incartades, disputant la place d’honneur à l’ambassadeur impérial les armes à la main (mars 1586)

Très peu de temps après (avril 1586), M. de Lancosme avait reçu mission d’exposer très nettement à la Sublime Porte tous les sujets de plainte d’Henri III. Les conflits de juridiction dans les consulats, les usurpations tentées contre les privilèges de la France, les actes de piraterie commis par les Turcs d’Alger,

les exactions habituelles des administrations locales étaient signalés dans les instructions données à M. de Lancosme, comme autant de griefs dont il devait obtenir le redressement « Les consuls ou vice-consuls établis à Tripoly, Alexandrie, Alger, et aultres endroits, ont été introduits et créés pour la sûreté des marchands et aultres, qui trafiquent sous l'adveu et protection de la bannière de S. M. Mais plusieurs avanies et extorsions se font sur les subjets chrétiens au préjudice des traictés, et n'y sont espargnés les subjets de S. M. mêmes, l'on reçoit journellement des plaintes. Et a fraischement escrit par deçà le Vice-consul d'Alger Bionnau les indignités et emprisonnements, qui luy ont été faicts à sa personne même par Assan-Bassa rays et aultres officiers à Alger, ayant cinq de leurs gallères pris deux saillies françaises de Marseille, et tout déprédé, tué les hommes et fait par force Turc et tailler un jeune garçon qui était dedans. Trois aultres de leurs frégates auprès de Majorque, ont ainsi saccagé la saillie du patron Estienne Pierre ; en un aultre ont tué le patron Jean Regnault ».

Lorsque, après la mort de Henri III, Lancosme se plaignit de la reconnaissance de Henri de Navarre comme roi de France, le Grand Vizir répondit que la Porte avait suivi l'exemple de l'Angleterre et d'autres États.

Eudj, heureusement pour notre pays, intervenait sans trêve, rétablissant toujours la situation compromise et n'abandonnant jamais l'alliance française dont il fut, pendant seize ans, le plus ferme soutien.

*
* *

Aux yeux de nos ambassadeurs, le moindre geste d'un personnage aussi puissant et aussi favorable aux intérêts de la France était d'importance et c'est en grand nombre que l'on pourrait citer les passages de leurs lettres où ils signalent ses

mouvements. C’est, le 5 juin 1583, la mention qu’« Ebrahim-Bassa et Lochially sont partis avec XXVI gallères pour aller en Candie ou Alger. Et d’autant que cette quantité de vaisseaux est petite, on croit que ce soit plus tost pour entretenir leur réputation pendant la guerre de Perse et pour la conservation de leurs mers que pour faire effet qui puisse estre d’importance. »

On voit aussi que les Vénitiens, pour d’autres motifs que les Français, tiennent toujours leurs regards attachés aux mouvements du Capitan-Pacha. M. de Maisse écrit au roi, le 12 juillet 1583, au sujet de la direction prise par la flotte turque et des alarmes qu’elle causait à Venise : « La plupart croit qu’elle soit pour venir à Segma, forteresse de grande importance appartenant à l’empereur, sur les confins de l’Istrie... Mais ayant demandé à ces seigneurs (les envoyés de Venise) quels avis ils en avaient, ils m’ont fait une réponse si incertaine et avec si triste contenance que je ne sçais qu’en penser. »

Puis, quelques jours plus tard.

« L’armée d’Ochially est enfin sortie de ce goulfe au grand contentement de ces Seigneurs, qui font maintenant démonstration d’avoir toujours été assurés qu’elle n’estoit en leurs mers pour leur faire aucun dommage...

« Nous avons eu icy l’avis que l’armée d’Ochially arriva le Ve du passé al Gozzo, isle voysine de XVIII milles de Malthe, où elle séjourna jusques au VIIe pour attendre le temps, sans faire aucun dommage à l’isle, n’y mêmes mettre gens en terre.

« ... Le capitaine Oluchaly entra en ce port (Constantinople) avec quinze galères seulement, remorquant trois galIiotes de la flotte d’Alexandrie, le XIXe de ce mois ». Puis ce sont des hypothèses sur la direction que prendront, à leur départ de Constantinople les flottes ou escadres menées personnellement par le Capitan -pacha. On fait allusion au rôle encore plus considérable qu’il joue, soit pour l’établissement « d’un

nouveau Grand Tatar » (Grand Khan de Tartarie), soit dans les luttes avec le Sophy de Pers (lettres des 20 juillet et 27 avril 1585).

Le 25 février 1585, sous la signature de M. de Maisse écrivant à Henri III, toute une page est consacrée à la relation des opinions exprimées par le Capitan-pacha, sur ce qui se passe en France. Comme cette déclaration n'était pas faite sans intention, elle prenait une grande valeur de l'importance du personnage et de la place qu'il tenait dans le conseil du Sultan Mourad (Amurat) III. Le baile de Venise se trouvant avec Eudj, celui-ci lui demande quels gens sont ces huguenots dont on parle tant ? A quoi le baile répond « qu'ils étaient cela même parmi les chrétiens que les Perses étaient parmi les Turcs » (c'est-à-dire une secte dissidente). Eudj répondit alors que, d'après ses renseignements, le roi n'en viendrait jamais à bout et que ses affaires étaient en mauvais état. Ce que l'ambassadeur interprète comme un désir du Capitan-pacha de recevoir l'ordre de sortir avec sa flotte pour faire contrepoids, face à l'Espagne, à la carence française. Henri III revenant sur ces propos dans sa lettre du 12 avril 1586 à M. de Maisse, répond : « Je ne doubte pas que chacun ne se serve du temps et du malheur de mes affaires pour se fortiffier et acomoder à mon dommage. Qui sera ce que je vous respondray sur les propos tenuz par Oluchialy au baile de ces Seigneurs (de Venise) touchant les troubles de mon royaume. Tant s'en fault que l'on en doibve espérer l'armement duquel il s'est déclaré... » Eudj'AIi cherche à réveiller dans l'esprit du roi de France le sentiment du danger extérieur qu'il suppose devoir l'arracher à la seule participation aux querelles intestines. Henri III sait à quoi s'en tenir sur les possibilités qu'il a de s'en évader, et de relever ses affaires. Ce débat indirect du roi avec un étranger ami de son pays ne manque ni d'importance, ni d'émouvant intérêt.

*
* *

Il ne sera pas hors de propos, — au moment où « le héros de Lépante » avance à grands pas vers la terminaison de son destin, tout en semblant monter les marches de la faveur impériale, — de noter comment l’ont vu ses contemporains, quelle fut sa conduite vis-à-vis de son souverain et de sa famille, puis dans quels pièges il tomba. Car c’est l’excès même de sa réussite dans les grandes affaires auxquelles il fut toujours mêlé, l’immensité des trésors qu’il avait acquis, l’étendu des pouvoirs qu’on lui avait peu à peu conférés et que l’on n’osait plus lui retirer qui causèrent sa chute. Qu’il ait péri par le poison de Cigala (renégat grand-amiral et grand vizir sous le nom de Sinan pacha) suivant une version accréditée mais peu justifiée — ou comme nous pensons pouvoir le prouver, par le lacet du complice d’Ibrahim, c’est son accession même, décevant trop de convoitises rivales, qui l’a entraîné à sa perte. Son dévouement même envers le souverain a dû endormir sa propre vigilance, rendant inadmissible à ses yeux cette triste prévision : c’est le Sultan qui préparera et favorisera en personne la disparition de son plus fidèle serviteur.

L’âge atteint pare Eudj’Ali ne peut être déterminé d’une façon sûre, les circonstances dans lesquelles il a passé son enfance ayant toujours empêché qu’il parlât volontiers de ses origines. Certains auteurs se sont même grossièrement trompés sur la date de sa mort, ce qui est impardonnable si l’on pense à sa notoriété, à l’élévation des postes qu’il a tenus jusqu’au dernier moment, à son intimité avec la famille du souverain de Constantinople. C’est le 27 juin 1587 qu’il disparut. Mais l’époque de sa naissance ne peut être que conjecturée. Nous avons cité comme date probable l’année 1508. Un historien extrêmement sérieux comme Hammer lui donne pourtant

quatre vingt-dix ans en 1587, en lui supposant d'ailleurs une verdeur bien peu ordinaire, puisqu'il mourut, dit l'auteur, « dans les bras d'une esclave ». Cette affirmation, et une telle évaluation de son âge — bien que les chroniques barbaresques mettent en scène un reïs de 104 ans, un chef tunisien ayant vu passer 90 hivers, — paraissent peu sérieuses.

En sens inverse Constantino Garzoni, l'un de ces ambassadeurs vénitiens dont les assertions font autorité dans l'Histoire, lui attribue 55 ans en 1572, ce qui est manifestement insuffisant si l'on songe à la carrière si glorieusement remplie qu'il avait déjà fournie à cette époque. Mais l'ambassadeur ayant jugé d'après le seul aspect physique, une erreur de dix ans lui est parfaitement permise. Morosini, envoyé de la Sérénissime République, écrit de Kilidj Ali en 1585 : « *quest uomo dicono che sia vicino alli 80 anni* ». Ceci est plus exact. L'an 1508 fournit une date approximative mais tout à fait admissible pour la naissance d'Eudj et cette hypothèse se raccorde avec toutes les autres données qui sont venues à notre connaissance touchant l'existence du. Grand Corsaire.

La lettre entière de Gianfrancesco Morosini serait à citer, à l'honneur du Corsaire. En se contentant des phrases contenant des superlatifs, on suit Eudj à travers le temps : né *vilissimamente*, l'air prospère et gaillard à 80 ans, comme l'a vu l'ambassadeur, il ne sait ni lire ni écrire. *Crudelissimo*, de nature, inhumain et semblable à un monstre quand il est en colère, se laissant alors transporter jusqu'à la *stravagantissime iniquità*. Il pouvait craindre après Lépante de se voir, sur les ordres du Grand Seigneur, « *tagliar la teste* », mais il est *liberalissimo*, il pourvoit *abbondantissimamente* le Sultan, ses femmes et ses vizirs. Nul superlatif ne signale la finale d'une simplicité, d'une vérité tragiques : «à mon départ (1585) il se trouvait « *in qualche pricolo* ».

Les ambassadeurs vénitiens insistent sur la « rusticité »

de son allure. Nous l'avons dit, cette grossièreté apparente cachait un tempérament souple dans le détail des actions, mais très ferme et même « tout d'une pièce » dans l'ensemble de sa conduite. Son dévouement à son souverain, son loyalisme envers le pays qui l'avait adopté, sa fidélité ses amitiés françaises le montrent bien ainsi. L'ambassadeur l'a jugé colérique, mais ceux qui le voyaient le plus habituellement le trouvaient mélancolique, « il passait quelquefois de longs jours sans pouvoir supporter la vue de ses semblables et le son de la voix humaine ; son entourage avait reçu l'ordre de respecter sa solitude et d'observer le silence, quand il apparaissait vêtu de couleurs sombres, annonçant ainsi qu'il ne voulait parler à personne. Cette hypocondrie provenait peut-être de l'incurable infirmité qui l'avait rendu si malheureux pendant sa jeunesse. »

Suivant certains, que nous ne suivons pas, elle était augmentée par ses remords religieux et l'évêque d'Acqs, ambassadeur de France, affirmait, nous l'avons vu, qu'il pratiquait secrètement le christianisme.

Mais l'érection de deux mosquées par ses soins, sa dureté envers les esclaves chrétiens, semblent être des preuves, de nature diverse, de ses véritables sentiments. On lit dans Héberer : « *Gleich am Port des Meers ist eines schöne Türckisk Kirch von Marmelstein uffgebaut so der Ochali.* » Ce qui nous est répété ainsi par un autre de ses contemporains : « En même temps qu'il se faisait construire, pour l'habiter, un grand et somptueux palais à cinq milles de Constantinople sur la rive du détroit qui va de cette ville à la mer Noire, il élevait sur le bord même de la mer une mosquée très grande, riche et somptueuse et, à côté une Kouba, ou sépulture très belle, ornée à la mode turque : c'est là qu'il fut enterré après sa mort ».

Quant à, son attitude vis-à-vis des esclaves chrétiens, on en préjuge d'après ces lignes d'un témoin : « *Intrandovi et sdandovi tutte il giorni il capitane del mare Ullucciali, il quale*

diligentissime e severissimo col bastone fa volare ognuno al suo offizio ». (*Tiepolo*). Tout bien pesé, il semble avoir été aussi loyal envers sa religion d'adoption, que vis-à-vis du souverain accepté par lui comme maître de ses destinées. Aussi, l'accusation d'irréligion portée contre lui par les joldachs d'Alger, ses ennemis, ne fut-elle pas accueillie par le sultan. Si, comme tout porte à le croire, l'empereur ottoman fut complice de sa mort, ce n'est que par esprit de concupiscence à l'égard des immenses richesses d'Eudj'Ali, par regret d'avoir trop bien récompensé et porté trop haut celui à qui la Sublime Porte devait pourtant une belle part de sa gloire et de sa grandeur.

L'exposé d'un ensemble de faits, au plus haut point caractéristiques, montre le prodigieux esprit d'initiative et de compréhension de cet organisateur comparable aux plus éminents parmi ceux que cite l'histoire. On en trouve la relation dans une lettre adressée au roi de France par l'ambassadeur Lancosme le 25 juillet 1586, et datée de Péra. L'extrait suivant en montrera l'intérêt : «... Je crois que le fondement de cette recherche et paroles naist d'un desseing qu'ilz ont prins, au moins qui se publie, et Oluchaly mesme m'a dit, *qui est qu'il s'en va en Alexandrie avec XXV gallères*, deux mahonnes et quelques galions pour unz effect qui me semble impossible ou pour le moings très difficile. *Qui est d'ouvrir ung canal au Caire, tirant à une ville qui s'appelle UEZ*, sur la poincte du goulfe de la mer Rouge, y ayant distance par un désert sablonneux et sans eaue doulce de cinq à six journées de chameau, *par lequel ils veulent destourner le Nil et le faire navigable jusques à la mer Rouge, affin d'ouvrir le chemin à toutes gallères et vaisseaulx pour aller aux Indes Orientales sans chercher l'Océan*. Ils disent que le Sultan Soliman avoit eu ce dessein, et toutesfois l'ayant commencé l'avait laissé. Mainant Oluchaly, qui ne demande qu'à sortir et aller faire ses affaires, ayant trouvé ce subjet sur quelques plainctes qui estoient

venues de l'Arabie heureuse et de la Mecque que les vaisseaux espagnols ou portugais qui sont aux Indes estoient paruz jusques près de la Mecque, et voulloient faire une forteresse sur le destroit d'Aden, qui seroit de très grand préjudice à ce Seigneur et à sa réputation; sur cette occasion ilz luy ont proposé ce moïen, et tient-on qu'ilz luy ont persuadé tellement qu'il leur a accordé le revenu de l'espargne d'Égypte, qui sont six cens mille ducats par ans. *Ils font estat d'y employer cent mille hommes au travail, quarante mille asnes et douze mille chameaux pour porter l'eau douce*. Ce beau desseing leur a desja tellement enflé leur vanité accoustumée, et attisé leur ambition et avarice, *qu'il leur semble qu'ilz ont desja les trésors et pierreries de l'Inde*, et qu'ilz ont mis dans un retz le Persien; ... A la vérité, si leur désir et espérance réussissoit à faire ce canal y mestant deux cens gallères armées, qu'ilz disent, ayant l'Arabie comme ilz ont et y tournant la teste sans estre empeschés *ilz fermeront la porte à Lisbonne et Espagne de ce costé* et seront pour agrandir et enrichir grandement cet empire (ottoman) ».

On voit que le grand projet qui devait aboutir, trois siècles plus tard, au percement de l'Isthme de Suez, à la séparation de deux continents, avait bien été proposé par Eudj'Ali et considéré dans toutes ses conséquences, sinon dans tous ses détails. Une lettre de Lancosme à Henri III, du 6 août 1586 — moins d'un an avant la mort d'Eudj — montre que l'idée du Capitan-pacha qui s'inspira d'ailleurs des intentions du Grand Vizir Sokolli, manifestées vers 1570, ne reçut qu'un faible commencement d'exécution. Le débile Mourad n'avait pas l'envergure nécessaire pour comprendre un si vaste dessein, sauf ce qui concernait la conservation de leur saint lieu de la Mecque, qu'ils disent estre travaillé et tourné par les Portugais, qui ont bâti un fort sur le destroit d'Adem ».

Les dépenses et les difficultés à prévoir pour l'exécution de l'entreprise en empêchèrent l'accomplissement.

*
* *

La vitalité d'Eudj'Ali, en dépit d'un âge avancé, persistait aussi remarquablement et lui permettait d'exercer toujours la même influence et de rendre les services accoutumés, dont témoignent tous les rapports d'ambassadeurs déjà cités, jusqu'à l'année même de sa mort. Pour comprendre les causes de la disparition brusque d'un des plus hauts personnages de l'empire ottoman, il faut pénétrer assez avant dans le fonctionnement des rouages d'un aussi vaste ensemble — et voir comment les pièces principales qui le composaient, y étaient intégrées.

On a cité précédemment les personnages, hommes ou femmes, dont les conseils avaient pour Mourad la plus grande importance et décidaient par suite de l'avancement et du sort même des grands serviteurs de l'empire. Outre ces personnalités de premier plan — à qui Eudj, bien spécialisé dans ses fonctions sur mer, bien pourvu de revenus et peu enclin à en désirer l'accroissement, ne portait guère ombrage — la famille même du sultan avait naturellement sur ce dernier une influence marquée. Il semble que le Grand Corsaire fut regardé par elle d'un œil favorable, puisque « le fameaux Ochiali Uludsch-Ali, kapudan-pacha, fut nommé paranymphe de la sultane sœur (de Mourad), dont Selim, avant sa mort, avait promis la main au beglierbey de Rumili (Roumélie). Les présents du paranymphe, un anneau et une paire de souliers lui coûtèrent 50.000 ducats » (1575). Paranymphe, compagnon d'honneur de l'impériale mariée ! Tout un cérémonial correspondant à un tel rôle existait concurremment à des coutumes dont voici un exemple : une année seulement avant le mariage où Eudj tenait la place d'honneur, l'épouse du capitaine général Herbart, baron d'Auersperg, tué par les Turcs dans un combat loyal « envoya auprès de Ferhad-Beg le supplier de lui accorder la tête et le corps de

son époux, pour qu’elle lui rendît les honneurs de la sépulture. « La tête », dit Ferhad Beg, « vous sera bientôt rendue ; mais pour le corps, il faut le dépouiller de la peau, qui, bourrée de paille, sera envoyée en trophée à Constantinople ». Contraste des mœurs barbares d’un peuple dur jusqu’à la cruauté, avec la fade affectation déployée dans les cérémonies par ses souverains. Eudj’Ali ne fut jamais accusé d’atrocités de ce genre, bien qu’Haëdo lui ait reproché des condamnations terriblement sévères à la bastonnade. Le bien-fondé de ces accusations n’est d’ailleurs pas absolument démontré.

Un favori de marque, Ibrahim, commençait d’ailleurs à prendre sur l’esprit du sultan une influence qui ne devait pas cesser de longtemps. Elle s’accentua encore à l’époque de la circoncision du prince impérial où le fait déjà mentionné d’avoir choisi le palais du favori pour y donner la fête rituelle fut très remarqué (1582). Gouverneur d’Égypte, Ibrahim avait découvert les trésors de son prédécesseur et fait des fouilles dans le puits des Émeraudes, près de la mer Rouge. Ceci lui donna les moyens d’entretenir les bonnes dispositions du Sultan en sa faveur. Car ayant, sur le point de rentrer à Constantinople, soumis en passant le bey rebelle des Druses, Maan Oghli, il put se faire précéder dans la capitale de présents vraiment impériaux, annonçant les trésors qu’il rapportait — sans compter quatre cents têtes coupées « dont plusieurs peut-être venaient de ses propres soldats ! »

A l’équinoxe d’automne, il arriva avec vingt-cinq galères, « sur lesquelles le Kapudan-pascha Kilidsch-Ali était venu le prendre à Tripoli » (la ville asiatique et non l’ancien siège du gouvernement d’Eudj’Ali).

« Le lendemain, furent exposés les présents destinés au sultan : ils surpassaient en magnificence tout ce que l’on avait vu jusqu’alors. L’objet le plus précieux était un trône d’or étincelant de pierreries ; l’or seul y entrait pour une valeur de

80.000 ducats ; il avait été fabriqué sous la direction de l'artiste égyptien Derwisch-Beg, par le bijoutier Ibrahim-Beg... ce trône servit pendant longtemps de siège aux sultans pour le premier jour de leur règne. »

Ces présents comprenaient encore « deux exemplaires du Koran garnis de pierreries, un rideau richement bordé de la porte de la Kasba, trois sabres enrichis de pierreries... un lavabo dont les soixante-dix-neuf pièces étaient en or... mille pièces de mousseline pour des turbans ; deux charges de la soie la plus fine, et cinq cents d'une espèce plus commune ; cent jeunes garçons, dix-sept eunuques noirs, dix Éthiopiens noirs et sept blancs, soixante-trois chevaux arabes, dont les sept premiers avec des selles, des harnais garnis d'or, des housses brodées de perles... un petit éléphant recouvert d'écarlate, une girafe, vingt-cinq charges de fusils druses. Toutes ces offrandes étaient évaluées deux millions de ducats » (septembre 1585). *Les noces d'Ibrahim avec la sultane Aische, fille de Mourad, turent fixées à l'équinoxe du printemps*. Par une faveur extraordinaire, la dot de la princesse, qui, d'après un kanun, aurait dû être de 100.000 ducats, fut portée au triple; la cérémonie fut retardée jusqu'au 9 juin, et la magnificence déployée en cette occasion répondit à la position de la sultane *et à la haute faveur dont jouissait le fiancé.*

Le fiancé ! C'était le compagnon d'armes et de voyage d'Eudj'Ali, qu'il devait faire assassiner deux ans plus tard.

D'autres fêtes, celles-là données par les ennemis de la Porte à l'occasion de défaites ottomanes, marquèrent l'année 1585: le jour de Noël, après que les Turcs eurent été défaits en. Croatie dans leur lutte avec les sujets de l'Empereur, « fut présentée à l'archiduc Ernest la tête du bey de Zvornik, avec quatre drapeaux et des tambours turcs ». Ce fut l'occasion de grandes réjouissances. En même temps, les démêlés turcs avec

la Pologne — dont les cosaques faisaient de fréquentes incursions sur les territoires du Grand Seigneur — aboutissaient à l’élection, comme souverain polonais, du prince de Suède, allié de la Porte. En 1584, des envoyés du czar arrivèrent avec des lettres et de riches fourrures.

On voit quelle envergure avait atteinte en Europe la puissance ottomane. En Asie, la guerre contre les Persans, schiites, exigea la mise en œuvre de toutes les ressources des Turcs, sunnites, qui les considéraient comme des hérétiques, — portant jusqu’à Tunis la répercussion des hostilités qui mettaient face à face deux des plus puissants empires de l’Asie et du monde «... De tant plus sur l’appareil de guerre contre le sophy de Perse, estant tel et si grand qu’il ne s’est veu semblable de longue mémoire, s’y acheminant les forces de tous les endroitz de cest empire... » Ce choc gigantesque coûta aux Ottomans en peu d’années cinq cent mille de leurs meilleurs soldats.

*
* *

Tels étaient le décor, la marche de l’intrigue et la situation des personnages au dernier acte de ce long drame que fut d’un bout à l’autre, l’existence du Grand Corsaire. Le rival du héros, le traître, le meurtrier ne manqua pas, conformément à toutes les règles, de jouer son rôle de confident et d’ami jusqu’à ce que la jalousie, l’ambition et l’avidité l’eussent transformé en assassin. Et, comme dans tout drame de la bonne époque, les incidents tragiques ou parfois presque comiques, se succédèrent pour retarder et corser le dénouement.

Le mariage d’Ibrahim avec la fille du sultan devait mettre en évidence, un an avant la scène finale de l’assassinat, l’intimité de ce meurtrier d’Eudj avec son illustre victime : Eudj devait être le parrain du gendre du Grand Seigneur, de même qu’il avait été le paranymphe de la sœur de Sa Hautesse.

A ce sujet, *M. de Maisse, ambassadeur de France, écrivait à Henri III le 11 mars 1586* : « Depuis peu de jours, Ochially a fait sçavoir à ces Seigneurs (de Venise) qu'il se contentoit de délivrer tous les esclaves vénitiens qu'il avait sur les gallères, et que partant, ils advisassent s'ils Ies vouloient mettre à prix. Ils ont esté très aises de cest offre, qu'ils n'avoient peu encore obtenir, et ont donné commission à leur baile d'en accorder avec luy ; *ce que ledict Ochially faict à ce qu'ils disent, pour mettre de l'argent ensemble pour la despence qu'ils doibvent faire aux nopces d'Ibrahim-Bassa, èsquelles il a été invité pour compère.* Cependant ils font icy faire des aumosnes généralles par toutes les paroisses pour les retirer, et le publicq menue s'y employe à bon escient pour ne laisser perdre cette occasion ».

Heureux esclaves vénitiens, que le Grand Corsaire délivrait — non par pitié, ce serait, hélas ! mal le connaître que supposer un tel mobile à son acte — mais par esprit d'économie et, tout en même temps, d'intrigue. Car, psychologiquement, Eudj appartenait à cette classe nombreuse de faux avares, qui accumulent plus par calcul d'ambitieux en mal de ressources indispensables à leur accession, que par avidité proprement dite. Ibrahim s'était servi, un peu avant lui, du même moyen, dans le même but : « J'ay sceu qu'Ibrahim-Bassa, nouvellement venu du Caire, et qui doibt espouser l'une des filles dudit seigneur (le Grand Turc) et a grande part près de luy, a demandé à leur baile (de Venise) en don pour ses nopces, au nom dudict seigneur, deux mil brasses de drap d'or, lequel présent, à trente escus la brasse que le drap d'or couste icy, reviendrait à Xlm escus. Ces seigneurs se sentent offencés de cette façon de faire, et ont trouvé la responce faite audict bassa par ledit baile très bonne : qui a esté qu'il n'y avoit à Venise qu'un maistre qui fist desdits draps et n'en pouvoit faire, en un an que IIII** ou C brasses tellement qu'il estoit impossible de le contenter

en cette demande de dix ou douze ans; et s'en est échappé par ce moyen avec peu de satisfaction dudict bassa » (lettre de M. de Maisse, du 31 décembre 1585).

On voit de quelle supériorité témoignent les procédés du Grand Corsaire, parfois si « rustique » et brutal en paroles, toujours si subtil dans sa conduite, si adroit dans ses moindres actions.

Un peu plus tard (lettre de M. de Lancosme, ambassadeur, du 30 avril 1586, adressée à Henri III), on a la preuve, une fois encore du parti pris fidèle qu'Eudj témoignait à la. France. Au sujet d'une audience avec le, nouveau vizir, où l'on parle d'un prétendu ambassadeur d'Angleterre », le représentant du roi de France écrit : « Sur ce propos arriva le bassa de la mer, Oluchaly, lequel, pour estre picqué contre ce prétendu ambassadeur anglois, feist un très bon office. Le bassa luy ayant communiqué ce de quoy je faisois instance pour la bannière d'Angleterre, *luy avec les parolles les plus affectionnées et passionnées qu'il est possible, commença à louer l'ancienne amitié de la France et desdaigner l'Angleterre*. Alors bassa visir monstrant avoir respect à ses parolles et à ce que je luy avois dict, m'asseura de faire encor arz (rapport) au seigneur sur ce sujet... ».

« Depuis il n'est rien survenu de nouveau en ceste Porte que les nopces de la fille aînée de ce seigneur avec son esclave Ibrahim-Bassa » (mai 1586). Les noces remises précédemment « aux premières roses » et qui devaient être pour Eudj d'une si terrible importance, marquèrent à la fois l'apogée de sa faveur et par une correspondance tragique et bien humaine, la première oscillation de l'épée de Damoclès qui ne cessera de se balancer au-dessus de sa tête que pour la lui trancher, un an plus tard. « Oluchally, bassa de la mer, a esté compère, du marié et de la mariée (la fille préférée du Grand Seigneur), ceste faveur luy a cousté IIII** mil ducats, car il luy a fallu faire

toute la despense des nopces et faire tous les présents du marié et de la mariée, jusques à bastir la maison. L'on tient que ce subject luy a fait tenter ung desseing qu'il avait de longue main, *qui est d'estre faict bassa général de toute la Barbarie*, charge qu'aucun aultre n'a eu et qui serait de très grand poix » ; (déjà cité) « et par mesme moyen que Ibrahim-Bassa seroit faict bassa de la mer, oultre son état de bassa, qui est ung estat qui enrichit en peu de temps son maistre. L'on ne sçait encores si cela réussira à leur désir ; *c'est bien chose certaine, que si ce seigneur (le Grand Turc), par quelque deffiance n'accorde cela à Oluchaly, qu'il le privera entièrement de tous ses estats et possible de la vie*. Ce qui fait que l'on juge mal de leur désir, est que ce seigneur fist cesser dès le lendemain la feste, et n'a encore permis au marié de veoir ni de coucher avec sa femme, encore qu'elle soit en sa maison et aagée de dix-huit ans... Il y a d'autres cérémonies, mais elles sont communes à tous ceulx qui se maryent à la turquesque. »

*

* *

Voici le point critique atteint, où les muets du sérail préparent leurs lacets, où les gardes affilent leur cimeterre. Pour qui connaît le palais impérial et ses embûches, quel drame quotidien que d'en traverser les couloirs lorsque l'ombre du padischah s'est retirée de sa créature ! Aussi sent-on le Capitan-pacha nerveux et irritable, d'après les nouvelles qu'en donne l'Ambassadeur de France dans chacune de ses lettres au Roi. Tantôt Eudj menace les sujets de ce dernier et ses paroles reflètent encore, dans leur amertume, l'amitié que « bassa de la mer » a toujours portée à notre pays. Tantôt « l'ambassadeur angloys » et Eudj'Ali s'étant trouvés ensemble à une audience, le Capitan pacha « l'a cent fois appelé chien et menacé de luy arracher le

barbe et les dents. Le premier vizir luy a dict qu'Ouchaly estant personne signalée, il ne doubtait de toutes les plaintes qu'il faisoit des vaisseaulx angloys ».

Eudj, malgré l'approche de ses quatre-vingt ans, ne laisse pas que de se livrer à d'autres soins que le Conseil et la diplomatie. M. de Maisse, après les affaires dites de la galère de Ramdan, de l'Ordre de Malte et du Chevalier d'Aumale auxquelles était toujours mêlé le Capitan-pacha, s'occupait des mouvements de la flotte turque dont il rend compte vers le milieu de l'année 1586, dans une lettre au Roi où se montrent les avantages que la reine Élisabeth devait à la lutte ouverte qu'elle soutenait avec éclat contre l'Espagne. J'envoye à V. M. la dépesche du Levant. Quoique je m'asseure quelle sera advertie des occurrences de ce costé-là, je ne laisseray pour cela de luy dire ce que j'ai appris de ces seigneurs du partement d'Ochally, lequel, avec XVI gallères et XX ou XXX qui le doivent suivre, est party pour Alexandrie et doit prendre par chemin les gardes (escadres gardiennes) de Rodes, Metelin et Cipre, et faire jusque au nombre de cent voilles de toutes sortes...

« Ces seigneurs m'ont assez dit que l'ambassadeur d'Angleterre qui est près du G. S. avoit rempli tout Constantinople des exécutions faites aux Indes par le Drago (Drake), jusques à les asseurer que sa maitresse estoit si puissante, qu'elle pouvoit en un mesme temps travailler et V. M. et le roy d'Espagne, tellement que ce parternent d'Ochially avoit esté entrepris en partie sur l'asseurance qu'il dit avoir de ce costé la que S. M. catholique ne leur pouvoit donner en ce temps aucun empeschement... ».

Le Grand Eudj'Ali disparaîtra donc du moins sans connaître la déchéance, sans avoir vu, dans les derniers mois de son existence, son rôle international diminué; il est mêlé à toutes les luttes» en rapport avec toutes les grandes puissances France, Espagne, Angleterre. Et pourtant, comme si l'ombre de la

défaveur eût été mortelle, la fin du vieillard s'approchait sans que rien désormais pût la retarder davantage. Celui qui fut à la fois l'admirateur et l'ennemi d'Eudj, évoquant à propos de son reniement la justice immanente, dit à ce sujet avec une grossière jovialité « Ce qui doit être pendu ne peut être noyé ».

La lettre de Henri III, du 18 août 1587, qui commence si tristement ainsi « Monseigneur de Maisse, l'estat de mon royaume se divise et trouble tous les jours de plus en plus... mes subjects sont si pauvres et si espuisés d'argent... » porte à peu près la même date qu'une missive de M. de Maisse au roi, expédiée de Venise et contenant la grande et définitive nouvelle : « *Il est arrivé du Levant ung extraorfinaire, et j'ay entendu de ces seigneurs que l'occasion en a esté sur la mort d'Oluchaly, qui advint subitement la nuict du XXVII du passé et qu'Ibrahim-Bassa, second visir et gendre du seigneur (du Sultan) avait esté faict bassa de mer*. Cette nouvelle est jugée d'importance, tant pour la perte de cet homme, qui estoit l'un des plus experimentez de cette Porte, que pour son successeur, qu'ils disent ici favoriser les Espagnols, dont ces seigneurs ne sont trop contents, et toutes fois ont ordonné de s'en réjouir avec luy et luy faire le présent accoustumé. Ledit Seigneur (le Sultan) s'est saisy de toute la despouile dudit Oluchally ». (Corr. de Venise).

On lit dans l'Histoire de l'Empire ottoman, d'Hammer : « Le 27 juin 1587, mourait subitement Kilidsch-Ali, laissant de grandes richesses en pierreries et en lingots d'or ; mais seulement 60.000 ducats en espèces monnayées. Sa fortune entière, évaluée à 500.000 ducats, retourna au fisc. Quoique âgé de quatre-vingt-dix ans (chiffre fortement majoré, on l'a vu), Ali n'avait pas renoncé aux jouissances du harem, et il mourut dans les bras d'une esclave. Ses richesses et ses générosités ne le préservèrent point de jugements sévères... Après sa mort,

les revenus de Galata, Gallipoli, Lemnos et d'autres fies qui avaient été conférées en fief, à lui comme à ses prédécesseurs furent repris au profit de l'État, quoique sa place fut donnée au favori Ibrahim... »

Ces deux relations sont restées longtemps les seules que l'on ait données de la fin d'Eudj'Ali, complétées par l'hypothèse sans justifications de l'empoisonnement du Capitan-pacha par Cigala, renégat génois parvenu à la faveur du Sultan et à de très hauts emplois. C'est dans Furttenbach, qui connut Eudj, et, vivant à son époque, donne toute garantie pour le sérieux et l'exactitude, — que l'on trouve la version suivante, présentant tous les caractères de la véracité. Is est cui prodest et c'est Ibrahim qui a succédé au bassa de la mer dans le plus haut et le plus représentatif de ses emplois — Ibrahim, gendre de ce sultan que l'ambassadeur français soupçonnait si fort de vouloir la disparition du Beglierbey d'Afrique.

Voici donc les passages de Furttenbach— qui est un contemporain fort savant, mais nullement un historien — où il est question du grand Eudj et de sa mort subite, mystérieuse et tragique :

« Comme Ochiali était à son heure la plus haute, Ibrahim bassa, gendre du Grand Seigneur… dit à sa femme qu'Ochali l'avait traitée de fille sans honneur... Elle le répéta au Grand Seigneur son père, qui donna à son gendre le pouvoir de tuer Ochiali, ce qu'Ibrahim exécuta. Trouvant le Capitan-pacha dans la duana (dans le bureau des droits à Péra), Ibrahim Bassa et un acolyte lui parlent avec une amicale cordialité et le reconduisent jusqu'à sa demeure. Là ils prennent congé avec mille manières pleine d'aménité et Ibrahim ordonne alors à son compagnon de passer un lien autour du cou du vieillard et de l'étrangler. Ce fut la triste fin d'un si grand bassa, de mon temps, en 1587. »

Eudj fut trouvé mort, au matin, dans son lit. Ses trésors et ses biens étaient assez tentants pour expliquer une telle dis-

parition, dont les exemples abondent sous un sultan terriblement avide et vénal.

C'est dans cette version naïvement exprimée que se trouve la vérité sur la mort brusque, mais nullement inattendue, du Grand Corsaire, qui fut enterré dans la Kouba qu'il avait fait construire sur les bords du Bosphore, non loin de ce lieu de pèlerinage que fut la tombe de Kheïr ed din.

En peut-on tirer une conclusion morale et philosophique, hors celle, si courante, qui oppose la grandeur humaine et la chute brusque, l'éclat du triomphe et le noir du tombeau ? Faut-il admirer cet homme, qui, parti d'une barque de pêcheur, était arrivé à se faire suivre de trois cents vaisseaux auxquels il commandait? Doit-on envier celui qui, d'un geste, faisait trembler Venise, inquiétait l'Espagnol, satisfaisait le roi de France ? A quel point le manque absolu de liens familiaux était-il compensé chez lui par les satisfactions du pouvoir ? Ce cérébral ignorant se trouvait-il plus content des fils intellectuels qu'il avait formés, que d'une postérité naturelle dont il n'eût pu choisir la qualité ? Éduqua-t-il ses affranchis, par centaines, pour eux ou pour lui, ou même pour sa patrie d'adoption ?

On ne saurait, en semblables matières, invoquer meilleur arbitre que celui d'un psychologue consommé, contemporain d'Eudj'AIi, qui l'a placé parmi les plus grands capitaines de son temps et qui donne de lui un portrait vivant en le comparant au grand Doria. Il s'agit de Brantôme, seigneur de Bourdelles, historiographe des Grands Capitaines.

« Or j'ay vu plusieurs mariniers et capitaines de mer et mesmes les chevalliers de Malte, faire entr'eux question à sçavoir qui estoit plus grand homme de mer capitaine, ou Dragut ou l'Ouchaly. Les uns tenoient pour l'un et les autres pour l'autre.

« Ceux qui tenoient pour l'Ouchaly disoient qu'il avoit

eu de plus grandes et honorables charges que Dragut, car il avoit commandé en général et admiral du grand seigneur et que la belle faction qu'il fit à la bataille de Lepanthe l'esleva bien fort, d'autant qu'après avoir combattu tout ce qui se pouvoit, et pris l'estendard de ceux de la religion (qui fut un grand cas, car ces braves gens ont toujours bien faict en tous lieux qu'ils ont esté, et ont esté invincible pour si peu qu'ils sont), il se retira encore avec force vaisseaux à Constantinople... Comme de vray il releva certes ce coup-là son prince, son dieu Mahommet... Puis se mit en suprême crédit par la prise de la Golette...

« Ceux qui tiennent le party de Dragut disent : que Dragut l'avoit fait (Eudj) de sa main, et ne sçavoyt que ce qu'il avoit apris de luy, et que jamais il n'estoit deschu ny tombé en si basse fortune comme avoit faict Dragut, que s'il en eut tasté de pareilles, à grand peine eut-il pu se relever de ces cheutes comme avoit faict Dragut ; d'advantage, qu'il est fort aisé à faire expéditions et de grands miracles de guerre avecques de grandes armées ou rien ne manque et y a-on tout à souhaict ; mais faire de pierre pain, comme on dit, ainsy qu'a fait Dragut, c'est là où est la peine… »

A la vérité, Dragut, comme terme de comparaison, est mal choisi. Pour trouver homme à sa mesure, il ne faudrait pas moins que comparer Eudj'Ali à l'illustre Doria et au grand Kheïr ed din Barberousse. Grand marin, diplomate général, conquérant, il fut habile homme, autant que vaillent homme, génial par son esprit d'organisation comme exceptionnel par son caractère : cerveau complet, cœur d'admirable trempe, c'est un artiste du pouvoir et du vouloir qui écrivit sans dilettantisme, mais pour l'amour de l'art, d'incomparables variations sur le thème du loyalisme.

Évoquons les contemporains d'Eudj, les cerveaux immortels de la Renaissance. C'est parmi eux que l'on peut trouver à ce prince de l'énergie intelligente, peut-être un supérieur, mais seulement peut-être un égal.

TABLE DES MATIÈRES